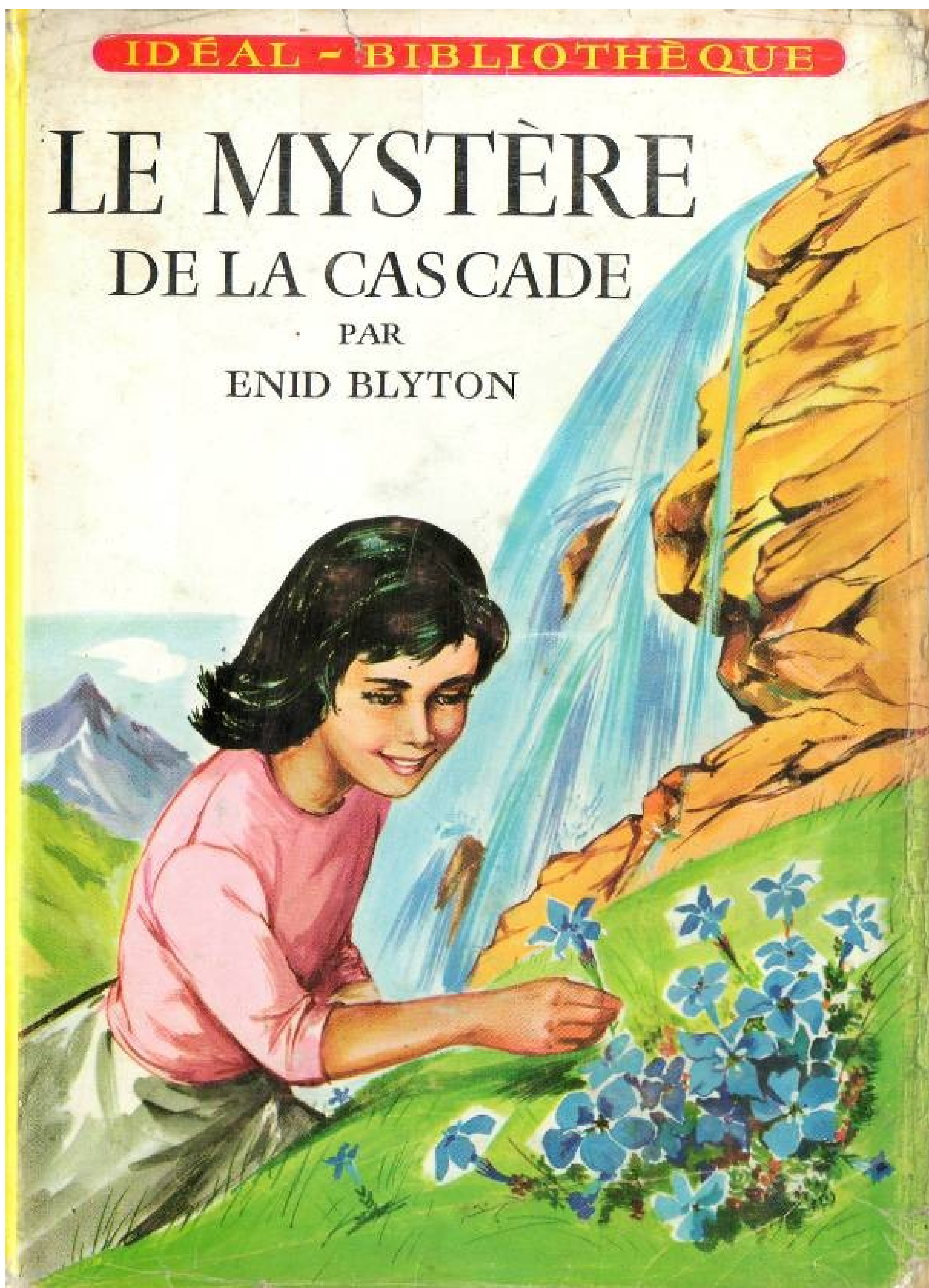

IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE
LE MYSTÈRE
DE LA CASCADE
PAR
ENID BLYTON

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

LE MYSTÈRE DU GOLFE BLEU
LE CLUB DES CINQ SE DISTINGUE
LE CLUB DES CINQ, EN PÉRIL

dans la Nouvelle Bibliothèque Rosé

LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR
LE .MYSTÈRE DES GANTS VERTS
LE MYSTÈRE DU CARILLON
LE MYSTÈRE DE LA ROCHE PERCÉE
LE MYSTÈRE DE LTLE AUX MOUETTES
LE MYSTÈRE DE MONSIEUR PERSONNE
LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE
LE MYSTÈRE DES VOLEURS VOLÉS

LE CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ. CONTRE-ATTAQUE
LE CLUB DES CINQ EN VACANCES
LE CLUB DES CINQ JOUE ET GAGNE
LE CLUB DES CINQ. VA CAMPER
LE CLUB DES CINQ EN RANDONNÉE '
LE CLUB DES CINQ. AU BORD DE LA MER
LE CLUB DES CINQ. ET LES GITANS
LE CLUB DES CINQ EN ROULOTTE
LA LOCOMOTIVE DU CLUB DES CINQ
ENLÈVEMENT AU CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ. ET LES PAPILLONS
LE CLUB DES CINQ ET LE TRÉSOR DE L'ÎLE
UN EXPLOIT DU CLAN DES SEPT
LE CARNAVAL DU CLAN DES SEPT
LE CLAN DES SEPT A LA RESCOUSSE
LE CLAN DES SEPT ET L'HOMME DE PAILLE
LE TÉLESCOPE DU CLAN DES SEPT

OUI-OUI AU PAYS DES JOUETS
OUI-OUI ET LA VOITURE JAUNE
FIDO, CHIEN DE BERGER

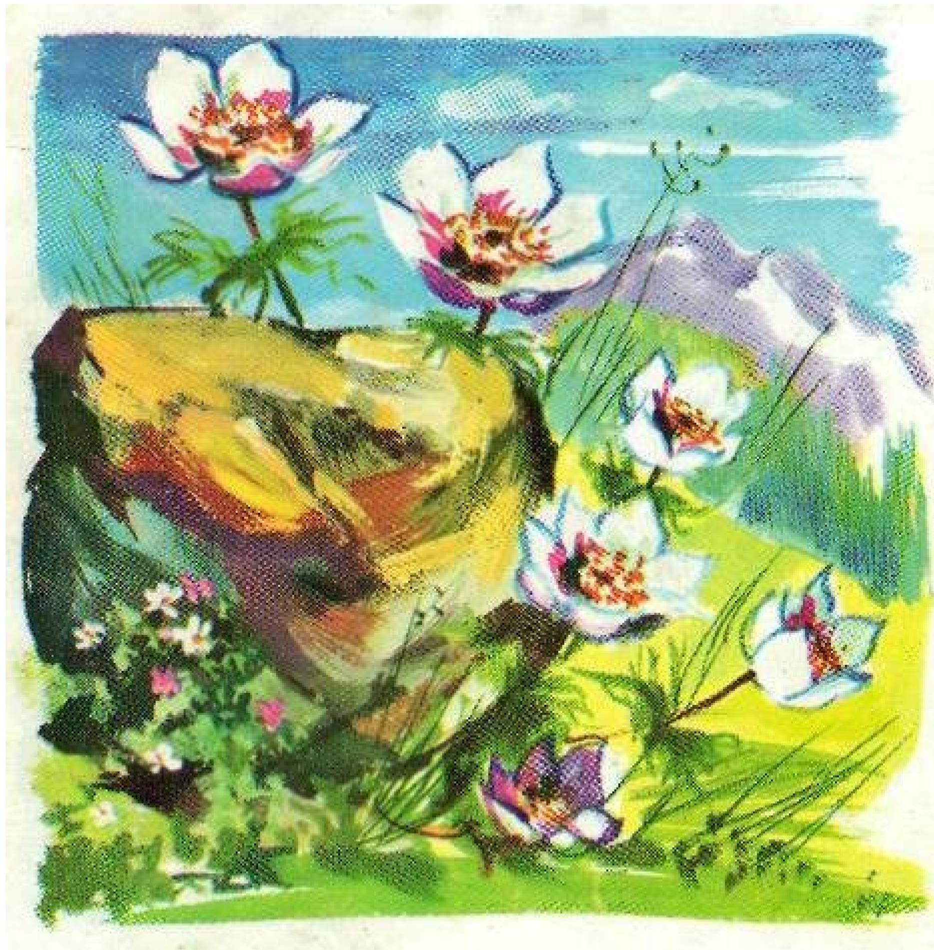
dans la Bibliothèque Rosé

LE CLAN DES SEPT
LE CLAN DES SEPT LA GRANGE-AUX-LOUPS
BIEN JOUÉ, CLAN DES SEPT!

ENID BLYTON

LE MYSTERE DE LA CASCADE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

UNE TERRIBLE MÉPRISE

SUR son perchoir, Kiki, le perroquet, faisait un vacarme infernal. Mme Lefèvre lui donna une tape sur le bec. « Tais-toi donc, Kiki! Ton maître ne va pas tarder à rentrer. Sois raisonnable : Jacques ne pouvait t'emmener avec lui aujourd'hui. René Marchai l'a invité, en même temps qu'Henri, Denise et Lucette, à recevoir le baptême de l'air. Je ne te vois guère en avion... Mais j'entends du bruit. Ah! voici les enfants... »

Henri et Denise Lefèvre, suivis de Jacques et Lucette Tirmont, firent irruption dans la pièce.

« Alors, mes petits, cette promenade dans les airs s'est-elle bien passée?

— Magnifique, maman! Magnifique!

— Quand je serai grand, tante Alice, j'achèterai un appareil comme celui de René.

— J'étais folle de joie de voler!

— Et moi, je n'ai pas du tout été malade! »

Tous quatre parlaient en même temps, ce qui fit rire Mme Lefèvre. Elle considéra avec indulgence ses enfants : Henri et Denise étaient bruns comme elle, avec une mèche de cheveux rebelle qui se dressait comiquement au-dessus de leur front. Cette mèche avait d'ailleurs valu à Henri le surnom de Riquet à la Houppe.

Puis le regard amusé de Mme Lefèvre se porta sur Jacques et Lucette. Le frère et la sœur — cheveux roux, yeux verts et visage piqueté de taches de rousseur — n'avaient plus ni père ni mère mais habitaient chez « tante Alice », comme ils appelaient Mme Lefèvre. Tous s'aimaient tendrement et formaient une famille très unie.

A la vue de Jacques, Kiki se hâta de venir se percher sur son épaule. Il adorait son jeune maître et se sentait toujours très malheureux sans lui.

Jacques avait la passion des oiseaux et Henri celle de tous les animaux en général. Le jeune Lefèvre possédait un art tout particulier pour charmer les petites bêtes et il n'était pas rare qu'il en transportât dans, ses poches, ce qui faisait pousser les hauts cris à Denise : elle avait une répulsion instinctive pour la plupart des étranges pensionnaires de son frère.

« Quel garçon épatant que René! » s'écria Henri.

René Marchai était le grand ami des enfants. Agé d'environ trente ans, brun, bien bâti, les cheveux frisés et les yeux rieurs, il appartenait aux services secrets du gouvernement et, en de précédentes circonstances, tous les cinq avaient vécu côte à côte de palpitantes aventures.

« Ces enfants ont le chic pour se trouver mêlés aux histoires les plus extraordinaires! » disait souvent le jeune homme en riant. Et c'était vrai...

Quelques jours plus tôt, René Marchai avait reçu un petit avion personnel qui devait lui permettre de se déplacer facilement pour son travail. Il avait tout de suite pensé à donner le baptême de l'air à ses jeunes amis et ceux-ci en revenaient tout excités.

« Tu sais, maman, nous avons survolé les nuages ! raconta Denise. Quelle curieuse sensation!

— Tante Alice! René nous a assuré que voler la nuit était encore plus palpitant. Il vous demandera la permission de nous emmener un soir. Songez un peu! Une promenade dans les airs au clair de lune!

— *Au clair de la lune, mon ami Pierrot!* fredonna Kiki toujours perché sur l'épaule de Jacques.

— C'est la dernière chanson qu'il a apprise! expliqua Lucette en riant. Il va nous la servir souvent !

— Tais-toi donc! gloussa Kiki avec dignité. Tais-toi donc!

— Tais-toi toi-même, vieux bavard! s'écria Jacques. Dites, tante Alice, vous nous permettrez de faire un vol de nuit avec René, n'est-ce pas?

— S'il vous invite, je ne dis pas non! répondit Mme Lefèvre. En attendant, à table, mes enfants ! Il est tard et vous devez avoir faim! »

René Marchai était invité à déjeuner le jour suivant. Il arriva, souriant et affable à son habitude, et Mme Lefèvre s'empressa de le remercier.

« Grâce à vous, les enfants ont passé hier un délicieux après-midi, dit-elle, et il paraît que vous songeriez à les faire voler de nuit?

— Mieux encore! répliqua René en riant. Avec votre autorisation, j'aimerais les enlever pour trois ou quatre jours. Voyez-vous, ils sont en vacances et je dispose moi-même d'un bref congé avant de me lancer dans un travail... hum!... particulier et délicat! Alors, voici ce que je propose : j'emmènerai les enfants en avion dans mon village natal et ils s'y reposeront avec moi. Il y a là-bas des quantités d'oiseaux sauvages et bien d'autres animaux encore qui feront les délices d'Henri. Denise et Lucette aussi seront sans doute heureuses d'un petit changement. »

Les enfants se mirent à pousser des cris d'enthousiasme et Mme Lefèvre sourit.

« Je ne vois pas, dit-elle, pourquoi je refuserais votre aimable proposition. Je sais que vous surveillerez ces quatre

diables et que vous les empêcherez de se fourrer dans quelque stupide aventure le cas échéant.

— Ils n'en auront pas l'occasion, je peux vous l'assurer, déclara René. J'habite une vieille maison paisible, dans un coin très calme. Aucun danger à redouter.

— Dans ce cas, l'affaire est entendue. Quand comptez-vous partir?

— Demain si possible! Je m'attends à en voir de dures avant longtemps et alors, Dieu sait quand je pourrai prendre des vacances! Autant profiter de mon congé sans délai.

— Parlez-nous de ce travail secret que vous allez entreprendre! supplia Lucette, dévorée de curiosité.

— Si je vous en parle, il ne sera plus secret! répondit le jeune homme en riant. Au lieu de poser des questions, vous feriez mieux d'aller faire vos valises. Je passerai vous prendre demain soir à dix heures précises. N'oubliez pas d'emporter des lainages et vos imperméables. Et prenez aussi quelques couvertures. Je n'en aurai pas assez pour vous tous. »

Le reste de la journée et celle du lendemain, les quatre amis déployèrent une activité fiévreuse.' Ils n'oublièrent rien, ni l'appareil photographique de Jacques, ni les jumelles avec lesquelles il se promettait d'étudier les mœurs des oiseaux. Il fallut encore trouver un panier d'osier pour Kiki : cette fois-ci, le perroquet devait être du voyage...

Ponctuel, René Marchai passa prendre ses jeunes passagers à l'heure convenue. Après un dernier adieu à Mme Lefèvre, tous s'entassèrent joyeusement dans la confortable voiture et, en route ! Les cinq compagnons eurent tôt fait de gagner l'aérodrome. Là, René confia les bagages à un garçon vêtu d'une salopette bleue et dit aux enfants :

« J'ai quelqu'un à voir avant de partir. Inutile de m'attendre ici. Montez tout de suite dans l'avion et rangez-y vos valises. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Entendu! » acquiesça Henri. En tant qu'aîné, il prit la tête de la petite troupe et se dirigea vers l'appareil qui se dressait à quelque distance de là.



L'homme à la salopette bleue avait déposé les bagages au pied de l'échelle. Comme il faisait très sombre, les enfants grimpèrent à tâtons.

A l'intérieur de l'avion l'obscurité était plus grande encore. Toujours tâtonnant, ils poussèrent leurs valises tout au fond et Jacques, qui portait Kiki, se heurta à une grande caisse à claire-voie qui occupait le centre de l'appareil. Était-elle pleine ou vide? René le leur dirait, sans doute. En tout cas elle était lourde et bourrée de paille. Elle ne bougea pas lorsque Jacques trébucha dessus.

« Ce truc-là nous empêche de nous installer confortablement, fit remarquer Denise. Étendons nos couvertures derrière et asseyons-nous dessus! »

Elle avait dû crier pour se faire entendre, car le moteur de l'avion tournait au ralenti et faisait un bruit terrible.

Les enfants s'installèrent sur leurs couvertures et attendirent dans le noir. A un moment donné, Henri crut entendre quelqu'un appeler au-dehors. Il se leva, alla jeter un coup d'œil par la porte ouverte mais ne vit rien. Que la nuit était sombre! Il regagna sa place en bâillant. Lucette était à moitié endormie.

« René tarde bien à revenir ! » murmura Jacques.

Soudain, les événements se précipitèrent. Dominant le bruit du moteur, une série de détonations se fit entendre. Des coups de feu! Les enfants se redressèrent d'un bond. Un autre coup de feu leur parvint, puis le bruit de gens qui couraient. Ils perçurent le frémissement de l'échelle métallique. Un homme fit irruption dans l'avion et se précipita aux commandes. Un autre le suivit, qui referma la porte à toute volée derrière lui. Les enfants ne voyaient d'eux que leurs silhouettes sombres et demeuraient figés sur place, stupéfaits. Que se passait-il donc? L'un de ces hommes était sans doute René? Mais qui était l'autre? Et pourquoi semblaient-ils si pressés? Et voilà que l'avion glissait, prenait de l'élan, s'envolait. On était parti... Mais pourquoi René n'avait-il pas adressé la parole à ses jeunes amis? Il ne s'était même pas assuré qu'ils étaient bien là.

« Ne bougeons pas! recommanda Jacques. Si René ne nous parle pas, c'est qu'il a ses raisons. Peut-être ne veut-il pas que son compagnon sache que nous sommes là. Restons bien tranquilles! »

Le moteur faisait un bruit infernal, empêchant les enfants d'entendre les paroles que les deux hommes échangeaient à tue-tête. Eux-mêmes se taisaient, blottis derrière l'énorme caisse à claire-voie. Cependant, à mesure que le temps passait, la situation leur semblait de plus en plus étrange. A un certain moment l'un des hommes alluma une petite lumière qui éclaira les sièges avant tout en laissant dans l'ombre le reste de l'avion. Henri s'avança un peu, espérant que René tournerait la tête et rencontrerait son regard... Presque aussitôt il vint rejoindre ses compagnons et s'assit près d'eux en silence.

« Eh bien? demanda Jacques avec inquiétude.

— Va donc jeter un coup d'œil à ces deux hommes toi-même! » répondit Henri.

Jacques obéit et revint à son tour, l'air tout à la fois intrigué et effrayé.

« Aucun des deux n'est René! déclara-t-il. Comme c'est bizarre!

— Que veux-tu dire? s'enquit Lucette, alarmée. L'un d'eux est René, c'est obligatoire. Ne sommes-nous pas dans son avion?

— *Si c'est bien son avion!* coupa Denise. Regardez donc, là-bas, la couleur des sièges ! Ceux-ci sont rouges et ceux de l'avion de René étaient verts, je m'en souviens!

— Seigneur! Nous nous sommes trompés d'appareil! » Un long silence suivit... Les enfants étaient affolés. Ils se trouvaient dans un avion inconnu, en compagnie de deux hommes qui, sans doute, se montreraient fort mécontents quand ils découvriraient leurs passagers involontaires. Et puis, il y avait autre chose... Ni Jacques ni Henri ne jugeaient sympathiques les individus en question. Ils leur trouvaient une tête sinistre, avec leur nuque épaisse et leur mâchoire lourde.

« Nous sommes dans de jolis draps! chuchota Henri à l'oreille des autres. Rappelez-vous ces coups de feu et la hâte avec laquelle ces hommes sont montés à bord. J'ai l'impression que nous voici embarqués malgré nous dans une nouvelle aventure!

— Oui, mais que faire? Si nous nous sommes trompés d'appareil, c'est la faute de cet employé qui a déposé nos valises auprès de celui-ci. Et il faisait si sombre!

— Il ne faut pas que ces hommes nous découvrent! décida Jacques. Je n'aimerais pas les voir en colère.

— Eh bien, restons cachés ici aussi longtemps que nous le pourrons, conseilla Henri. Peut-être qu'après l'atterrissage nous trouverons une chance de nous faufiler dehors sans être aperçus.

— Bonne idée ! approuva Jacques. Je me demande ce que René doit penser de notre disparition. Il doit fouiller tout l'aérodrome. C'est lui, sans aucun doute, que tu as entendu appeler dans la nuit un moment avant notre départ. Si nous avions pu deviner...

— Eh bien, il est trop tard à présent, dit Henri. J'espère que maman ne se tracassera pas trop! »

Cependant, l'avion poursuivait sa course dans la nuit. Dans quelle direction volait-il? Les enfants n'en avaient

aucune idée. Puis Jacques se rappela qu'il possédait une boussole et la consulta :

« Nous nous dirigeons vers l'est! annonça-t-il. Te me demande quelle est notre destination? »

Les quatre amis se posèrent encore mille questions René s'était-il trouvé mêlé à cette histoire de coups de feu? Retrouverait-il leur trace? Eux-mêmes réussiraient-ils à quitter 1 avion sans être vus? Mais comme il leur était impossible de répondre a aucune d'entre elles, ils se turent bientôt Le sommeil eut raison de leur inquiétude. Ils finirent par s'endormir, étendus sur leurs couvertures... Kiki dormait de son cote, bien sage dans son panier.

L'avion vola toute la nuit. Puis, juste avant l'aube il ralentit son allure, tourna en rond un moment pour se poser enfin de manière assez rude sur le sol. Cet atterrissage brusqué réveilla les enfants.

« Mon Dieu, où sommes-nous? s'exclama Lucette

— Je n'en sais rien, répondit Jacques, mais il faut nous tenir prêts à glisser dehors à la première occasion. C'est le moment d'ouvrir l'œil.





CHAPITRE II

LA VALLÉE MYSTÉRIEUSE

L'AVION roula un bref instant sur le sol, puis s'immobilisa. Le jour achevait de poindre. Maintenant que le moteur était enfin arrêté, les enfants pouvaient entendre la conversation des deux hommes. « Le voyage a été rapide, dit l'un, et tu as fait un atterrissage parfait, Juan!

— Je suis bien content d'être arrivé! avoua Juan. Viens, Pepito! Descendons. Il me tarde de me dégourdir les jambes. Allons vite à la cabane manger un morceau. »

A la grande satisfaction des enfants, les deux hommes quittèrent l'avion et disparurent. Ils ne s'étaient pas approchés de la caisse qui occupait le centre de la carlingue et, de ce fait, n'avaient pas aperçu les enfants. Ceux-ci allaient pouvoir ^s'échapper et, peut-être, trouver sur-le-champ

quelqu'un pour les aider. En tout cas, ils pourraient toujours envoyer un mot a René Marchal et à Mme Lefèvre pour les rassurer.

Jacques se leva avec précaution.

« Jetons un coup d'œil par le hublot, proposa-t-il et voyons un peu où nous sommes. Sur un aérodrome j’'imagine. »

Les quatre amis se pressèrent autour de la petite fenêtre ronde... mais quel choc quand ils aperçurent le paysage!

L’avion ne s'était pas posé sur un aérodrome. Il se trouvait au milieu d'une prairie, tout au fond d'une vallée et autant qu’ils en pouvaient juger, cette vallée semblait entourée de hautes montagnes.

« Sapristi! murmura Jacques. Où sommes-nous? Au bout du monde, dirait-on.

— Nous sommes dans une vallée, constata Henri. Comme ces montagnes sont belles! Mais bien impressionnantes aussi! Comment allons-nous réussir à trouver de l'aide ici? Je ne pense pas que-nous puissions dénicher un autre avion pour nous ramener chez nous. »

Nulle pardon ne voyait trace d'habitation humaine. Vu de l’autre cote de l'avion, le paysage ne variait guère des montagnes, encore et encore. Elles semblaient écraser de tout leur poids la verdoyante vallée où les enfants se trouvaient tout cela était étrange. Pourquoi les deux hommes, Tuan et Pepito, avaient-ils atterri dans cet endroit désolé?

« Qu'allons-nous faire? demanda Denise. Sortir à notre tour ou rester ici?

— Ma foi... je ne sais ce que tu en penses, Henri, dit Jacques mais je n'aime pas ça du tout. Ces hommes me sont antipathiques et je trouve suspecte la manière dont ils se sont précipites à bord de cet avion aussitôt après les coups de feu que nous avons entendus. Ce départ au milieu de la nuit ne me paraît pas naturel. Et cette vallée perdue ne me plaît pas davantage. Tout de même, je crois que nous ferions bien de sortir et d'aller jeter un coup d'œil aux environs, f Peut-être rencontrerons-nous des paysans, des bercera ou autres!

— Dans quel pays sommes-nous? s'inquiéta Lucette. Et si nous ne connaissons pas la langue de ces gens, comment leur parlerons-nous?

— Nous trouverons bien le moyen de nous faire comprendre! déclara Henri.

— Je continue à me demander pourquoi Juan et Pépito sont venus ici ! soupira Denise. Drôle d'endroit pour se poser! Cette histoire me semble louche à moi aussi. Et je crois que Jacques a raison : quittons l'avion pendant que nous le pouvons, cachons-nous, et tâchons de trouver quelqu'un pour venir à notre aide. Nous raconterons en détail toute l'affaire à René quand nous l'aurons rejoint.

— Eh bien, sortons vite! décida Henri. Je ne serai pas fâché de me retrouver au grand air. On étouffe ici! »

Tous quatre regardèrent encore à travers les hublots pour s'assurer que la voie était libre. Juan et Pépito demeuraient invisibles.

« Allons-y ! dit Jacques. Mais que faire de nos valises, des couvertures... et de Kiki?

— Prenons tout avec nous! conseilla Henri. Il ne faut pas que les deux hommes puissent deviner qu'ils ont transporté des passagers clandestins. »

Les quatre enfants quittèrent donc l'avion en emportant Kiki et toutes leurs affaires. Une fois à terre, une question se posa. Quelle direction fallait-il prendre? Soudain, Jacques donna un coup de coude à Henri.

« Regarde, Riquet! Regarde là-bas! Vois-tu ce filet de fumée bleue qui monte en spirale?

— Les hommes ont dû allumer un feu. Il vaut mieux ne pas aller de ce côté. Prenons plutôt ce sentier... si l'on peut appeler ça un sentier! »

La petite procession contourna quelques gros rochers et se trouva presque aussitôt en présence d'un ruisseau qui jaillissait du flanc de la montagne. La source qui lui donnait naissance était toute proche et son eau offrait une étonnante limpidité.

« Je crois que nous pouvons boire sans danger, suggéra Henri. Qu'en dites- vous, vous autres?

— Oui, oui, cette eau est potable, certainement! Et j'ai grand-soif.

— Moi aussi! »

Tous quatre burent donc avec délice. Après quoi ils se sentirent mieux. Denise plongea son mouchoir dans le ruisseau et se rafraîchit la figure. Lucette l'imita aussitôt.

« Et maintenant, déclara Jacques, il faut trouver un endroit où nous cacher avec toutes nos affaires. Je crains en effet que, si Juan et Pépito viennent se promener dans les environs, ils nous tombent dessus sans crier gare. Mais *où* pouvons-nous aller?

— Marchons droit devant nous, proposa Denise. Grimpons sur cette colline. De là-haut, peut-être apercevrons-nous l'avion dans la vallée et pourrons-nous nous repérer par rapport à lui. Dirigeons-nous vers ces arbres, là-bas.

— Bonne idée! opina Henri. En route! »

Une fois à l'abri des arbres, les enfants se sentirent davantage en sûreté. Il était impossible à Juan, et à Pépito de les y apercevoir. En revanche,' et contrairement à leur espoir, eux-mêmes ne pouvaient voir l'avion.

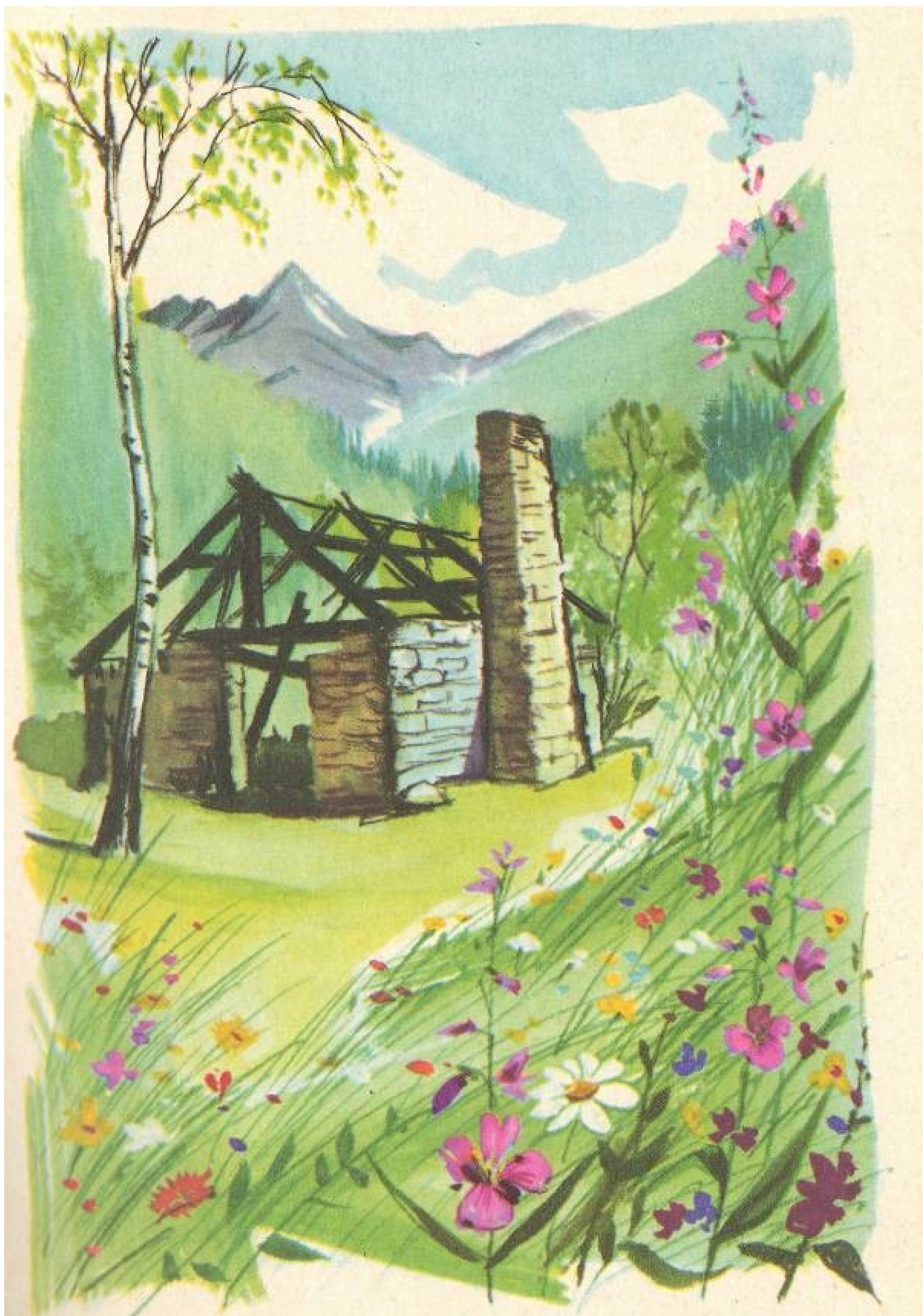
« Nous y arriverons tout de même en grimpant à un arbre, affirma Jacques. Hé!... dites-moi... n'est-ce pas une maison... là, devant nous? »

Au centre d'une petite clairière se dressait en effet ce qui, au premier abord, semblait être une maison. Mais, lorsque les enfants en furent tout près, ils découvrirent qu'elle avait été brûlée de fond en comble. Ce n'était plus qu'une ruine noircie, vide et déserte.

« Quelle guigne! grommela Henri. Nous aurions pu demander secours à ses habitants!... Je me demande comment elle a pris feu...»

Ils poursuivirent leur chemin à travers les arbres et, un peu plus loin, rencontrèrent une autre maison qui, à leur grande stupeur et à leur non moins grand effroi, avait, elle aussi, été la proie des flammes. On n'apercevait aucun signe de vie autour de cette ruine sinistre.

« Deux maisons brûlées... et personne aux environs!



Ce n'était plus qu'une ruine, noircie, vide et déserte.

murmura Jacques. Bizarre! Quel drame a bien pu se passer dans cette vallée? »

Plus loin encore ils découvrirent une autre habitation dans un état tout aussi lamentable.

« Là encore il y a eu un incendie! constata Denise. Quelle affreuse chose! Et qu'est-il arrivé aux gens qui vivaient ici? Peut-être une guerre a-t-elle dévasté ce pays? Venez voir! appela Jacques. Regardez cette étable! Les flammes l'ont épargnée en partie, le toit semble tenir bon. Peut-être pourrions-nous déposer nos affaires dans cet abri. »

Les enfants inspectèrent avec grand soin l'étable en question et vérifièrent la solidité du toit. Celui-ci pouvait encore les protéger de la pluie le cas échéant. Les quatre amis déposèrent donc leurs bagages dans un coin et Jacques sortit Kiki de son panier.

« Je ne pense pas qu'il y ait d'inconvénient à lui rendre la liberté, expliqua-t-il aux autres. Il va se percher sur mon épaule et y demeurer bien tranquille si je lui ordonne de se taire. La pauvre bête est vraiment trop à l'étroit dans sa prison.

Tu as raison, dit Henri. Pauvre Kiki! Même s'il s'amuse à voler un peu, les hommes n'auront aucun soupçon. Comment pourraient-ils savoir qui il est et à qui il appartient! »

Sitôt libre, le perroquet courut se percher sur l'épaule de son maître et lui mordilla affectueusement l'oreille.

« Où est ton mouchoir? demanda-t-il de sa voix nasillarde. Et essuie-toi les pieds avant d'entrer!

- Ça va, ça va, Kiki ! dit Jacques. Tais-toi un peu !

- Chut! » vociféra Kiki de toutes ses forces... Mais après cela il se tint coi.

« Bon! Et maintenant, que faisons-nous? demanda Henri, qui s'était assis sur sa valise. Continuons-nous à explorer la région en espérant rencontrer quelqu'un? Allons-nous surveiller Juan et Pépito pour essayer de découvrir ce qui les a fait venir ici? Ou enfin nous contentons-nous de rester cachés dans notre petit coin?

- A mon avis, il est préférable de poursuivre nos

recherches, dit Jacques. Le plus urgent est de trouver du secours. Il faut essayer de rentrer à la maison aussi vite que possible. Tante Alice et René doivent être terriblement inquiets. »

Denise, qui regardait au-dehors, soupira. « Cette vallée est bien étrange. On n'y voit personne... pas même du bétail... pas même la fumée d'un feu, à l'exception de celle de nos deux bonshommes. Et pourquoi toutes ces maisons ont-elles brûlé?

- Nous n'avons vu qu'une portion bien faible de la vallée et des collines, objecta Henri. Peut-être découvrirons-nous plus tard un village! Mais comme ces" montagnes paraissent hautes!

- Il y a toujours des cols dans les montagnes n'est-ce pas? demanda Lucette avec un soupçon d'angoisse.

- Bien sûr! assura Jacques. Mais ils sont parfois très haut perchés.

- Cette vallée a quelque chose de mystérieux et de troublant, dit encore Denise. Les oiseaux eux-mêmes y sont silencieux. Il me semble... oui... je sens que nous voici engagés dans une aventure extraordinaire.

- Quelle sottise! s'écria Henri. Je te parie que demain nous serons de retour chez nous.

- Cela m'étonnerait ! murmura Jacques d'un ton soucieux. »

Lucette s'alarma tout de suite.

« Mais comment vivrons-nous si nous devons rester ici un certain temps! s'exclama-t-elle. Comme nourriture, nous n'avons que les provisions de route que tante Alice nous a données au moment du départ. Encore heureux que nous ne les ayons pas dévorées cette nuit.

- Ne nous tracassons pas à l'avance! conseilla Jacques. Continuons plutôt notre exploration. »

Laissant leurs bagages dans l'étable, les enfants se remirent en route. Les montagnes leur paraissaient formidables. Jamais auparavant ils n'en avaient vu de si hautes. Certains sommets étaient cachés par des nuages. La vallée verte faisait l'effet d'une prison.

« Pour que Juan et Pépito soient venus se poser tout du droit ici, réfléchit Jacques à haute voix, il faut qu'ils aient connu l'endroit d'avance. Mais qu'est-ce qui peut bien les attirer dans ce coin perdu? »

Henri ne répondit pas, trop occupé à ramasser un petit lézard qui ne semblait nullement effarouché.

« Quelle curieuse bestiole! Je n'en ai jamais vu de pareille. Voyez! Elle ne semble pas du tout effrayée.

- Quelle horreur ! s'écria Denise. Jette-la vite !

- Jamais de la vie ! Je l'adopte comme mascotte ! décida Henri en examinant de tout près le minuscule animal. Et je rappellerai Lizzi! »

II ouvrit la main qui tenait le lézard et celui-ci ne fit pas mine de fuir. Henri lui offrit une mouche attrapée au vol. Le lézard accepta l'offrande et se faufila dans la manche du veston d'Henri. Kiki, qui avait observé le lézard d'un air intéressé, s'écria en le voyant disparaître :

« Essuie-toi les pieds avant d'entrer! » ce qui provoqua une explosion de rires.

Quand les enfants eurent repris leur sérieux, Henri conseilla :

« Ne perdons plus de temps. Essayons vite de trouver du secours. Si nous rencontrons quelqu'un, tout ira bien. Mais si cette vallée est aussi déserte qu'elle le paraît, il faudra nous résigner à attendre que l'on vienne nous chercher.

- Nous chercher? Et qui aurait l'idée de venir nous chercher ici? objecta Denise. Tu dis des sottises, Henri! »

Henri ne répondit pas. Quelque temps encore, les enfants continuèrent leur marche en avant.

« Veillons à ne pas nous perdre! dit soudain Lucette. Cette vallée et ces montagnes me font peur. Ne nous éloignons jamais les uns des autres.

- Tu as raison, convint son frère. Et nous devons veiller aussi à rester toujours' assez près de l'abri où nous avons laissé nos affaires. Au fait, j'ai emporté ma boussole. Kiki va nous être utile. »

Soudain, à quelque distance d'eux, les enfants aperçurent

la fumée qui s'élevait du feu allumé par Juan et Pépito.

« Aussi longtemps que nous n'irons pas dans cette direction, nous ne risquerons rien, reprit Jacques. Ah ! voici un sentier,... du moins cette piste a dû être un sentier dans le temps. Pour être sûr de retrouver notre chemin, je propose que nous marquions de loin en loin les arbres, au fur et à mesure de notre avance. »

Cette idée plut beaucoup à Lucette : elle lui rappelait les récits de Peaux Rouges qu'elle avait lus. Jacques et Henri tirèrent leur couteau de leur poche et firent des entailles tous les cinq ou six arbres jusqu'à ce qu'enfin la petite troupe sortît du bois et débouchât sur la pente herbeuse et piquetée de fleurs de la colline.

« Ce coin est charmant, ne trouvez-vous pas? demanda Lucette en contemplant le tapis fleuri sur lequel elle marchait. Jamais encore je n'avais vu tant de couleurs. Regarde cette fleur, Jacques. Elle est plus bleue que le ciel lui-même. Et ces clochettes rosés...

— Peut-on nous voir dans cette prairie? » coupa brusquement Denise.

Pour s'en assurer, Jacques et Henri examinèrent la vallée au-dessous d'eux.

« J'aperçois l'avion! annonça Jacques. Ah! attention! Voici l'un des hommes qui y retourne. A plat ventre, vous autres! Vite! »

Tous quatre se jetèrent sur l'herbe. Jacques prit les jumelles qu'il portait accrochées à son cou et regarda avec plus d'attention. Il distinguait parfaitement l'homme : c'était Juan. Il était grand et gros, avec une nuque épaisse, un visage de lune, des cheveux d'un noir huileux et une petite moustache. Il monta dans l'appareil et disparut. Lui et Pépito étaient sans doute d'origine sud-américaine, bien qu'ils parlassent français. Sans doute vivaient-ils depuis longtemps en France.

« Juan est entré dans l'avion! s'écria Jacques. Je me demande s'il va repartir? Et dans ce cas, laissera-t-il son camarade derrière lui? Ah! le voici qui reparaît! Il porte quelque chose mais je ne vois pas bien quoi... Il marche en direction de la fumée....



A présent, un bouquet d'arbres me le cache.... Je crois que nous pouvons repartir. Il est juste allé prendre un objet dans la carlingue. Mais soyons prudents. Si nous avons pu le voir, il peut nous voir aussi. »

Les enfants avisèrent alors une sorte de tranchée rocheuse qui les dissimulait aux regards et se mirent à la suivre. Grimpant de plus en plus haut, ils finirent par atteindre une corniche qui s'élevait au flanc de la montagne. C'était un chemin assez périlleux. Jacques passa le premier.

« Vous pouvez me suivre, cria-t-il aux autres. C'est moins dangereux qu'on pourrait le croire. Nous aboutirons bien quelque part! »

La petite troupe progressa un moment en silence, puis, arrivée à une certaine hauteur, fit halte pour inspecter les environs. En contrebas s'étendait la vallée, sinistre et déserte. On ne voyait ni vache, ni mouton, ni chèvre. Les enfants aperçurent une autre maison brûlée qui, jadis, avait dû être une grande ferme. Il n'en restait que les poutres noircies et les murs de pierre.

« Encore une ruine ! commenta Jacques, effrayé. Quelle catastrophe a donc bien pu dévaster cette belle vallée? Je n'arrive pas à comprendre. Pourquoi toutes ces maisons ont-elles été brûlées? Je commence à croire qu'en dehors de nous et des deux hommes, il n'y a pas un seul être humain ici!

- Je suis de ton avis, répliqua Henri. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre, moi, c'est pourquoi les habitants des vallées voisines ne sont pas venus reconstruire parmi ces magnifiques pâturages. Il doit être si facile d'élever du bétail dans cette région!

— Peut-être y a-t-il une malédiction sur cette vallée! murmura Lucette en frissonnant.

- Balivernes! déclara Denise en haussant les épaules. Malédiction ou pas, je commence à avoir faim. Pas vous? »

Les quatre enfants s'installèrent au soleil et se partagèrent les biscuits et le chocolat que la prévoyante Denise avait emportés avec elle.

A peine Henri se fut-il assis sur un rocher que le lézard sortit de la poche où il se tenait caché.

« Voici Lizzi qui réclame un' morceau !'

Voici Lizzi joli Henri! » s'écria Kiki, charmé de l'assemblage de mots qu'il venait de trouver.

Et, profitant de l'hilarité générale, il s'empressa de chiper un gâteau à Lucette.

Quand les enfants eurent mangé, ils se sentirent d'autant plus altérés que le soleil était très chaud.

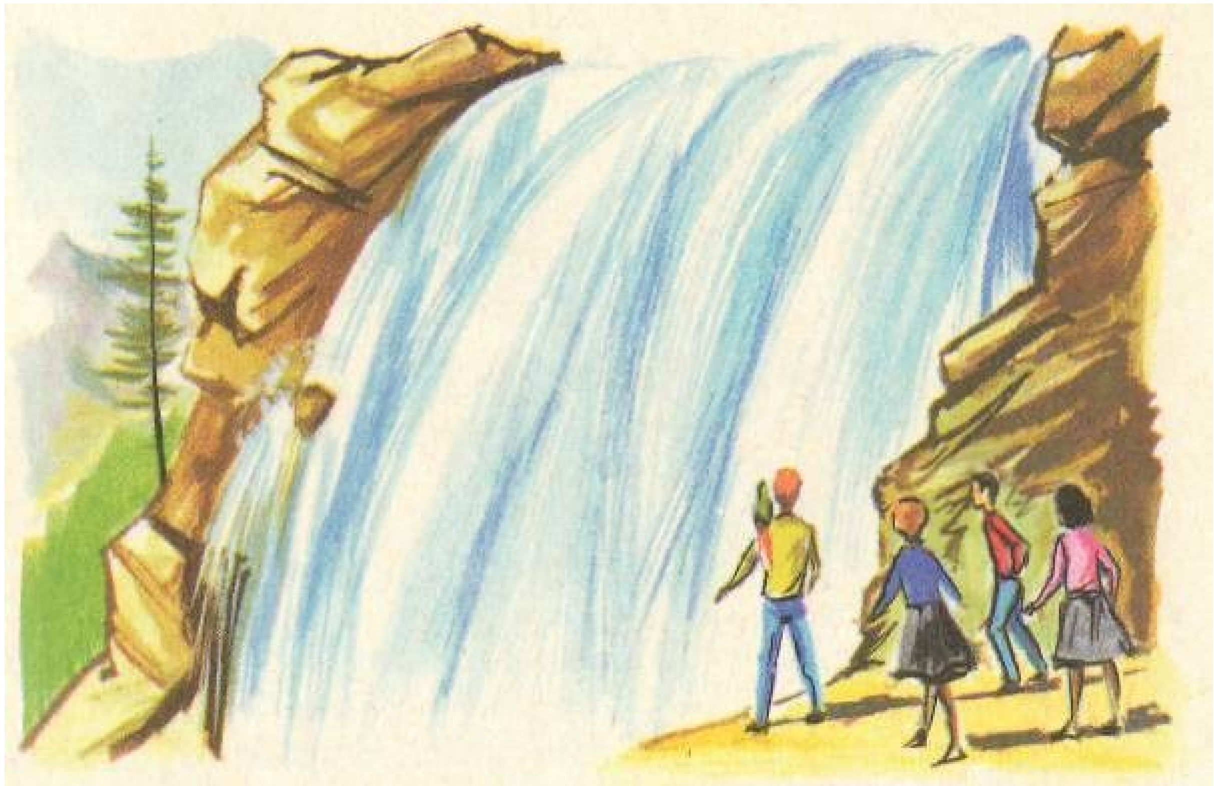
« Si seulement nous pouvions trouver une source près d'ici! soupira Denise.

— Ma foi, il me semble bien entendre un bruit d'eau, dit soudain Lucette. Écoutez!... »

Les enfants tendirent l'oreille et, en effet, ils perçurent un son étrange. Qu'est-ce que cela pouvait bien être? Le vent rie soufflait pas et le bruit ne venait certainement pas d'une source.

« Allons voir ! » proposa Jacques en se mettant debout.

Les quatre amis se dirigèrent du côté d'où semblait provenir le bruit mystérieux. La corniche, assez large jusqu'ici, se fit plus étroite à mesure qu'ils progressaient.



D'instant en instant, le bruit devenait plus fort.

« Dès que nous arriverons au prochain tournant, nous serons fixés! s'écria Jacques. Courage! Encore un petit effort! »

Ils grimpèrent un peu plus haut, et soudain la piste rocheuse s'interrompit net pour faire place à un à-pic.

Les enfants s'immobilisèrent, admirant le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ils savaient maintenant ce qui faisait le bruit qui les avait tant intrigués...

C'était une cascade. Mais quelle cascade! Énorme, formidable! Elle tombait d'une grande hauteur avec une impétuosité telle que des gouttelettes rejaillissaient par milliers dans l'air. Ses eaux blanches et vertes formaient un écran si épais qu'il cachait la paroi de la montagne. Elles dégringolaient jusqu'au fond du ravin avec un grondement terrible.

« Quel spectacle grandiose! commenta Henri d'une voix presque, craintive. Je n'ai encore jamais vu une cascade

pareille! Comme elle gronde! Il faut crier pour se faire entendre. »

Tout au fond du ravin, la cascade se muait en une rivière sinueuse qui contournait le bas de la montagne. Les enfants ne pouvaient voir où elle aboutissait. L'eau mousseuse brillait et étincelait tout en tombant et, ça et là, l'arc-en-ciel se jouait à travers l'écume.

Lucette déclara qu'elle n'avait jamais rien admiré de plus beau.. La fillette s'amusa à lécher l'embrun qui lui mouillait les lèvres.

« Ça désaltère toujours un peu! »

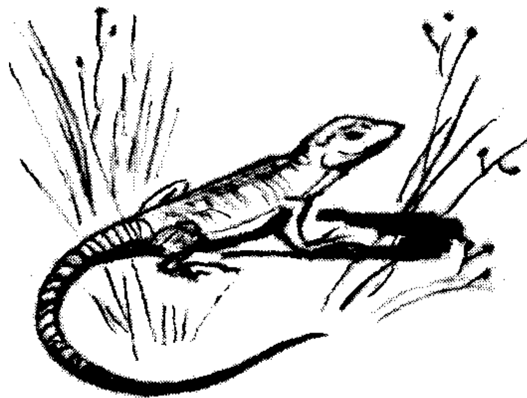
Soudain elle aperçut une petite flaque qui s'était formée au creux d'un rocher.

« C'est de l'eau de la cascade. Croyez-vous que nous puissions en boire? »

Jacques goûta cette eau fraîche et limpide et la jugea potable. Quand les enfants eurent bu, Denise s'extasia de nouveau sur la beauté du spectacle :

« Je passerais volontiers un jour entier à admirer cette cascade! s'écria-t-elle avec enthousiasme.

— Nous reviendrons ici demain, lui dit Jacques. Mais à présent, je crois que nous ferions bien de regagner notre étable. Faisons demi-tour. Il est bien évident que ce n'est pas parmi ces rochers que nous trouverons quelqu'un pour nous aider. »





CHAPITRE III

DE DÉCOUVERTE EN DÉCOUVERTE

LE RETOUR s'.effectua sans encombre. Grâce aux points de repère que les garçons avaient eu la précaution de prendre dans le bois, la petite troupe ne pouvait s'égarer.

De loin, les enfants constatèrent que l'avion n'avait toujours pas bougé de son lieu d'atterrissage, ce qui signifiait que Juan et Pépito étaient encore dans les environs. Il s'agissait donc d'être prudent.

« J'aperçois notre abri! s'écria soudain Lucette. J'espère que nous allons tout y retrouver. »

L'étable, si délabrée qu'elle fût, avait un aspect accueillant. Les enfants y entrèrent avec l'impression de se retrouver chez eux... Oui, leurs affaires étaient bien à la même place. Parfait!

Le soleil déclinait lentement au-dessus des montagnes. C'était l'heure du goûter. Les enfants se posèrent la question : allaient-ils finir leur chocolat et leurs biscuits?

« II vaut mieux les garder en réserve encore un peu, conseilla Jacques avec sagesse. Nous les mangerons ce soir, avant de nous coucher.

— Non ! déclara Denise. Gardons-les plutôt pour demain. Et ce soir, nous dînerons avec les sandwiches que maman nous a préparés. Ils ne se conserveront pas jusqu'à demain, eux ! »

Cela étant entendu, les quatre amis prirent leurs dispositions pour la nuit.

« Avant tout, décida Denise, nettoyons cette étable!

— A aucun prix je ne veux dormir ici ! s'écria Lucette. C'est trop sale ! Pourquoi ne coucherions-nous pas à la belle étoile? Nous possédons quatre couvertures, des imperméables et quelques vêtements de rechange qui nous serviront d'oreillers.

— Mais s'il pleut? objecta Denise. Ah! si seulement nous pouvions trouver une grotte pour nous y réfugier!

— Contentons-nous de ce que nous avons ! riposta Jacques. Je suis d'accord pour coucher à la belle étoile : l'herbe est épaisse et je ne crois pas qu'il pleuve. Pas le moindre nuage en vue. Et même si nous essuyons une averse, il restera toujours la possibilité de nous mettre à l'abri dans l'étable. »

Les enfants avaient faim. Denise n'attendit pas plus longtemps pour déballer le pique-nique préparé par Mme Lefèvre. Le paquet contenait, outre des sandwiches, de délicieuses tranches de cake. Tout d'abord, les enfants se régalèrent en silence.

« Je me demande, dit soudain Jacques, ce que peuvent bien faire en ce moment Juan et Pépito. On n'aperçoit plus la fumée de leur feu. Si je me glissais jusqu'à l'avion, sans me montrer, pour voir ce qui se passe?

— Entendu ! répondit Henri, à condition que tu sois bien certain de ne pas te perdre en route.

— Si ça m'arrive, répliqua Jacques en riant, je dirai à



« Voilà qui est parfait! » déclara Denise.

Kiki de faire sa fameuse imitation d'une locomotive sous pression. Il vous sera facile alors de me repérer.

— Pendant que tu y seras, suggéra Denise, essaie donc de jeter un coup d'œil dans l'avion. Qui sait, peut-être pourras-tu y découvrir quelques provisions! »

Jacques se mit en route, Kiki perché sur son épaule. Lucette ne vit pas partir son frère sans inquiétude. Elle aurait bien aimé aller avec lui mais comprenait qu'il valait mieux qu'il fût seul.

Denise, qui ne demeurait jamais inactive, proposa de « faire les lits ».

« Viens donc m'aider, Lucette! Commençons par ouvrir nos valises et par en sortir nos lainages. Ils nous serviront de traversins.»

Henri, de son côté, repéra un coin de prairie où l'herbe était particulièrement drue, sous un gros bouleau. Les imperméables, étalés à même le sol, préserveraient les enfants de l'humidité. E-t il leur restait les couvertures pour se couvrir.

« Voilà qui est parfait! déclara Denise quand les couchettes improvisées furent terminées. Seulement, Henri, tu t'étendras le plus loin possible de moi. Je n'ai pas envie que ton sale lézard vienne se promener sur ma figure cette nuit. »

Henri, cependant, observait le ciel. La nuit n'allait pas tarder à venir à présent.

« La vue de ces montagnes est oppressante, constata Lucette. Il me tarde que Jacques revienne. »

Denise, elle aussi, ressentait comme un malaise obscur. Tant d'événements s'étaient déroulés depuis la veille! Elle se secoua et tenta de distraire son amie, un peu plus jeune et plus impressionnable qu'elle.

« Viens, allons nous rafraîchir dans le petit ruisseau! »

Leurs ablutions faites, elles revinrent au gros bouleau. Henri, vautré sur les couvertures, bâillait sans retenue.

« J'ai sommeil! dit-il en guise d'excuse. Et Jacques qui n'est toujours pas revenu!

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! » murmura Lucette, effrayée.

Elle adorait son frère et s'alarmait facilement à son sujet. Mais son inquiétude fut de courte durée. Jacques ne tarda pas à apparaître, Kiki toujours perché sur son épaule. Lucette courut à sa rencontre.

« Comme tu as été long, Jacques! Que s'est-il passé? As-tu vu les deux hommes? Que font-ils?

— Mazette! Quels lits épatants! s'écria Jacques en se laissant tomber sur les couvertures. Vous avez bien travaillé en mon absence.

— Je t'en prie, Jacques, ne nous fais pas languir! insista Lucette. Raconte...

— Ma foi, les nouvelles sont plutôt maigres, avoua Jacques. Je me suis approché de l'avion autant que j'ai osé le faire, mais la chose était risquée, car il se trouve dans un endroit à découvert.

— Kiki a été sage? Il n'a pas crié? demanda Denise.

— Sage comme une image ! répondit Jacques.

— Les hommes -se trouvaient-ils près de l'appareil? s'informa Henri.

— Non. Aussi ai-je pensé qu'une reconnaissance en direction de leur camp serait utile. Je me suis donc mis en route en prenant soin de me cacher derrière les buissons et les arbres. Juan et Pépito avaient dû rallumer leur feu, car la fumée, blanche et bleue, était de nouveau très visible.

— Et tu les as vus? s'impatienta Denise.

— J'ai d'abord entendu leurs voix. Puis j'ai eu l'idée de monter sur un arbre et de me servir de mes jumelles. Alors, à quelque distance de mon poste d'observation, j'ai aperçu une cabane délabrée et nos deux bonshommes, assis devant, en train de cuisiner quelque chose sur un foyer de fortune.

— Mon Dieu! gémit Lucette. Et s'ils t'avaient vu?

— Pas de danger! J'étais bien caché dans lé feuillage et je ne faisais pas le moindre bruit. J'ai pu utiliser mes jumelles tout à mon aise. Tout en surveillant leur fricot du coin de l'œil, Juan et Pépito étudiaient une carte étalée devant eux.

— Une carte! murmura Denise d'un air songeur. Je me demande pourquoi. Ils doivent pourtant connaître à

fond la région pour être venus tout droit y poser leur avion.

— Ma foi, il y a bien un motif à leur séjour ici! riposta Jacques. Peut-être cherchent-ils quelque chose ou quelqu'un et s'aident-ils grâce à cette carte. J'ai pu saisir au vol des bribes de phrases. « Ce chemin... », a dit l'un. Et encore : «... en montant de ce côté. » On aurait dit qu'ils préparaient une expédition.

— Pour savoir à quoi s'en tenir, il n'y a qu'à les suivre! proposa hardiment Denise.

— Merci bien ! répliqua Jacques. Je ne me vois pas grimpant un sentier de montagne sur les traces de ces hommes. I Is ont de vraies têtes de bandits. Mais nous pourrions faire nuire chose : quand ils seront partis en expédition, pourquoi ne pas en profiter pour inspecter leur cabane et aussi l'avion? Nous y trouverons peut-être des indices qui nous éclaireront sur leurs projets.

— Bonne idée! opina Lucette en réprimant un bâillement. Peut-être se mettront-ils en route dès demain. Tu pourrais les surveiller de loin avec tes jumelles pour t'en assurer, Jacques.

— Oui. En attendant, je crois que je vais bien dormir! ' répondit son frère. Je tombe de sommeil.

—Nous avons tous besoin d'une bonne nuit, déclara Henri. Et je crois qu'ici nous ne risquons rien.

—- Tu peux en être sûr. Si quelqu'un s'approchait, Kiki saurait bien nous avertir. Ce perroquet vaut dix chiens de Kurde. Bonsoir, vous autres!

Bonne nuit!... Bonne nuit! »

Quelques instants plus tard, les quatre enfants dormaient a poings fermés... Kiki s'était perché sur une branche du gros bouleau et sommeillait lui aussi. C'est tout juste s'il se réveilla une fois pour donner la réplique à une chouette. La nuit fut paisible. Quand l'aube parut, les enfants dormaient toujours. Le perroquet, lui, sortit la tête de sous ion aile, s'ébroua, et regarda au-dessous de lui. Il aperçut Liz/i qui, éveillé de son côté, faisait une petite promenade matinale sur la couverture d'Henri.

« Essuie-toi les pieds! » s'écria Kiki au lézard.

Jacques se réveilla. Le lézard se réfugia sous la couverture d'Henri. Celui-ci se réveilla à son tour.

L'espace d'une seconde, les deux garçons se demandèrent où ils étaient, puis la mémoire leur revint. Ils se mirent à parler à mi-voix :

« Comment te sens-tu ce matin, Riquet? Cette nuit m'a « retapé ». Et toi?

— Ça va mieux, mais j'ai encore sommeil, avoua Henri.

— Pas question de nous rendormir, mon vieux. Nos deux bonshommes sont déjà debout, eux! Regarde! On aperçoit la fumée de leur feu par-dessus les arbres. Il est préférable de ne pas moisir ici. »

Denise et Lucette se réveillèrent à leur tour. Elles se sentaient reposées mais aussi affamées qu'il est possible de l'être. Les garçons avaient faim eux aussi et, à eux quatre, ils eurent tôt fait d'engloutir le restant du chocolat et des biscuits mis en réserve.

« La question du, ravitaillement est à l'ordre du jour, déclara Denise. Nous devons résoudre d'urgence ce problème de la nourriture. C'est primordial. »

Henri s'apprêtait à répondre quand Jacques murmura à mi-voix :

« Écoutez... Vous n'entendez rien...? On dirait que quelqu'un parle...

— Sapristi ! C'est Juan et Pépito qui viennent par ici ! » En un clin d'œil les enfants furent debout. Roulant prestement couvertures, imperméables et vêtements divers, ils coururent à leur étable-abri, empilèrent toutes leurs affaires dans la stalle la plus éloignée de l'entrée et se blottirent là, haletants, serrés les uns contre les autres.

« J'espère que nous n'avons rien oublié! chuchota Jacques.

— Je ne crois pas, répondit Henri sur le même ton. L'herbe est peut-être un peu couchée là où nous avons dormi, mais c'est tout. Sans doute ne le remarqueront-ils pas... »

Mais Henri se trompait... En cet instant même, les deux hommes qui s'étaient rapprochés tout en causant, atteignaient le bouleau au pied duquel les enfants avaient passé la nuit.



Soudain Juan aperçut l'herbe foulée et son visage prit une expression intriguée. Du doigt, il désigna l'emplacement suspect à son compagnon.

L'œil collé à une fente du mur de l'étable, les enfants pouvaient apercevoir les hommes mais n'entendaient pas ce qu'ils disaient. Cependant le geste de Juan était significatif et tous quatre frémirent de peur. Qu'allait-il se passer?

« Je me demande ce que cela signifie, dit Juan à son compagnon.

— C'est curieux, répondit celui-ci. On dirait qu'un animal s'est couché là.

— Il faudrait que ce soit un éléphant dans ce cas ! ricana Juan. L'herbe est foulée sur une grande surface. Si nous faisions une battue?

— Pas maintenant! dit Pépito en consultant sa montre. Plus tard, quand nous rentrerons. Nous avons trop à faire aujourd'hui. Viens donc. Le temps passe. »

Tous deux reprirent leur route et les enfants les perdirent bientôt de vue.

« Je vais monter à un arbre et les suivre à la jumelle, décida Jacques. Il faut nous assurer qu'ils sont bien partis. »

II sortit avec mille précautions et, en un rien de temps, se trouva perché au sommet d'un grand arbre. Dès que les hommes quittèrent le couvert pour déboucher sur la prairie à flanc de colline, le jeune garçon les aperçut. Au lieu de prendre la piste rocheuse que les enfants avaient eux-mêmes suivie la veille, Juan et Pépito continuèrent à cheminer à travers la prairie verte où les fleurs mettaient une note vive. Grâce à ses jumelles, Jacques les vit consulter leur carte. Ils ne semblaient pas très sûrs de leur route. Enfin ils se remirent en marche, abordant carrément la montagne à présent. Bientôt, ils disparurent derrière les rochers.

Jacques se dépêcha de glisser au bas de son arbre et courut rejoindre les autres.

« Alors? questionna Denise. La voie est libre?

— Oui ! Nos bonshommes sont loin à présent. Ils sont en train d'escalader la montagne, mais pas du même côté que nous, hier. Profitons-en vite pour aller en reconnaissance.

— Si nous commencions par jeter un coup d'œil à l'avion? » proposa Denise.

Les quatre amis, d'accord sur ce point, descendirent dans la vallée et se retrouvèrent bientôt devant l'appareil. Ils grimpèrent dans la carlingue.

« La caisse à claire-voie a disparu! constata Henri. Je pense qu'elle devait être vide, car autrement Juan et Pépito n'auraient pu la descendre tout seuls. Elle était énorme. »

Les enfants firent une rapide inspection de l'appareil mais ne trouvèrent à bord aucune nourriture. Pas le moindre bout de papier non plus permettant de les éclairer sur les intentions de Juan et de Pépito !

Déçus, ils redescendirent.

« Flûte! s'écria Jacques. Nous ne sommes pas plus avancés que tout à l'heure. Allons-nous mourir de faim?

— Attends donc avant de désespérer! lui conseilla Denise. Il nous reste à explorer la cabane que tu as repérée hier soir.

Je suis sûre que nos bonshommes conservent là tout leur ravitaillement. »

C'était une pensée réconfortante. Jacques prit la tête *de \n* petite troupe et conduisit ses camarades à l'endroit où il avait aperçu les hommes la veille. Le feu était presque éteint, mais la cabane semblait les attendre. Bien que délabrée, elle n'avait cependant pas été brûlée comme les autres habitations de *lit* vallée. Son unique fenêtre était intacte et la porte paraissait solide.

« Fermée à clef, bien entendu! maugréa Jacques en essayant de tourner le loquet. Et ils ont emporté la clef. Ils ne doivent pourtant pas craindre les voleurs et ils ignorent notre présence ici!

— La fenêtre est trop étroite pour que l'un de nous, même le plus mince, puisse entrer par là! soupira Lucette.

— Essayons toujours de voir à l'intérieur! » suggéra Denise.

Jacques fit la courte échelle à Henri, car la fenêtre se trouvait haut placée.

« Hum! La pièce est bien obscure! marmonna Henri. Je ne vois pas grand-chose... Ah! si... J'aperçois deux matelas,... des couvertures,... une table,... des chaises,... un poêle et... Oh! ça, par exemple...!

— Quoi? Qu'est-ce que c'est? s'écrièrent les autres en chœur.

— Des tas de nourriture! répondit Henri. Des piles et des piles de boîtes de conserves ! De quoi en avoir l'eau à la bouche! »

Jacques n'avait pas la force de porter Henri plus longtemps.

« A ton tour de me faire la courte échelle ! » dit-il.

Dès qu'il fut au niveau de la fenêtre, il s'extasia comme son ami sur l'extraordinaire quantité de provisions de bouche entassées sur les étagères qui couraient tout autour de la pièce.

« Cette cabane est un véritable garde-manger ! s'écria-t-il en sautant à terre. Ma parole! Si nous pouvions seulement entrer ! Bien sûr, cela semble malhonnête de chiper des

vivres. Mais il faut se dire une chose : ou ces deux hommes sont dignes de confiance et dans ce cas ils ne refuseraient pas de nourrir des enfants mourant de faim, ou ce sont des bandits en quête d'un mauvais coup et il n'y a pas à avoir de scrupules.

— Ce sont d'affreux bandits! s'écria Denise. Tout le laisse supposer : ces coups de feu, leur fuite précipitée, leurs allures mêmes! Et puis, nécessité fait loi. Nous sommes en grand danger de mourir de faim. Des vivres sont là. Servons-nous !

— C'est plus facile à dire qu'à faire! s'écria Henri avec dépit. Pourquoi ces maudits bonshommes ont-ils fermé leur porte à clef? C'est insensé!

— Résignons-nous ! soupira Jacques. Je propose que nous retournions à notre abri pour y prendre nos affaires et les dissimuler ailleurs. Il faudra trouver aussi une autre cachette pour nous-mêmes. J'ai idée qu'en rentrant de leur expédition Juan et Pépito vont inspecter les lieux du côté de l'étable.

— C'est égal! se-désola Lucette. J'enrage à la pensée de toutes ces boîtes de conserves empilées à deux pas de nous sans que nous puissions les atteindre. Je meurs de faim.

— Et moi donc ! » renchérit Denise.

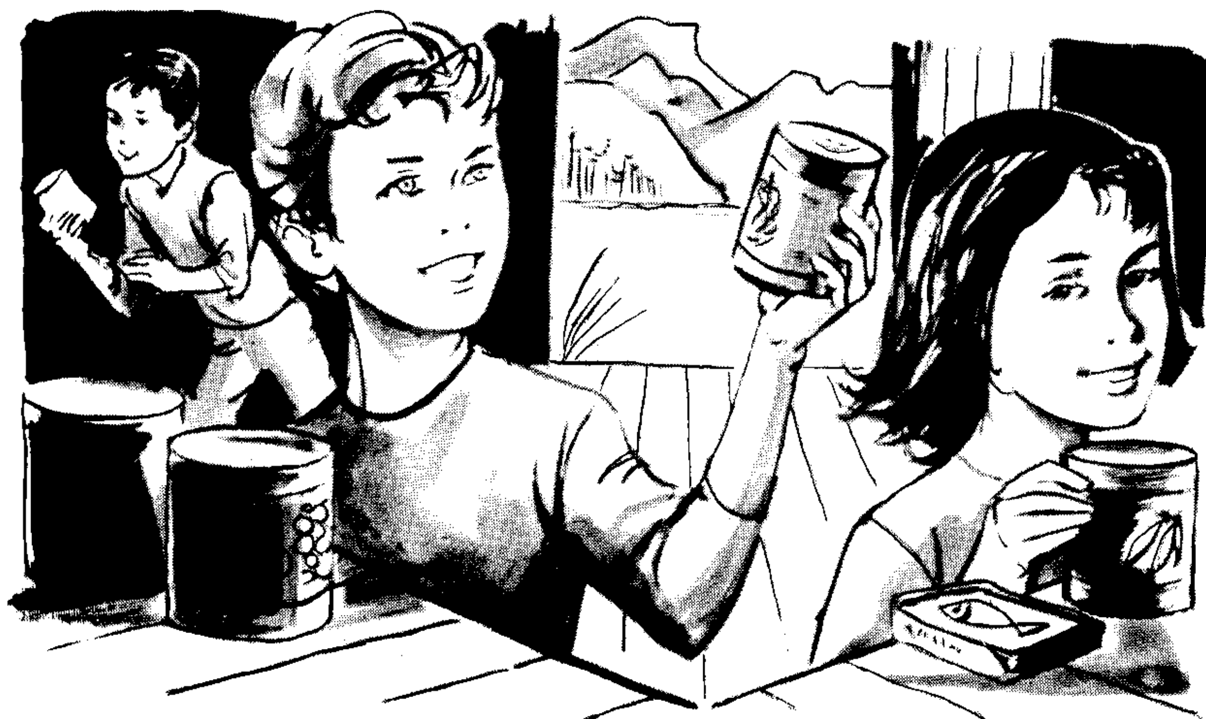
Henri montra le poing à la porte.

« Maudit obstacle qui te dresses entre nous et un bon repas! » déclama-t-il sur un ton comique. Puis, avec une hargne qui n'était pas feinte, il ajouta : «J'ai bonne envie de te flanquer un bon coup de pied pour me détendre les nerfs. Tiens, attrape! »

Au grand amusement des trois autres, il lança un coup de pied à la porte, puis un autre.

Et la porte, soudain, s'ouvrit toute grande. Les enfants en demeurèrent bouche bée.

« Elle n'était pas fermée à clef, en fin de compte! s'exclama Jacques. Quels idiots nous sommes de l'avoir cru ! Et maintenant... à l'œuvre! »



CHAPITRE IV

KIKI FAIT DES SIENNES

LES quatre enfants se précipitèrent à l'intérieur de la cabane et passèrent avec entrain la revue de toutes les provisions empilées sur les étagères.

« Des biscuits! Du bœuf en gelée! Des ananas! Des sardines! Du lait condensé! Sapristi, il y a de tout, ici! s'écria Jacques. Qu'allons-nous prendre?

— Attends un peu! recommanda Henri. Il ne faut pas que les hommes se doutent que nous sommes venus faire une *razzia* parmi toutes ces boîtes. Je propose que nous piochions dans celles qui se trouvent derrière. Laissons les premières rangées intactes. Il vaut mieux aussi ne pas nous mettre à manger sur place. Emportons ce qu'il nous faut, ce sera plus prudent.

—>- Tu as raison, approuva Jacques. J'ajouterai même

que nous ferions bien de prendre autant de provisions que nous pourrons en transporter, au cas où nous serions obligés de rester quelque temps dans cette vallée. Il est possible que nous soyons momentanément coupés du monde et qu'il se passe plusieurs jours avant que l'on vienne à notre secours. »

Cette perspective peu agréable effraya Lucette, mais déjà Henri déclarait :

« Voilà une bonne idée! Que chacun prenne autant de boîtes qu'il le pourra... Oh! regardez dans ce coin! Un tas de vieux sacs! Dépêchons-nous d'en remplir deux. Chacun peut contenir des douzaines de boîtes de conserves et nous arriverons bien à les emporter à nous tous !

— Ça, c'est une trouvaille! s'exclama Jacques. Tiens, prends ce sac pour toi et Denise, Lucette et moi prendrons celui-là. »

Ce fut Henri qui se chargea d'attraper les boîtes. Grimpé sur une chaise, il les prenait l'une après l'autre et les passait aux trois autres enfants qui les fourraient au fur et à mesure dans les sacs.

Ceux-ci furent bientôt pleins et presque trop lourds à transporter. Mais comme il était réconfortant de penser au nombre de repas qu'ils représentaient! Jacques eut la chance de dénicher un ouvre-boîtes et le glissa dans sa poche.

« Avant de partir, dit Henri, voyons si nous ne trouvons pas des papiers ou des documents qui pourraient nous renseigner sur Juan et Pépito. »

Mais c'est en vain qu'ils fouillèrent la cabane : ils ne découvrirent rien.

« Je me demande, murmura Denise d'un air pensif, ce qu'est devenue cette énorme caisse à claire-voie qui était dans l'avion. Il n'y en a pas trace ici.

— Eh bien, jetons un coup d'œil dehors! » proposa Jacques.

Les quatre amis découvrirent très vite, dissimulées au milieu d'un bouquet de jeunes arbres et de buissons, six grandes caisses de bois.

« C'est bizarre, déclara Jacques en soulevant la bâche



qui les recouvrait. Elles sont toutes vides. Qu'est-ce que nos hommes se proposent de mettre dedans?

— Dieu seul le sait! répondit Henri. Pour avoir eu l'idée de transporter des caisses vides dans cette vallée déserte avec l'espoir de trouver quelque chose à y mettre dedans, il faut être fou!

— Fou? répéta Lucette alarmée. Crois-tu que Juan et Pépito le soient vraiment? Que faire dans ce cas?

— Nous tenir à distance, voilà tout! dit Henri. Mais à présent nous devons partir. N'oublions pas de refermer la porte. En route, Denise ! prends le sac par ce bout-là. Dépêchons-nous de regagner notre abri. »

Chancelant sous le poids de leurs sacs de victuailles, les quatre amis arrivèrent enfin à l'étable où ils avaient laissé leurs affaires. Après avoir déposé son fardeau, Jacques grimpa à l'arbre sur lequel il était déjà monté et inspecta les environs avec ses jumelles. Nulle part, il n'aperçut trace des deux hommes.

« Pas» d'ennemis en vue! annonça-t-il en rejoignant ses

camarades. Nous pouvons manger en paix. Dieu, que j'ai faim!»

Les enfants ouvrirent un paquet d'une quarantaine de biscuits. Ils se sentaient capables d'en manger dix chacun. Ils ouvrirent aussi une boîte de petites saucisses, une d'ananas et une de lait sucré.

« Quel repas! » se réjouit Jacques en mâchant avec entrain.

Un peu plus tard, Denise alla rincer à la source voisine la boîte ayant contenu le lait condensé. Puis elle la rapporta pleine d'une eau fraîche qu'elle ajouta au jus d'ananas. Cela procura aux jeunes convives une boisson agréable. Tous étaient à présent rassasiés et envisageaient l'avenir avec beaucoup plus d'optimisme.

« Quelle chance que tu aies donné un coup de pied dans cette porte ! dit Jacques à Henri. Nous étions tellement persuadés qu'elle était fermée à clef!

— Cela prouve notre sottise, répondit Henri en s'allongeant sur une couverture et en fermant les yeux d'un air béat. Au fait, qu'allons-nous faire .des boîtes vides?

— Tu m'as l'air tout disposé à t'en occuper! ironisa Denise. Enfin, je m'en charge. Je vais les pousser dans un terrier de lapins. Ces petites bêtes vont se régaler en léchant ce qui reste au fond. »

Tandis que Denise et Lucette fourraient les boîtes de conserves vides au fond d'un gros trou, Jacques entreprit de grimper à son arbre pour jeter un coup d'œil alentour. Avec Kiki perché sur son épaule, il s'éleva rapidement de branche en branche.

« Je crois, conseilla Denise, qu'il serait bon de sortir d'ici toutes nos affaires et d'aller les cacher ailleurs. Juan et Pépito vont sans doute fouiller cette étable en repassant par ici. »

Les deux filles, maugréant contre Henri qui ne faisait pas mine de les aider et continuait à somnoler sur sa couverture, réunirent dehors : bagages, plaids et provisions. Jacques redescendit de son perchoir.

« Toujours rien à l'horizon! annonça-t-il. Et à présent,

où allons-nous pouvoir dissimuler toutes ces affaires?

— *Va chez la. voisine!* hurla Kiki en se remémorant les paroles de *Au clair de la Lune.*

— Tais-toi, Kiki, dit Jacques. Il n'y a ni voisins ni voisines pour nous aider, ici! Ah! J'ai une idée... Voyez-vous r.<: gros arbre, là-bas... celui dont le feuillage est si touffu? Nous pourrions hisser nos affaires dans ses branches et nous cacher nous-mêmes. Nous serions absolument invisibles là-haut.

•— Ce n'est pas une mauvaise idée, opina Denise en considérant l'énorme marronnier. Mais comment monter nos bagages sur ce perchoir? Sans être très gros, ils sont lourds. »

Jacques déroula une corde qu'il portait autour de la 1 aille. C'était un garçon de précaution et il était fier de posséder un « lasso » analogue à ceux des. cowboys.

« Je vais grimper à l'arbre, expliqua-t-il, et je vous lancerai un bout de cette corde. Vous n'aurez qu'à y attacher lu poignée des valises et je les halerai. »

Denise se mit en devoir de réveiller son frère.

« Debout, grand paresseux! lui dit-elle. Jacques vient de trouver une cachette épatante. Tu vas nous aider. »

Jacques grimpa à l'arbre mais, au moment où il s'apprêtait à laisser filer sa corde, Kiki la lui fit sauter des mains d'un coup de bec. Jacques se fâcha et lui donna une tape. Kiki, vexé, se réfugia dans l'étable où il se percha sur une poutre noircie.

« Pauvre Kiki! gémissait-il tout bas. Pauvre Kiki! »

Jacques et Henri hissèrent tous les bagages en sûreté sur la vaste fourche de l'arbre et les y assujettirent du mieux possible. Après quoi Jacques grimpa un peu plus haut et porta les jumelles à ses yeux. Ce qu'il vit le fit sursauter.

« J'aperçois les hommes qui reviennent! cria-t-il aux deux filles. Dépêchez-vous de monter nous rejoindre. Mais avant, voyez si nous n'avons rien oublié... »

Denise et Lucette s'assurèrent que rien ne traînait à la ronde et grimpèrent à leur tour à l'arbre. Bien cachés au milieu des branches, les enfants demeuraient tout à fait

invisibles. Soudain, ils entendirent des voix. Les hommes approchaient. Les quatre amis se tinrent cois.

Non loin du marronnier, les hommes se livraient à une rapide inspection de la vieille étable. Bien entendu, ils ne trouvèrent rien et retournèrent voir l'herbe foulée. Cette empreinte mystérieuse les intriguait.

« C'est plus fort que moi, dit Juan tout à coup. Il faut que j'aille encore jeter un coup d'œil à cette étable. »

Et il disparut dans l'abri. Kiki, qui boudait sur sa poutre, n'apprécia pas la visite de Juan.

« Essuie-toi les pieds! » ordonna-t-il d'un ton sévère.

L'homme sursauta et regarda autour de lui. Bien entendu il n'aperçut pas Kiki, blotti tout contre le toit. C'est en vain qu'il inspecta tous les coins de l'étable, ayant peine à en croire ses oreilles. Puis il appela son compagnon.

« Quelqu'un, lui expliqua-t-il, vient de me crier de m'essuyer les pieds. Pourtant, il n'y a personne.

— Tu rêves ! répondit Pépito. Le soleil a dû te taper sur le crâne.

- *C'est la mère Michel qui a perdu son chat! »* lança Kiki à pleins poumons.

Les deux hommes, pris de panique, se rapprochèrent l'un de l'autre. La voix de Kiki, issue de cette étable sombre, les emplissait d'épouvanté.

« Écoute, reprit Juan. Tu vois bien que je ne suis pas fou. Il y a quelqu'un là-dedans. Qui cela peut-il être?

- *C'est le roi Dagobert!* » répondit Kiki avec à-propos. C'en était trop pour les deux hommes. Ils se hâtèrent de fuir.

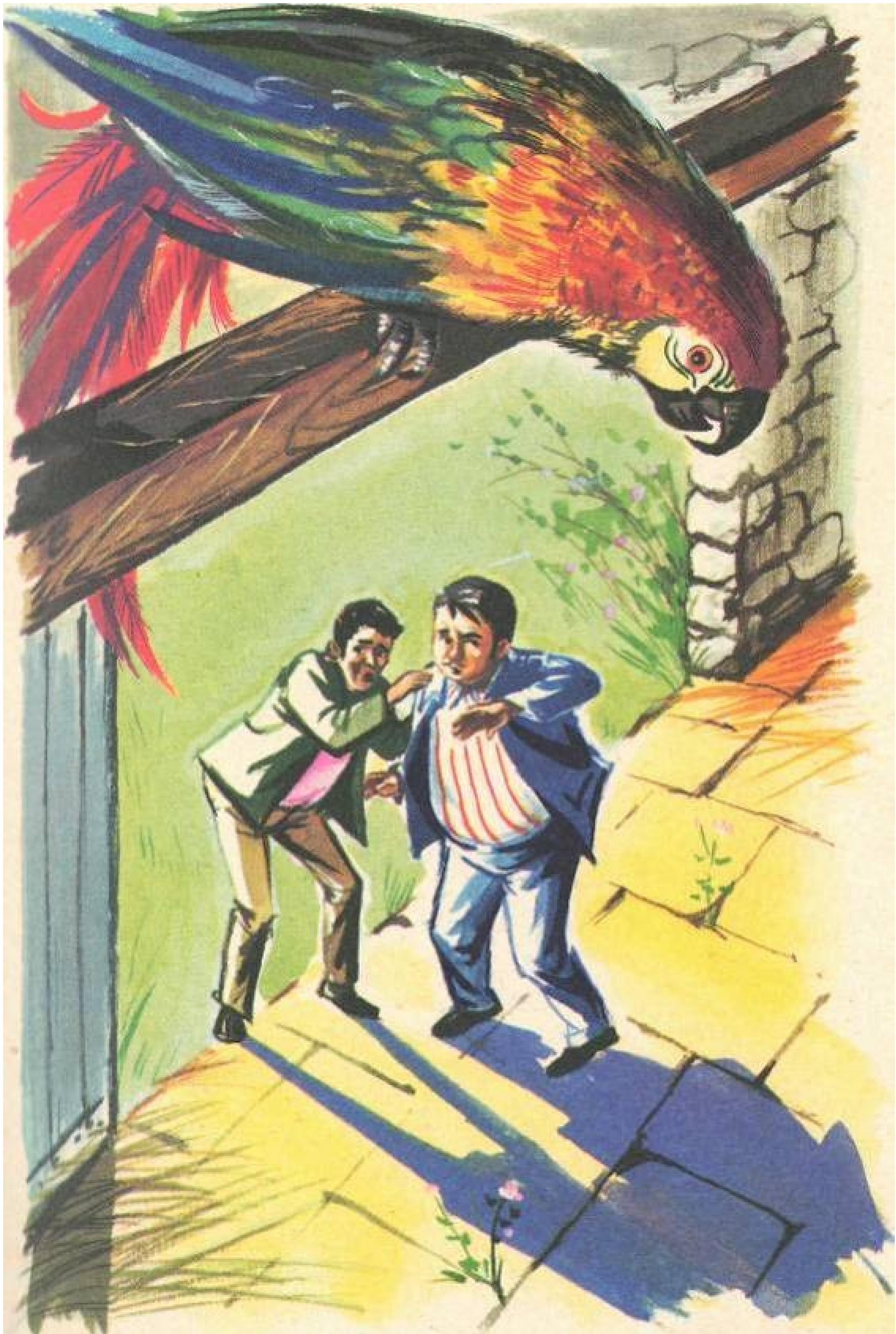
« Fermez la porte ! Fermez la porte ! » hurla encore Kiki derrière leur dos.

Juan et Pépito ne s'arrêtèrent qu'à quelque distance de l'étable hantée. Juan épongea son front moite.

« Que dis-tu de ça? haleta-t-il. Une voix toute seule... et rien d'autre! »

Pépito fit preuve de bon sens.

« Là où il y a une voix, il y a un corps ! affirma-t-il. Celui qui a parlé s'amuse à nous faire peur, voilà tout. Ce matin,



Les deux hommes, pris de panique, se rapprochaient l'un de l'autre.

en voyant cette herbe couchée, je me suis bien douté que nous n'étions pas seuls ici. Je me demande si cet individu n'est pas à la recherche du trésor, lui aussi! »

La voix des deux hommes parvenait distinctement aux enfants. Au mot « trésor » ils dressèrent l'oreille. Voilà qui expliquait la présence de Juan et de Pépito dans cette vallée désolée. Un trésor!... Cependant, Juan rétorquait :

« Penses-tu! Personne n'est au courant de ce que nous savons, voyons!... Peut-être cette voix n'appartient-elle pas à un homme mais à un perroquet.

— Ha! ha! Un perroquet! ricana Pépito. Depuis quand y a-t-il des perroquets dans cette vallée? Non, non, crois-moi, c'est un homme comme toi et moi qui se cache dans cette étable. Retournons-y voir... et malheur à lui si je mets la main dessus! »

Le ton de sa voix fit frissonner les enfants sur leur arbre. Lucette était terrorisée. Cependant, elle continuait à regarder à travers les branches.

Sur la pointe des pieds, les deux hommes se rapprochèrent de la vieille étable. Juan se tint tout à côté de la porte démantibulée.

« Qui que vous soyez! cria-t-il, sortez immédiatement de là ! Nous vous donnons une chance ! »

Bien entendu, personne ne sortit. Alors, Juan prit un revolver de sa poche. Kiki, effrayé par les cris de l'homme, se tint coi, ce qui fut bien heureux pour lui. Ce silence parut insupportable à Juan. Décidé à faire peur à son invisible adversaire, il tira au jugé dans l’étable. Pan!

Épouvanté, Kiki manqua dégringoler de sa poutre. Les enfants, de leur côté, furent bien près de choir à terre. Jacques eut tout juste le temps de retenir Lucette.

Pan! Un autre coup de feu. Sans doute Juan tirait-il au petit bonheur, dans l'espoir de débusquer la personne qui, d'après lui, se trouvait dans l'abri. Quel malheur que Kiki soi t allé bouder dans cette étable ! Jacques craignait pour sa vie.

Cependant, les deux hommes étaient rentrés dans l'étable pour en ressortir à nouveau, bredouilles. Ils firent quelques pas et s'arrêtèrent juste sous le gros marronnier.

« Personne! Notre bonhomme s'est sans doute échappé tandis que nous avions le dos tourné. C'est égal, Pépito, nous savons désormais que quelqu'un nous espionne.

Je trouve bizarre qu'il ait volontairement trahi sa présence en te recommandant de t'essuyer les pieds avant d'entrer. Nous ferons une battue plus complète demain. Ce soir, il est trop tard. La nuit va être bientôt là et je meurs de faim. Viens donc ! »

Au grand soulagement des enfants, les hommes s'éloignèrent. Jacques attendit qu'ils sortent du couvert et apparaissent dans le champ de ses jumelles pour déclarer :

« Ça y est! Ils sont loin. Nous pouvons descendre. »

Les quatre compagnons retrouvèrent Kiki, encore tout tremblant de peur, dans l'étable. Jacques rassura le perroquet en lui parlant d'une voix douce.

« Tout va bien, Kiki. Arrive ! »

Kiki vint aussitôt se percher sur l'épaule de son maître et lui fit mille fêtes... Cependant, l'ombre s'épaississait dans l'étable. Lucette redoutait l'obscurité.

« Sortons, dit-elle. Mais où allons-nous passer la nuit? Au même endroit qu'hier?

- Non, non! Emportons nos affaires ailleurs. J'ai repéré de confortables buissons un peu plus haut sur la colline. Nous y serons à la fois à l'abri des regards indiscrets et du vent, déclara Jacques.

- Oh ! s'écria tout à coup Henri. Savez-vous ce que nous avions oublié ici tout à l'heure? Nos sacs de vivres! Regardez là... dans ce coin sombre!

—- C'est un miracle que les hommes ne les aient pas aperçus dit Denise. Vite, traînons-les jusqu'aux buissons. Ces réserves sont trop précieuses pour que nous les abandonnions. »

Cette corvée accomplie, les enfants tinrent conseil pour décider, ce qu'il convenait de faire des valises encore sur l'arbre.

« Descendons seulement les couvertures et nos imperméables! proposa Jacques. Nos lainages sont roulés avec les couvertures. Nous pouvons très bien laisser les valises dans

leur cachette aérienne. Inutile de nous en encombrer. »

Les trois autres se rallièrent à sa proposition et bientôt les deux filles s'activèrent à installer les « lits » pour la nuit au milieu des buissons. A présent, l'obscurité était presque complète.

« II ne fait pas très chaud ici, constata Lucette. Et où coucherons-nous demain? Les hommes reviendront battre ces buissons, c'est sûr!

Vous rappelez-vous la cascade? dit Henri. J'ai idée que nous pourrons trouver à proximité une cachette idéale. Nous y grimperons demain.

— C'est ça, approuva Denise, tout ensommeillée. Bonsoir, vous autres! »

La nuit se passa sans incident et, le lendemain, Henri fut le premier à s'éveiller. Le jeune garçon se réjouit de l'heure matinale, car il ignorait à quel moment les hommes viendraient effectuer leur battue et il importait de décamper avant leur arrivée. Il secoua les trois dormeurs, mais Denise refusa de se lever.

« Debout, ma petite! Il faut partir. C'est une question de sécurité. Dépêche-toi... sinon je te mets mon lézard dans le cou ! »

Denise ne se le fit pas répéter. Les enfants déjeunèrent copieusement avant de se mettre en route. Comme la veille, Denise fourra les boîtes vides dans un terrier de lapin. De leur côté, les garçons ratissèrent avec une branche l'herbe sur laquelle ils avaient couché. Il fallait éviter de laisser de nouvelles traces derrière soi.

« Et maintenant, dit Henri, il s'agit de trouver une cachette convenable pour nos sacs de conserves. Il nous est impossible de traîner avec nous deux paquets aussi lourds.

- Si nous les laissions tomber au beau milieu de ces buissons? suggéra Denise. Voyez comme ceux-ci sont épais. Je ne pense pas qu'on les y découvre. Nous reviendrons chercher nos vivres dès que nous le pourrons. En attendant, prenons juste le nombre de boîtes qui nous est nécessaire. »

Les sacs furent donc camouflés avec soin. Il était impossible

de deviner leur présence à moins de ramper à plat ventre au milieu des buissons.

Une fois cette précaution prise, les enfants roulèrent ensemble couvertures, imperméables et lainages, puis ils se mirent en route. Les garçons portaient une provision de boîtes de conserves. Jacques n'avait eu garde d'oublier son appareil photographique et ses jumelles. Tous étaient lourdement chargés et ne pouvaient progresser très vite.

La petite troupe suivit le même chemin que l'avant-veille. Au bout d'un moment, arrivés sur la pente fleurie de la colline, les quatre compagnons s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Après tout, il y avait peu de chance pour que les hommes soient sur leurs traces! Ils devaient battre les environs immédiats de l'étable.

Soudain, Jacques aperçut l'éclair étincelant d'un objet en verre sur lequel se jouait le soleil. Il se jeta à plat ventre dans l'herbe et pressa les autres d'en faire autant.

« Les hommes possèdent eux aussi des jumelles, expliqua-t-il. Ils sont en train de s'en servir mais ne peuvent pas nous apercevoir si nous restons couchés. Une chance que je les aie vus à temps. »

A son tour, le jeune garçon épia l'ennemi à l'aide de sa lorgnette.

« Ça va! dit-il enfin. Ils ne se doutent pas que nous sommes ici. Sans quoi, ils se seraient déjà jetés à notre poursuite. Mais désormais soyons prudents. Contournons ce rocher là-bas et nous serons à l'abri des regards... »



CHAPITRE V

LES GROTTES SECRÈTES

UNE fois dissimulés par le gros rocher, les enfants respirèrent plus librement. Henri regarda autour de lui. La tranchée rocheuse qu'ils avaient suivie l'avant-veille se trouvait sur leur gauche. D'où ils étaient, ils pouvaient la rejoindre sans crainte d'être aperçus. «Par ici! » s'écria Henri.

Il se mit en route, veillant à garder toujours les rochers et les buissons entre lui et la vallée au-dessous. A l'abri de l'écran, les enfants ne tardèrent pas à atteindre la tranchée, puis la corniche qui grimpait le long du versant assez raide de la montagne. Au bout d'un certain temps ils arrivèrent à l'endroit où la vue était si belle.

Les enfants demeurèrent un moment immobiles, à écouter le chant de la cascade. Il leur parvenait assourdi. On eût dit un orchestre jouant au loin.

« Quelle jolie musique! s'écria Denise. Mais dis-moi, Riquet, que faut-il faire à présent? Poursuivre notre route vers le haut ou vers le bas? Peut-être trouverons-nous plus facilement une cachette au pied de la cascade que tout là-haut. Dans ce cas, il faut redescendre. »

Les deux garçons délibérèrent.

« Oui, dit enfin Jacques, je crois que le mieux est de longer ces rochers vers le bas. Rappelez-vous que tout là-haut la roche est rendue glissante par l'embrun de la cascade. Il ne s'agirait pas de dégringoler. Et nous sommes si chargés que nous ne pourrions même pas nous aider de nos mains. »

Les enfants suivirent donc une sorte de sentier rocheux en pente légère. Ce n'était pas un véritable sentier, bien sûr, mais une sorte de piste idéale à travers les rochers. Au fur et à mesure que la petite troupe se rapprochait de la cascade, le bruit de celle-ci devenait plus fort. Bientôt une sorte de vapeur humide vint rafraîchir les jeunes visages. Quelle agréable sensation après la longue marche au soleil! Après un dernier tournant les enfants aperçurent enfin la cascade elle-même. L'admirable spectacle!

« II faut crier pour se faire entendre ! hurla Jacques dont la voix avait du mal à dominer le grondement de l'eau.

- Les rochers sont aussi humides ici que là-haut, constata Lucette, déçue. Nous aurions bien dû nous en douter.

- Oui, mais la pente est moins abrupte. Il y a moins de chances de glisser. »

En définitive, les enfants ne se trouvaient pas du tout au pied de la cascade, mais environ au quart de sa hauteur. Tous quatre se tenaient debout sur une grande roche plate et emplissaient leurs yeux du spectacle inouï de la formidable cascade. En présence de cette force de la nature, Lucette se sentait plus qu'intimidée : presque effrayée!

« Ce n'est pas tout cela! s'écria Jacques en s'arrachant à la fascination qu'exerçaient sur lui les eaux grondantes. Nous devons penser à trouver une bonne cachette! Je suppose que Juan et Pépito n'auront jamais l'idée de nous chercher dans ces parages. »

Les enfants se mirent donc en quête d'un refuge susceptible de les abriter : anfractuosité de la paroi rocheuse ou éboulis de pierres pouvant constituer un abri.

Un long moment, ils explorèrent les alentours de la falaise avec l'espoir de trouver la cachette dont ils rêvaient. Mais leurs efforts demeuraient vains. Tous les rochers étaient mouillés, et nulle part ils ne découvrirent d'endroit abrité où ils pussent déposer leurs affaires.

« Nos couvertures seraient trempées au bout de quelques minutes, déclara Denise. Je crois qu'en cherchant un abri dans les environs immédiats de cette cascade nous avons eu tort après tout! »

Jacques grimpa plus haut. Une fougère géante poussait à cet endroit-là. Elle retombait le long du roc comme un grand rideau vert. L'effet était fort gracieux. Jacques se demanda si ses compagnons et lui ne pourraient pas se cacher derrière.

Il écarta de la main les longues feuilles couleur d'émeraude et, aussitôt, poussa un cri de joie. Les autres ne l'entendirent pas à cause du vacarme de l'eau. Il les appela cri vain.

« Je ne me trompe pas, se dit Jacques à lui-même. Cette fougère cache bien une grotte... et celle-ci doit être sèche, car la plante barre la route aux embruns. Un véritable écran! »

De nouveau, il héla les autres mais, cette fois encore, son appel ne fut pas entendu. Dans son impatience, Jacques décida de pousser tout seul une première reconnaissance. Il se faufila donc entre les longues feuilles retombantes de la fougère et se trouva dans une caverne, assez basse de plafond, mais au sol couvert d'une mousse épaisse. Jacques se baissa et tâta ce moelleux tapis. Il était sec.

« Quelle chance! Voilà exactement l'abri qui nous convient! murmura Jacques, enchanté. Nous y serons cachés à tous les regards grâce à cette énorme fougère qui bouche l’entrée. C'est pur hasard si j'ai découvert cet endroit. Il faudrait une coïncidence bien improbable pour que nos ennemis le trouvent à leur tour. »

Un rebord de pierre courait le long d'une des parois de la caverne, tel un banc.

« Nous pourrons y déposer toutes nos affaires, les boîtes de conserves et le reste, songea Jacques. Et ce sol couvert de mousse, avec nos imperméables par-dessus, nous fera un matelas très confortable. Il faut que je prévienne les autres... »

II était grand temps que le jeune garçon sorte de sa cachette, car ses compagnons, s'étant aperçus de sa disparition, l'appelaient à tous les échos :

« Jacques! Jacques! Où es-tu? Jacques! » Mettant ses mains en porte-voix, Jacques cria à son tour : « Par ici! Venez me rejoindre! J'ai trouvé quelque chose! »

Les autres ne se firent pas répéter l'invitation.

« Donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon salon, leur dit Jacques poliment. Très heureux de vous accueillir! »

Des cris de surprise ravie s'élevèrent autour de lui. « Quel endroit épatant ! Personne ne viendra nous dénicher dans ce coin!

- Et il y a un tapis vert sur le sol. De la mousse!

— Le bruit de la cascade est bien moins fort ici ! On peut se parler sans être obligé de hurler.

- J'ai découvert cette grotte tout à fait par hasard, expliqua Jacques avec modestie. C'est une cachette idéale, n'est-ce pas? »

Les autres en convinrent volontiers. Dans cette caverne, ils se sentiraient tout à fait en sécurité. De plus ils y disposaient d'assez de place pour y réunir toutes leurs affaires. Henri alla écarter le feuillage vert qui assombrissait la grotte. Aussitôt des rayons de soleil filtrèrent à l'intérieur.

« II nous suffira d'attacher de côté quelques feuilles pour avoir de la lumière, expliqua le jeune garçon. D'ici, la vue s'étend très loin et si quelqu'un venait nous le verrions arriver. Nous n'aurions alors qu'à laisser retomber notre rideau protecteur, devant l'entrée.

- Il se peut que nous ayons à passer pas mal de temps



ici ! soupira Denise. Autant nous organiser. Je propose que nous allions tout de suite chercher nos couvertures et les provisions que nous avons laissées en bas. »

Les enfants employèrent l'heure suivante à monter leurs affaires dans leur confortable refuge et à les disposer sur l'entablement rocheux. Une fois tout rangé, le coup d'œil était plaisant.

« Et cette nuit, se réjouit tout haut Denise, nous dormirons admirablement sur ce tapis de mousse. »

Les jeunes robinsons demeurèrent un assez long moment à admirer la vue extérieure : au premier plan, la cascade bondissante où se jouaient les couleurs de l'arc-en-ciel, et la pente abrupte de la montagne; au-delà, en contrebas, la vallée verdoyante; et enfin, plus loin encore, les hautes montagnes qui barraient l'horizon.

Cependant il était l'heure de déjeuner et les enfants avaient grand-faim. Jacques ouvrit quelques boîtes de conserves. Bientôt, assis sur leur tapis de mousse et se chauffant les jambes au soleil, les quatre amis mangeaient avec

entrain, Kiki voletait de l'un à l'autre pour avoir sa part du festin.

«J'espère, dit soudain Jacques, que tante Alice et René ne se font pas trop de souci à notre sujet. Une fois de plus, nous voilà lancés dans une aventure que nous n'avons certes pas cherchée. On dirait que c'est plus fort que nous. L'Aventure — avec un grand A — vient nous trouver d'elle-même!

— Si seulement nous pouvions faire parvenir un mot à maman! soupira Denise.

— C'est impossible, répondit Henri. Il vaut mieux nous résigner à notre nouvelle situation. Elle pourrait être moins enviable encore, reconnais-le. »

Revenant à des considérations pratiques, Jacques s'écria tout à coup :

« Dites donc! Les quelques provisions que nous avons apportées ici ne dureront pas très longtemps. Le plus urgent, à mon avis, c'est de récupérer les deux sacs de conserves que nous avons cachés ce matin dans les buissons, près de la vieille étable. Plusieurs voyages seront nécessaires. Il vaut mieux s'y mettre le plus tôt possible, qu'en dis-tu, Henri? Si cela n'ennuie pas les filles de rester seules cet après-midi, toi et moi pourrions faire un premier aller et retour.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, dit Denise. Veillez plutôt à éviter Juan et Pépito. »

En fait, Denise et Lucette n'étaient pas fâchées d'échapper à cette « corvée de vivres ». Elles aimaient beaucoup mieux demeurer à se reposer dans la grotte.

Au bout d'un moment les deux garçons se levèrent, prêts à partir. Jacques n'oublia pas de prendre ses jumelles.

« Et surtout, conseilla-t-il aux filles, si vous voyez venir quelqu'un d'autre que nous, pensez à détacher le rideau de feuillage!... Lucette, empêche Kiki de me suivre. »

La fillette avait déjà pris le perroquet sur son épaule. Elle lui emprisonna les pattes dans sa main. Quand Jacques eut disparu, Lucette relâcha l'oiseau qui, mécontent, s'envola vers le fond de la grotte. Denise ne tarda pas à s'endormir. Lucette, allongée à côté de son amie, rêva un moment

aux différents épisodes de leur aventure, puis sa pensée revint à Kiki. Celui-ci semblait avoir disparu.

« Kiki! appela Lucette. Où es-tu? Réponds! »

Mais Kiki ne répondit pas et la fillette supposa qu'il devait bouder dans quelque coin. Elle se leva pour le chercher mais, à sa grande surprise, ne l'aperçut nulle part. Pourtant il n'était pas sorti, elle en était bien certaine. Prenant une lampe électrique, elle en éclaira les coins les plus obscurs de la grotte. Kiki demeurait toujours invisible.

Cette fois, Lucette s'inquiéta pour de bon. Elle réveilla Denise qui s'étira, se frotta les yeux, et se montra d'assez méchante humeur.

« Qu'y a-t-il donc? grogna-t-elle. Je faisais un si joli rêve...

— Je n'arrive pas à trouver Kiki, expliqua Lucette. Et pourtant, je l'ai cherché partout.

— Ne sois pas sotte ! Il a dû sortir pour essayer de rejoindre Jacques! répondit Denise en se disposant à reprendre son somme interrompu.

— Ne te rendors pas, je t'en prie! Kiki n'est pas sorti, j'en suis sûre. Aide-moi à le chercher.

— Bah! il reviendra tout seul! Laisse-moi tranquille! » Et Denise referma les yeux. Lucette n'osa pas insister.

Cependant, elle était tout à fait décidée à retrouver Kiki. Se levant, elle marcha jusqu'au fond de la grotte et se mit à examiner la paroi rocheuse. A sa grande surprise, elle découvrit que celle-ci était fendue en un certain endroit. Kiki,, devait s'être caché au fond de ce trou. La fillette tendit sa lampe à bout de bras et retint une exclamation. Devant elle, à peu près à hauteur de son épaule, la fente se prolongeait en une sorte de boyau qui semblait s'enfoncer à même le roc.

« Mon Dieu! Kiki a dû s'engouffrer là-dedans! »

Lucette se hissa jusqu'à l'ouverture et y engagea les épaules. Elle avait tout juste la place de passer.

« Kiki! appela-t-elle en essayant de voir plus avant à la lumière de sa torche électrique. Kiki! Viens vite! »

Son appel demeura sans réponse. Elle s'engagea alors davantage dans l'étroit tunnel en essayant d'en évaluer la



longueur. C'était un boyau, presque aussi rond qu'une quelconque canalisation moderne, que l'eau avait dû jadis creuser dans le flanc de la montagne. A l'heure actuelle, il était à sec. D'où elle était, Lucette n'entendait plus du tout le bruit de la cascade. Ce tunnel était horriblement silencieux.

« Kiki! cria-t-elle. Kiki! »

Denise entendit ce cri dans son sommeil et se réveilla en sursaut. Furieuse, elle regarda autour d'elle. Lucette n'était plus à son côté. Ce fut au tour de Denise de se sentir effrayée. Elle se rappelait que Lucette lui avait déclaré que Kiki avait brusquement disparu. Et voilà que Lucette semblait elle aussi s'être volatilisée soudain. Elle ne serait pas sortie sans avertir son amie. Alors, que s'était-il passé?

Denise inspecta la caverne d'un coup d'œil circulaire. Aucune trace de Lucette. Qu'était-elle donc devenue? Et Kiki?

Et puis, elle entendit un second appel, plus étouffé, plus lointain eut-on dit. D'un bond, elle courut au fond de la grotte et découvrit à son tour la fente dans le roc. A la hâte,

elle alla prendre une lampe électrique sur le rebord de pierre et revint, éclairant la cavité devant elle. Et alors, à son grand effroi, elle aperçut deux souliers qui sortaient d'un trou rond, à hauteur de son épaule.

Elle agrippa les chevilles de Lucette et cria : « Lucette! Que fais-tu là? Où vas-tu? Où conduit ce boyau?

— Je ne sais pas ! cria Lucette en retour. Je viens de le découvrir tout à fait par hasard. Je crois que Kiki a dû se faufiler là-dedans. J'ai envie de ramper plus loin pour voir si je ne le retrouve pas. Suis-moi si tu veux.

— D'accord! répondit Denise. Allons-y! »

Lucette s'enfonça un peu plus dans l'étroit passage. Celui-ci s'élargit bientôt et la lumière de la torche révéla une autre grotte, plus vaste que celle où s'étaient réfugiés les enfants. Lucette sortit de son trou et regarda autour d'elle. La voûte de la caverne était haute. Et, du fond de ses profondeurs obscures, une voix jaillit soudain :

« Pauvre Kiki!... Pauvre Kiki!...

— Kiki! Tu es là! » s'écria Lucette.

Alors, tout aussitôt, mille échos s'éveillèrent autour d'elle : « Tu es là!... Es là!... Là!... Là! » clamaient-ils d'étrange manière à ses oreilles.

« Dépêche-toi, Denise! » cria Lucette qui ne se sentait pas très à l'aise au milieu de tous ces échos.

« Denise!... nise!... nise! » répétèrent ceux-ci à la ronde.

Kiki, très effrayé par toutes ces voix, courut se percher sur l'épaule de la fillette.

« Pauvre Kiki ! se lamenta-t-il à nouveau. Pauvre Kiki ! »

Une fois de plus, l'écho malicieux s'empara des paroles prononcées et répéta le nom de tous côtés.

« Kiki! Kiki! Kiki! »

Le perroquet sursauta et regarda autour de lui, cherchant des yeux qui pouvait bien l'appeler ainsi. Comme il ne voyait personne, il poussa un cri de défi.

Comme par magie, la grotte s'emplit d'une multitude de cris tout semblables. On eût dit qu'elle était peuplée d'une centaine de perroquets.

Kiki en demeura pétrifié de saisissement. Comment pouvait-il se faire que tant d'oiseaux fussent réunis là alors qu'il n'en voyait aucun?

Denise émergea à son tour du passage et vint rejoindre Lucette.

« Quelle immense caverne! murmura-t-elle.

— « ...verne! » répéta l'écho.

— Tout ce que nous, disons est répété, constata Lucette. C'est étrange.

— « ...trange!... ange! » renvoya l'écho.

— Écoute, contentons-nous de chuchoter! » conseilla Denise en baissant elle-même la voix.

Sur-le-champ, la grotte s'emplit de mystérieux chuchotements, qui effrayèrent les deux amies bien plus encore que les clameurs qu'elles avaient entendues un instant plus tôt. Mues par un même instinct, elles se serrèrent l'une contre l'autre. Denise fut la première à se ressaisir.

« Ce ne sont que des échos, déclara-t-elle. C'est un phénomène qui se rencontre, souvent dans des salles souterraines aussi vastes que celle-ci. Je me demande si aucun être humain a jamais pénétré ici avant nous.

— Personne, j'en suis persuadée! répondit Lucette en projetant la lueur de sa lampe autour d'elle. Ne trouves-tu pas exaltant de se dire que nul n'a foulé avant nous le sol de cette grotte?

— Explorons-la ! suggéra Denise. Je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à voir, mais cela nous occupera en l'absence des garçons. »

Avec précaution, les deux amies entreprirent de faire le tour de la vaste salle. L'écho répercutait le bruit de leurs pas de déplaisante manière. Ce fut bien pis lorsque Denise se prit à éternuer : il l'imita aussitôt comme pour se moquer d'elle.

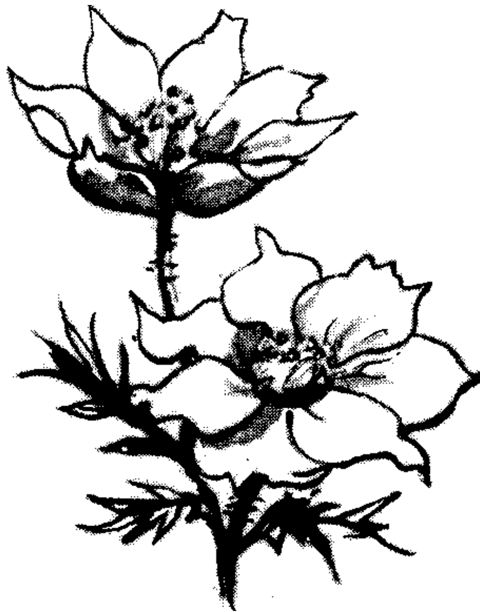
Les jeunes exploratrices avaient presque achevé leur promenade circulaire lorsqu'elles découvrirent un second passage menant... Dieu savait où! C'était une faille longue et étroite entre deux murs de roc.

« Vois donc ! s'écria Denise. Un autre passage ! J'espère qu'il ne finit pas en impasse!

— Je l'espère aussi! répondit Lucette dont les yeux se mirent à briller. N'oublie pas, Denise, que Juan et Pépito sont à la recherche d'un trésor. Nous ignorons de quelle nature est ce trésor, mais il est bien possible qu'il se trouve caché quelque part à l'intérieur de la montagne.

— Eh bien, suivons ce couloir! » décida Denise. Lucette appela Kiki qui vint se percher sur son épaule et

l'une derrière l'autre, les deux fillettes s'engagèrent dans l'étroit passage. Qu'allaient-elles trouver au bout?





CHAPITRE VI

ALERTE CHEZ LES ROBINSONS

LE NOUVEAU couloir était tortueux. On pouvait y marcher debout mais le sol, légèrement en pente, offrait une surface inégale. Denise et Lucette trébuchèrent plus d'une fois.

Après avoir cheminé un moment, elles entendirent un bruit curieux sans pouvoir s'expliquer de quoi il s'agissait. C'était un grondement puissant et continu, d'une intensité régulière.

« Je me demande d'où cela peut venir! murmura Denise. Nous nous rapprochons du cœur de la montagne, ne crois-tu pas, Lucette? Ce bruit ressemble au ronflement d'un grand jeu. Nous ne sommes tout de même pas dans un volcan. — Je n'en sais rien », répondit Lucette, peu rassurée. La fillette aurait bien aimé revenir en arrière. A contrecœur cœur, elle se résigna cependant à suivre son amie, se tenant le

plus près possible d'elle. Au fur et à mesure que les fillettes avançaient, le bruit devenait plus fort.

Tout à coup, Denise comprit... C'était la cascade, bien sûr! Comme Lucette et elles avaient été sottes de n'y avoir pas pensé plus tôt ! Il faut dire que le grondement des eaux, entendu de l'intérieur de la montagne ne ressemblait pas à ce qu'il était à l'air libre.

« Nous nous sommes trompées, expliqua Denise. Loin de nous enfoncer au cœur de la montagne, nous allons sans doute déboucher à l'extérieur, non loin de la cascade. »

Brusquement, elles aperçurent la lumière du jour,... une lueur bizarre et glauque qui semblait baigner l'extrémité du passage. Un souffle d'air frais frappa les enfants au visage, e minuscules gouttelettes vinrent se poser sur leurs cheveux. Denise poussa un cri de surprise.

« Lucette! Regarde où nous sommes! Nous débouchons juste *derrière* la cascade, sur un aplomb rocheux. Vois cette masse d'eau qui tombe devant nous. C'est prodigieux. Quelles couleurs! Mais quel bruit- aussi! Peux-tu m'entendre? »

Mais Lucette était trop stupéfaite et trop abasourdie pour répondre. Elle se contentait d'écarquiller les yeux et demeurait pétrifiée dans sa contemplation. Les eaux de la cascade formaient un rideau mouvant entre les fillettes et l'extérieur. Elles dégringolaient, formidables et puissantes, donnant aux jeunes spectatrices l'impression d'être de misérables et chétives créatures en comparaison de tant de force déchaînée. En revanche, il y avait une sorte de griserie à pouvoir 'demeurer debout sur le rebord de pierre, juste derrière la cascade, et sans être le moins du monde gêné par elle.

La corniche sur laquelle se tenaient les fillettes était d'une bonne largeur et courait sur toute celle de la cascade. A une extrémité, un gros rocher servit de siège aux deux exploratrices. De là, elles pouvaient admirer le paysage qui se déroulait sous leurs yeux, en contrebas.

« Que vont dire les garçons? jubila Denise, tout heureuse à la pensée de leur étonnement. Restons ici jusqu'à ce qu'ils

reviennent, veux-tu, Lucette. D'ici, nous les verrons arriver et nous leur ferons signe. Quelle surprise pour eux de nous voir là! Il n'y a aucun moyen d'atteindre cette corniche, ni par le haut ni par le bas, non, vraiment aucun si ce n'est le passage par lequel nous sommes venues. »

Lucette n'avait plus du tout peur. Au contraire elle se sentait ravie et se réjouissait à l'avance de la surprise de Jacques et d'Henri. Soudain, elle s'exclama :

« Regarde, Denise! D'ici on aperçoit notre caverne... ou plutôt la fougère géante qui en cache l'entrée. Oh! elle est détachée !

— Oui, expliqua Denise, j'en ai dénoué les feuilles avant de te suivre dans le boyau. J'ai pensé que c'était plus prudent.

- Tu as bien fait. »

Kiki, cependant, se tenait fort sage.

Les deux fillettes demeurèrent un long moment, assises sur leur rocher, à contempler le spectacle de la cascade. Tout à coup, Lucette poussa un cri et saisit le bras de Denise.

« Regarde! Voilà les garçons qui reviennent!... Oui, ce sont eux! Quelle chance! Nous allons avoir quantité de vivres à mettre en réserve! »

Toutes deux suivirent des yeux Jacques et Henri qui escaladaient les rochers menant à la grotte secrète. Cependant ils étaient encore trop loin pour qu'on pût leur faire signe. Soudain, Denise se raidit d'horreur.

« Que se passe-t-il? s'inquiéta Lucette en voyant l'expression épouvantée de sa compagne.

— Regarde... quelqu'un est en train de suivre les garçons, haleta Denise. C'est l'un des hommes... Et voilà l'autre aussi! Mon Dieu, Jacques et Henri semblent ne s'être aperçus de rien. Ils sont absorbés par leur escalade... Ils mènent tout droit Juan et Pépito à notre refuge. Ohé ! Jacques ! Henri ! Attention! »

Et, s'avançant autant qu'elle le pouvait au bord de la corniche, Denise se mit à gesticuler et à hurler à pleins poumons, oubliant dans son anxiété que les deux hommes pouvaient l'apercevoir et l'entendre aussi bien que les garçons.

Hélas ! si Jacques et Henri, tout à la tâche difficile de



« Ohé! Jacques! Henri! Attention! »

hisser un lourd sac de vivres jusqu'à leur perchoir, ne virent ni n'entendirent Denise, il n'en fut pas de même pour Juan et Pépito. Tous deux s'immobilisèrent soudain, frappés d'étonnement. Ils venaient d'apercevoir la silhouette gesticulante, mais ne pouvaient déterminer s'il s'agissait d'un homme, d'une femme, ou d'un enfant. En effet le bord mouvant de la cascade et le jaillissement des gouttelettes empêchaient une bonne vision.

« Dis donc! s'exclama Juan. Je n'ai pas la berlue? Il y a bien quelqu'un là-bas... derrière la chute d'eau? Ma parole ! En voilà un endroit! Je me demande comment ce type, là-bas, a pu y arriver! »

Pépito eut beau regarder de tous côtés, lui non plus n'aperçut pas l'ombre d'un chemin pouvant conduire à la corniche qui semblait hors d'atteinte.

Pendant ce temps, Jacques et Henri, toujours ignorants du drame qui se déroulait non loin d'eux, ne soupçonnaient pas plus les affres de Denise que la présence de leurs ennemis sur leurs talons. Tranquillement, ils atteignirent la fougère qui camouflait l'entrée de la grotte, en soulevèrent les énormes feuilles et poussèrent à l'intérieur le sac pesant qu'ils transportaient! Ouf! L'épuisante corvée était terminée...

Ils se laissèrent tomber sur la mousse, à côté du sac, pour souffler un peu. Leur cœur battait à grands coups. L'effort avait été rude. Sur le moment, ils ne remarquèrent même pas l'absence de leurs sœurs.

Cependant, au-dehors, le drame tournait brusquement à la bouffonnerie. En effet, toute leur attention retenue par Denise qui continuait à s'agiter avec frénésie sur la corniche de la cascade, Juan et Pépito avaient cessé de suivre des yeux les garçons qu'ils pistaient. Et quand ils songèrent à regarder autour d'eux, ce fut pour constater que leur gibier avait disparu.

« Où sont passés ces gamins? demanda Juan, ahuri. Ils se tenaient là, devant ce rocher, la dernière fois que je les ai vus.

— Oui, c'est exact. J'ai cessé de les surveiller quand

cette personne est apparue derrière la chute d'eau... et à présent ils ont filé, bougonna Pépito. Ils ont dû prendre le chemin conduisant à cette cachette derrière la cascade. C'est un refuge épatant, il faut le dire. Mais nous savons maintenant où nichent nos oiseaux. Nous arriverons bien à trouver le chemin qui nous mènera à eux. Viens, cherchons! »

Ils commencèrent sur-le-champ leurs investigations mais l'opération était périlleuse : les rochers mouillés étaient glissants sous leurs pas.

Cependant, dans la grotte, les garçons commençaient à se ressaisir. Ayant repris leur souffle, ils cherchèrent du regard Lucette et Denise.

« Mais... elles ne sont pas là! grommela Jacques, fort étonné. Pourtant, elles nous avaient promis de ne pas bouger! Si elles sont parties à la découverte, il y a des chances pour qu'elles se soient perdues! »

Très ennuyé, il se précipita vers la fougère de l'entrée et regarda au-dehors. Saisi, il aperçut alors les deux hommes qui faisaient des recherches près de la cascade. Le jeune garçon eut peine à en croire ses yeux.

« Henri! Regarde... Juan et Pépito sont là! Dire qu'ils auraient pu nous voir entrer! Comment se fait-il qu'ils soient montés jusqu'ici? Quand nous les avons vus pour la dernière fois, ils se trouvaient près de leur avion. »

Denise, de son côté, avait quitté la corniche de la cascade. Elle n'avait pu se rendre compte si les hommes avaient vu ou non Jacques et Henri pénétrer dans la caverne. En tout cas, il fallait tenter de rejoindre au plus vite ceux-ci.

« Viens, Lucette. Allons rejoindre les garçons. Je crois en fin de compte que Juan et Pépito ont dû les perdre de vue juste au bon moment : regarde-les qui cherchent dans les rochers un passage menant ici! En tout cas, ils m'ont aperçue, moi! »

En toute hâte, les deux amies revinrent sur leurs pas, oubliant Kiki derrière elles dans leur précipitation. Le perroquet, qui ne les avait pas vues partir, resta seul, à contempler mélancoliquement la



cascade... Lorsque Denise et Lucette débouchèrent dans la grotte à la fougère, juste derrière

Jacques et Henri, ceux-ci surveillaient toujours les deux hommes. Effrayés par le bruit, ils se mirent en position de combat, croyant à l'attaque de quelque ennemi inconnu. Lucette faillit même recevoir un coup de poing d'Henri. « Arrête! Arrête! s'écria-t-elle. Ce n'est que nous!

— Vous? Mais d'où sortez-vous? Où étiez-vous passées? » Denise les mit au courant en quelques mots. Elle leur

parla de l'étroit boyau au fond de la caverne, de la grotte aux échos, du second passage, et enfin de la corniche derrière la cascade.

« Mon Dieu ! Voilà qui explique pourquoi Juan et Pépito examinent tous les rochers au-dessous de nous. Ils cherchent un passage conduisant à cette corniche. Mais comment sont-ils venus jusqu'ici? demanda Jacques.

— En vous suivant, parbleu! répondit sa sœur. Et sans Denise qui a détourné leur attention, ils vous pistaient jusqu'ici et alors... »

Oui, la petite communauté devait une fière chandelle à Denise. Les garçons la remercièrent comme il se devait.

Ensuite, bien à l'abri derrière leur fougère, les enfants suivirent du regard les hommes qui continuaient leurs infructueuses recherches.

« D'ici qu'ils glissent sur ces rochers et qu'ils se cassent la tête au fond du ravin, il n'y a pas loin ! constata Henri.

— Bon débarras! » grommela Jacques qui ne pardonnait pas à Juan et à Pépito de les avoir suivis sans qu'ils le sachent.

Mais Lucette, dont l'âme était sensible, frémit de peur et refusa de rester plus longtemps aux aguets.

Kiki, demeuré derrière la cascade, ne perdait pas pour sa part un seul geste des deux hommes. Ces gens-là l'intriguaient. Soudain, peut-être afin de se faire remarquer, le perroquet poussa une série d'éclats de rire qui firent sursauter les chercheurs.

« Diable! Tu as entendu? demanda Juan. Quelqu'un se moque de nous. Quelqu'un qui se trouve derrière cette cascade. Attends seulement que je l'attrape! »

Mais c'est en vain que les deux aventuriers s'acharnèrent à trouver un passage. Au bout d'une heure, ils furent bien obligés de s'arrêter. Leurs vêtements étaient mouillés et eux-mêmes n'en pouvaient plus. Ils se laissèrent tomber sur une pierre et épongèrent leur front moite. Ils n'arrivaient pas à s'expliquer comment les garçons avaient disparu, et leur échec les mettait de très mauvaise humeur. Ils se demandaient s'il y avait beaucoup de gens qui se cachaient ainsi dans la montagne.

Les enfants, toujours dissimulés par la fougère géante, se réjouissaient en silence. Les hommes semblaient avoir renoncé à les chercher.

Juan se leva soudain.

« Viens, dit-il à Pépito. Allons-nous-en. Nous ne pouvons rien faire de plus. Il faudra ramener ici quelqu'un que nous posterons en sentinelle. Je suis sûr qu'en restant assis assez longtemps à cet endroit, nous finirons bien par apercevoir notre gibier et trouver le moyen de le débusquer. »

Pépito se leva à son tour. Les deux hommes se mirent en route. Jacques, qui les surveillait, prévint ses compagnons.

« Attention, vous autres! Tenez-vous tranquilles!

Nos ennemis montent dans notre direction. Ils vont passer tout près de nous. Soyons prudents! »

En effet, les deux hommes se rapprochaient. Le chemin qu'ils avaient choisi pour retourner dans la vallée les conduisait tout droit à la cachette des enfants. Ceux-ci se tinrent cois. Soudain, la fougère bougea et Lucette porta une main à sa bouche pour s'empêcher de crier.

« Ça y est! Ils nous ont découverts! » songea-t-elle.

Mais ce n'était qu'une fausse alerte. La fougère redevint immobile, les bruits de pas s'éloignèrent. Les voix diminuèrent dans le lointain. Toutefois les enfants n'osèrent pas bouger tout de suite. Ils avaient eu trop peur. Il fallait laisser à l'ennemi le temps de s'en aller.

Au bout d'un grand moment, Jacques se risqua à écarter la fougère. Personne en vue.

« Ils sont bien partis! annonça-t-il. Mais ne nous montrons pas encore. Si nous mangions? Aussitôt après, je sortirai faire une petite reconnaissance: »

Lucette demanda soudain :

« Où est Kiki? »

Denise se rappela alors que le perroquet devait être resté derrière la cascade.

« Flûte! dit Jacques. Il va falloir que nous allions le chercher... je suis si fatigué! »

Au même instant, une voix, lourde de reproche, s'éleva au-dehors.

« Pauvre Kiki! Pauvre Kiki! »

Les enfants se mirent à rire, soulagés. Jacques écarta la fougère avec précaution et Kiki s'engouffra dans la caverne avec la délicatesse d'un ouragan.

« II a dû voler en droite ligne de la cascade jusqu'ici, dit Jacques en caressant le perroquet perché sur son épaule. Sais-tu que tu es rudement intelligent, Kiki?

— Mouche ton nez! » répondit Kiki avec gravité.

Mais il retrouva toute sa gaieté quand il vit son maître s'escrimer sur une boîte de conserves avec l'ouvre-boîtes. Lui aussi avait faim.

Les enfants mangèrent de bon appétit. Un peu plus tard,

quand le soleil commença à décliner, Jacques se faufila dehors et étudia les alentours avec sa jumelle. Il ne vit pas trace des deux hommes. Les jeunes robinsons achevèrent la journée en se promenant à proximité de leur refuge, surveillant la pente de la montagne, mais en profitant aussi pour cueillir des mûres sauvages dont ils se régalèrent. Au crépuscule, tous regagnèrent leur abri.

« Je trouve bien agréable de passer la nuit ici ! » déclara Lucette.

Les deux filles étendirent sur la mousse verte, d'abord les imperméables, ensuite les couvertures. Chandails et tricots firent office de traversins. Les « lits » étaient faits.

Denise distribua quelques biscuits et du jus d'abricot à la ronde. Puis Jacques alla relever le rideau de fougère.

« II faut aérer un peu, expliqua-t-il. C'est que nous sommes quatre à respirer ici!

— Cinq! corrigea Denise. N'oublie pas Kiki.

— Six! rectifia à -son tour Henri. N'oublie pas Lizzi.

— Et moi qui espérais que tu l'aurais perdu en route! » s'écria Denise en jetant un regard furieux au lézard.

Et elle s'allongea à sa place d'assez mauvaise humeur. Les autres s'étendirent à leur tour en soupirant d'aise. La journée avait été fertile en péripéties.

« Au fond, avoua Henri en tirant sur lui une couverture, je crois que notre aventure me plairait assez si je savais que maman ne se tracasse pas pour nous. Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes, mais la vue est merveilleuse. Et cette cascade m'enchante. Pas vous?

— Je la trouve un peu bruyante, répondit Jacques en étouffant un bâillement, mais je ne pense pas qu'elle m'empêchera de dormir. »

Kiki s'était blotti contre les jambes de son maître et avait fourré sa tête sous son aile. Il dormait déjà.

« Demain, dit encore Jacques, Henri et moi nous irons jeter un coup d'œil à cette grotte aux échos et à la corniche derrière la cascade ! En attendant, bonne nuit ! »

Bientôt le souffle régulier des dormeurs troubla seul le silence de la grotte. Dehors, la cascade grondait toujours de

manière continue. Le vent se leva et agita les longues feuilles de la fougère. Un renard vint renifler à l'entrée de la caverne puis, alarmé par la présence d'êtres humains que son odorat lui révélait, il prit la fuite...

Au petit matin, un bruit tout différent de celui de la cascade réveilla les enfants en sursaut. Rr-rr-rr-rr-rr-rr-rr-rr... Il grandissait d'instant en instant. Qu'est-ce que cela pouvait bien être?

« Un avion! cria soudain Jacques. C'est un avion. Il vient à notre secours. Vite, tous dehors! »

Ils se précipitèrent hors de la grotte et cherchèrent l'avion des yeux. Ils l'aperçurent, qui se découpait sur le ciel d'azur. L'appareil était sans doute passé tout près mais à présent il s'éloignait, après avoir viré au vent.

Henri haussa les épaules d'un air découragé.

« Cet avion-là ne vient certainement pas à notre secours ! soupira-t-il. Mon pauvre Jacques! Ne comprends-tu pas? C'est celui à bord duquel nous sommes arrivés ici,... l'avion de Juan et de Pépito ! »





CHAPITRE VII

LE PRISONNIER

HENRI ne se trompait pas : c'était bien l'avion de leurs ennemis qui s'éloignait dans les airs, piquant droit vers l'ouest.

« Je me demande s'ils retournent à l'aérodrome où René a son propre avion, dit Jacques. Et je me demande si René lui-même a quelque idée de ce qu'ils sont en train de manigancer.

— Nous ne savons pas grand-chose nous-mêmes à leur sujet, fit remarquer Henri, sinon qu'ils sont à la recherche d'un trésor. Mais quel genre de trésor espèrent-ils découvrir dans cette vallée perdue, voilà ce que j'ignore. '

— Croyez-vous qu'ils reviennent? s'enquit Denise.

— Sans aucun doute, assura Henri. Ils n'abandonneront pas si volontiers la partie. J'imagine qu'ils sont allés prévenir

leurs complices — car ils doivent avoir des complices! — que des inconnus ont envahi leur vallée. Peut-être vont-ils ramener des renforts avec eux pour nous donner la chasse.

— Mon Dieu! gémit Lucette, effrayée.

— Pensez-vous que Juan et Pépito soient partis tous les deux? s'inquiéta Denise.

— Je le suppose, émit Jacques, mais le mieux est d'aller faire une reconnaissance dans la vallée et nous rendre compte par nous-mêmes. Si l'un des hommes est resté, il se trouve certainement près de la cabane. Il ignore si nous sommes nombreux, et il ne se risquerait pas à rôder par ici tout seul. »

Les enfants descendirent donc dans la vallée. Les deux hommes semblaient bien être partis ensemble. Le feu était éteint et, cette fois, la cabane fermée à clef. Impossible d'en ébranler seulement la solide porte !

« Je me demande quand ils vont revenir, murmura Jacques.

— Sans doute pas avant demain matin au plus tôt, calcula Denise. Si nous allions jeter un coup d'œil aux caisses à claire-voie... »

Mais il n'y avait rien à voir. Les caisses étaient toujours vides, sous la toile cirée qui les recouvrait. Les enfants flânèrent et jouèrent quelques heures, puis déjeunèrent sous un gros arbre en puisant dans les réserves que contenait le second sac, toujours dissimulé au milieu des buissons. Ils profitèrent aussi de la proximité du ruisseau pour faire une toilette complète.

Au début de l'après-midi, Henri proposa de rallier la cascade. II lui tardait de visiter la grotte aux échos et de voir de près la corniche derrière la chute d'eau... Cependant, à peine les enfants étaient-ils de retour dans leur refuge montagnard que Jacques laissa échapper une exclamation de dépit.

« Nom d'une pipe! J'ai oublié mon ouvre-boîtes à l'endroit où nous avons pique-nique ! Je me rappelle l'avoir posé sur une souche d'arbre... et je n'ai plus pensé à le reprendre. — Oh! Jacques! Sans ouvre-boîtes, impossible de manger! Quel étourneau tu fais!

— Hélas! dit Jacques sans enthousiasme, il n'y a pas trente-six solutions. Je vais retourner le chercher. Explore les grottes avec les filles pendant ce temps, Henri. Je vais emmener Kiki pour me tenir compagnie. Et je tâcherai de faire vite... »

Après avoir pris quelques minutes de repos, il dit au revoir aux autres et s'en alla. Kiki semblait ravi de la promenade. Perché sur l'épaule de son maître, il savourait le plaisir de l'avoir enfin pour lui tout seul. Jacques se mit à parler au perroquet. Le perroquet répondit à Jacques et, tout le long du chemin, ce fut une conversation sans queue ni tête mais qui les amusa beaucoup l'un et l'autre.

Jacques arriva enfin à l'arbre sous lequel ses amis et lui avaient déjeuné. Tout de suite il aperçut l'ouvre-boîtes, à l'endroit exact où il l'avait posé. Avec un soupir de satisfaction il le ramassa et le mit dans sa poche.

« Et à présent, dit-il tout haut, rentrons! La nuit va bientôt tomber et je ne tiens pas à faire le trajet de nuit, même par un beau clair de lune.

— *Au clair de la lune, mon ami Pierrot!* » lança Kiki à plein gosier.

Jacques se mit à rire, mais soudain il s'immobilisa et reprit son sérieux. Un vrombissement se faisait entendre au loin. Rr-rr-rr-rr-rr...

« Chut! Kiki... Voici un avion... Serait-ce Juan et Pépito qui reviennent déjà? »

Soudain, le jeune garçon eut une idée. Il se mit à courir en direction de la cabane des deux hommes et, arrivé là, grimpa aussi vite qu'il le put dans un arbre tout proche. Puis il ordonna à Kiki d'une voix autoritaire :

« Maintenant, plus un mot, Kiki. Compris? Chut!... »

L'avion arrivait. Après avoir décrit un cercle, il se posa sur le terrain à ciel ouvert qui lui servait de piste d'atterrissage, roula quelques mètres, puis s'arrêta.

D'où il était, Jacques ne pouvait l'apercevoir, mais il comptait bien que les hommes entreraient dans son champ visuel quand ils approcheraient de la cabane...

Son espoir se réalisa et le jeune guetteur faillit choir de son arbre tant il se pencha en avant pour arriver à distinguer les traits des nouveaux venus. C'est qu'à présent le crépuscule était presque entièrement tombé.

Les hommes étaient au nombre de quatre : Juan, Pépito et deux autres. L'un de ces derniers avait toute l'apparence d'un prisonnier : les mains liées derrière le dos, il avançait en traînant les pieds, trébuchant même parfois. Sa tête ballottait de droite et de gauche, comme s'il eût été à bout de forces. De temps à autre ses compagnons lui donnaient une bourrade pour le faire marcher plus vite. Lamentable spectacle! Jacques en eut le cœur serré.

La petite troupe se dirigea droit vers le feu de camp. Juan eut vite fait de le rallumer. Pépito, lui, entra dans la cabane pour y chercher des provisions. Jacques le vit distinctement sortir une clef de sa poche et ouvrir la porte, puis ressortir avec des boîtes dans les bras.

Le prisonnier s'était effondré sur le sol couvert de mousse et gardait la tête baissée. Il semblait qu'il fût malade ou, peut-être, simplement effrayé... Le quatrième homme, autant que Jacques pouvait en juger, faisait office de gardien. Il demeura assis auprès du feu sans rien dire, se contentant de regarder Juan et Pépito.

Les langues se délièrent au cours du repas. Au début, les hommes parlaient à voix assez basse et Jacques ne pouvait entendre ce qu'ils disaient. Ils avalèrent de la soupe chaude, puis de la viande en conserve. En les entendant manger, le prisonnier avait relevé la tête, mais aucun des trois hommes ne lui offrit la moindre bouchée. Le malheureux dit alors quelque chose et Juan éclata de rire.

« Réponds-lui, dit Juan au gardien, qu'il n'aura rien à boire ni à manger tant qu'il ne nous aura pas dit ce que nous voulons savoir. »

Le gardien répéta la phrase au prisonnier dans une langue inconnue de Jacques. Le prisonnier répondit à son tour et son gardien le frappa alors au visage. Jacques faillit crier d'indignation. Comment imaginer quelqu'un d'assez lâche pour frapper un malheureux dont les mains étaient attachées !



Cependant, le gardien traduisait :

« II dit que vous avez la carte et ne comprend pas ce que vous pouvez vouloir encore. »

Cette fois, les mots arrivaient très distincts aux oreilles de Jacques.

« Nous ne parvenons pas à déchiffrer cette maudite carte! s'écria Juan. S'il ne peut nous l'expliquer, il faudra qu'il nous montre le chemin dès demain. Dis-le-lui! »

Le prisonnier fit répondre qu'il était trop faible pour marcher jusque-là.

« Nous l'y traînerons s'il le faut, déclara Pépito en se servant une énorme tranche de viande de conserve. D'ailleurs, quand il sera à moitié mort de faim, il faudra bien qu'il cède! »

Le repas fini, Juan se mit à bâiller.

« J'ai sommeil, dit-il. Il y a une chaise pour toi dans la cabane, Luis. Pépito et moi, nous avons nos sacs de couchage. Le plancher est assez bon pour notre prisonnier ! »

Celui-ci demanda qu'on lui déliât les mains mais essuya

un refus. Jacques en fut navré pour lui. Les hommes éteignirent le feu puis disparurent dans la cabane.

Jacques attendit un grand moment pour être bien certain de n'avoir rien à craindre. Puis il se laissa glisser au bas de son arbre. Kiki s'était tenu fort sage tout le temps. Il faisait à présent tout à fait noir. Jacques se demanda avec anxiété s'il serait capable de retrouver de nuit le chemin de la caverne à la fougère. Par chance, il avait emporté dans sa poche une petite lampe électrique. Cette découverte le rassura. Il se mit en route avec courage.

Le jeune garçon avait l'avantage d'y voir assez bien dans l'obscurité, comme les chats. Il n'eut pas à se servir souvent de sa lampe. Une ou deux fois, il hésita sur le chemin à prendre. Mais Kiki, lui, ne s'y trompa pas. Il voleta devant son maître et celui-ci n'eut qu'à le suivre.

« Brave vieux Kiki, va! Tu me rends un fameux service! »

Cependant, dans leur refuge, les autres enfants s'inquiétaient. La nuit était venue et Jacques n'était pas de retour.

« II s'est perdu, j'en suis sûre! gémit Lucette, au bord des larmes. Partons à sa recherche.

— Oui, et nous nous perdrons tous les trois! » répondit Henri d'un air sombre.

Au même instant un bruit leur parvint de dehors et le rideau de fougère fut écarté. Tous sursautèrent, effrayés. Était-ce Jacques... ou un ennemi?

« Coucou! C'est moi! jeta une voix familière. Où êtes-vous passés? »

Et, allumant sa lampe électrique, Jacques en projeta le faisceau dans la grotte. Trois visages ravis surgirent devant lui. Lucette se jeta à son cou.

« Jacques! Nous pensions que tu t'étais perdu. Qu'as-tu donc fait tout ce temps? Et nous mourons tous de faim, tu sais ! Rapportes-tu l'ouvre-boîtes, au moins?

— Bien sûr que je le rapporte... et un tas de nouvelles avec! s'écria Jacques en se laissant tomber sur le tapis de mousse. Préparons vite un petit repas et, tout en mangeant, je vous raconterai ce que j'ai vu et entendu! »

Jacques avait une telle faim qu'’il attendit d'être rassasié pour commencer son histoire.

« Ainsi, l'avion est revenu! s'exclama Henri. Nous ne l'avons pas entendu. Sans doute étions-nous alors dans la grotte aux échos. As-tu vu les deux hommes? »

Jacques expliqua qu'ils étaient quatre à présent et Lucette s'attendrit sur le sort du pauvre prisonnier.

« Je commence à voir un peu plus clair dans toute cette affaire, dit finalement Henri. Quelque part dans cette vallée se trouve caché un trésor qui appartient peut-être aux gens dont les maisons ont été brûlées. Juan et Pépito en ont entendu parler et ils se sont débrouillés pour se procurer une carte qui en indique l'emplacement. Cependant ils n'ont pas pu arriver à déchiffrer cette carte et ils doivent avoir recours à quelqu'un qui connaît l'endroit exact où se trouve le trésor.

— Le prisonnier ne parle pas français, dit Jacques. Et il ne semble pas davantage être d'origine sud-américaine comme Juan, Luis et Pépito. A mon avis, il a dû habiter jadis cette vallée et, qui sait? peut-être a-t-il caché lui-même le trésor. Les trois bandits veulent l'obliger à leur montrer la cachette. Ils ne lui donneront rien à manger ni à boire jusque-là.

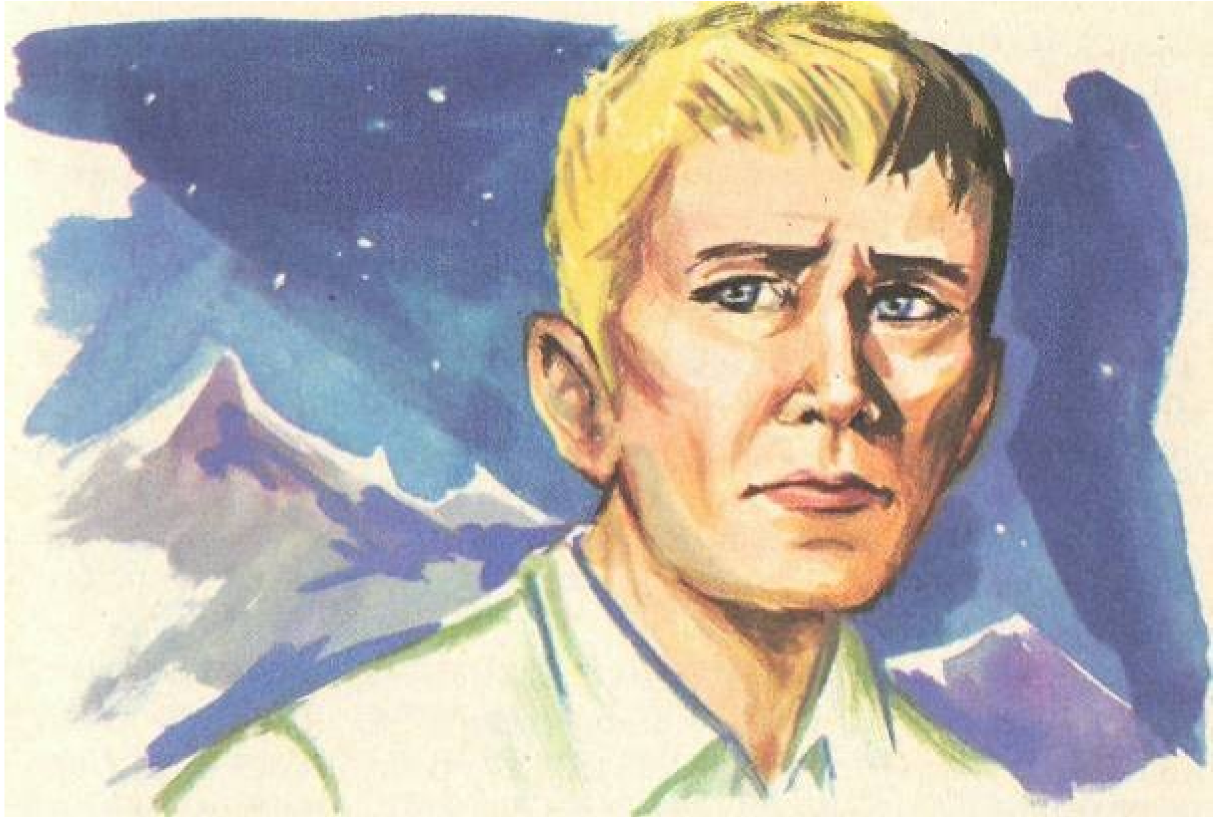
- Ces hommes sont de véritables brutes! s'écria Denise.

- Pensez-vous que le prisonnier leur cédera en fin de compte? demanda Lucette, apitoyée.

— J'espère que oui... pour son propre salut! répondit Jacques. Mais j'ai quelque chose à vous proposer. Si nous suivions ces hommes demain, pendant leur expédition? Nous connaîtrions alors la cachette au trésor. Peut-être ces bandits ne pourront-ils pas tout emporter en une seule fois. Si nous trouvions du secours avant qu'ils aient tout volé, nous pourrions sauver une partie du butin.

- Tu parles de butin, objecta Lucette, mais en fait, tu ignores en quoi consiste le trésor en question.

- Oui, mais je calcule que nous devons nous trouver au fin fond de l'Europe centrale. Il y a eu de nombreuses guerres dans cette région et quantité d'objets précieux ont



été mis à l'abri soit par leurs propriétaires, soit encore par des pillards. Quoi qu'il en soit, si ces hommes volent le trésor, ce sera bien un « butin » pour eux.

- Il est heureux que, tout étrangers qu'ils soient, ils parlent français entre eux.

- Je pense bien! Leur conversation nous a appris bien des choses! Alors, nous les suivons ou pas? Vous n'avez toujours pas répondu à ma question! » s'impatienta Jacques.

Lucette n'était pas très enthousiasmée par la proposition. Et si les hommes les apercevaient et les faisaient prisonniers eux aussi?

Après mûre réflexion, il fut convenu que seuls les garçons tenteraient l'aventure. Denise était plutôt mécontente d'être laissée en arrière, mais Lucette, en revanche, secrètement soulagée.

Là-dessus, les enfants se couchèrent et ne tardèrent pas à s'endormir. Tous se réveillèrent frais et dispos le matin suivant. Henri s'inquiéta tout de suite :

« Comment savoir à quel moment les hommes vont se

mettre en route et de quel côté ils vont se diriger? demanda-t-il.

- Rappelle-toi, lui dit Jacques, que la première fois où ils sont partis en expédition avec la carte, ils sont passés devant ce gros rocher noir, là-bas. Nous n'avons qu'à les y guetter en nous cachant, puis nous nous mettrons à les suivre. »

Après un petit déjeuner hâtif, les deux garçons allèrent se dissimuler derrière le rocher noir. Jacques surveillait la vallée à l'aide de ses jumelles. Au bout d'une heure environ, il s'écria à mi-voix :

« Les voici tous les quatre. Ils approchent. Le prisonnier a toujours les mains liées. Il marche en titubant, le malheureux! »

La petite troupe passa non loin des garçons qui, avec le maximum de précautions, entreprirent de la suivre.

« Dis-moi, ne crois-tu pas que nous ferions bien de marquer quelques points de repère au passage? demanda Henri, soudain inquiet. J'ai peur que nous ne-retrouvions pas notre route en revenant.

— Oui, répondit Jacques, tu as raison. Tiens, voici un morceau de craie. Fais une petite croix de loin en loin sur les rochers. »

Bientôt, les uns suivant les autres, tous arrivèrent à un endroit où la pente de la montagne se faisait plus raide au fur et à mesure qu'on montait.

« J'espère, haleta Jacques qui transpirait abondamment, que ces bandits ont délié les mains de leur prisonnier. S'il venait à glisser, il n'aurait même pas la possibilité de se retenir... Ah! ce mauvais passage touche à sa fin... »

Mais, tout au bout de la pente raide, une mauvaise surprise attendait les garçons : les hommes n'étaient nulle part en vue.

« Nom d'un chien! grommela Jacques. Nous être donné tant de mal pour les perdre! »

II porta ses jumelles à ses yeux et fouilla du regard le versant de la montagne. Soudain, bien au-dessus de lui, mais plus à gauche, il aperçut quatre petites silhouettes.

« Ils sont là-haut. Je les vois. Par ici, Riquet ! Dépêchons-nous. Ne laissons plus autant de distance entre eux et nous. »

Les deux compagnons reprirent donc leur marche en avant. Ils allaient à présent plus vite, car le chemin était plus facile. De loin en loin, ils cueillaient au passage des mûres sauvages et, à un certain moment, s'arrêtèrent même au bord d'un ruisseau pour se rafraîchir.

Cependant, jamais ils ne perdirent les hommes de vue. Par chance, ceux-ci ne faisaient pas usage de leurs jumelles et ne se retournèrent pas une seule fois. Ils étaient bien loin de soupçonner qu'on pût être sur leurs traces.

Le paysage offrait maintenant un aspect désolé. Partout à la ronde on n'apercevait que d'énormes blocs rocheux qui, à ce qu'il semblait, avaient dû dégringoler du haut de la montagne, écrasant tout sur leur passage. Des arbres morts gisaient, déracinés, un peu de tous côtés. Vision chaotique qui donnait à penser qu'une catastrophe avait jadis ravagé cette portion de l'étrange pays.

« Peut-être s'agit-il de quelque monstrueuse avalanche! suggéra Jacques. Une avalanche qui aurait entraîné avec elle des blocs de toute taille, arrachant les arbres sur son passage, et creusant ces profonds sillons que l'on aperçoit ici et là.

— Où sont passés nos bonshommes? demanda soudain Henri. Je ne les vois plus. Ils ont dû suivre cette corniche et passer le tournant.

— Oui. Avançons avec précaution... »

Juste comme ils allaient tourner à leur tour, un bruit de voix tout proche arrêta leur élan. D'un geste silencieux, Henri désigna un gros buisson qui poussait un peu plus haut, en surplomb de la corniche. Les deux garçons se hissèrent jusque-là. Alors, dissimulés par cet écran épineux, ils regardèrent de tous leurs yeux la scène qui se déroulait au-dessous d'eux.

Debout devant les trois bandits, le prisonnier, dont on avait enfin délié les mains, désignait un éboulement de rocs en expliquant quelque chose en une langue inconnue.

« Il affirme que l'entrée était ici, traduisit Luis.

— Où exactement? s'impatienta Juan.

— Il dit qu'il ne savait pas qu'il y avait eu un éboulement. Il dit que l'entrée n'est plus visible. Il ajoute qu'en ôtant quelques-uns de ces rocs il doit être possible de se frayer un passage jusqu'à la cachette. »

Juan se mit dans une colère terrible qui visait tout à la fois le prisonnier et l'obstacle imprévu qui se dressait devant lui. Puis, comme un fou, il se rua sur les blocs et se mit en devoir de les tirer de côté, tout en criant à Pépito et à Luis de l'imiter. Comme le prisonnier se tenait à l'écart, Juan lui ordonna de se mettre lui aussi à l'ouvrage. Mais le malheureux était si faible qu'il s'effondra au premier effort. Les autres le laissèrent là où il était tombé et continuèrent à tenter de déblayer le passage. Ils travaillaient avec frénésie, suant et soufflant, mais sans grand résultat.

, Ils finirent par se rendre compte que jamais ils ne viendraient à bout à eux tout seuls d'une aussi rude tâche. Ils renoncèrent en pestant.

« II faudra revenir 'ici avec un équipement spécial! grommela Juan, furieux. Allez, retournons au camp.

— Que fait-on de celui-là? demanda Luis en désignant le prisonnier? Le laissons-nous ici?

— Non, emmenons-le avec nous. Tu lui donneras à boire et à manger et il se sentira tout à fait bien après. »

Les deux garçons laissèrent leurs ennemis s'éloigner avant de se remettre en route eux-mêmes.

« Dommage qu'ils n'aient rien découvert de sensationnel! soupira Henri. J'aurais bien aimé jeter un coup d'œil sur le trésor! »

Grâce aux rochers qu'ils avaient pris la précaution de marquer en venant, les deux amis n'eurent aucune difficulté à retrouver le chemin de la grotte à la fougère.

Les filles les accueillirent avec des transports de joie. Incapables de dissimuler leur curiosité, elles les submergèrent de questions. Mais Henri et Jacques hochèrent la tête d'un air dépité.

« La cachette au trésor est bloquée, expliqua le premier. Nous n'en savons pas plus long qu'avant! »



CHAPITRE VIII

L'AVENTURE DE JACQUES

UNE HEURE plus tard, Lucette, qui venait de jeter un coup d'œil à travers le feuillage de la fougère géante, poussa soudain un cri ;

« Voyez! Là, près de la cascade... J'aperçois deux hommes... non, trois! » Jacques regarda à son tour.

« II est évident, dit-il, qu'ils n'ont pas abandonné l'idée de découvrir notre refuge. C'est bien ennuyeux... »

Les enfants se mirent à surveiller les trois bandits pour voir ce qu'ils avaient l'intention de faire. Ils furent vite fixés. Après quelques recherches infructueuses, Juan et Luis reprirent bientôt le chemin de la cabane tandis que Pépito demeurait en sentinelle auprès de la chute d'eau. Sans doute avait-il pour mission d'en épier les abords dans l'espoir

d'apercevoir l'un des enfants et de repérer ainsi la cachette qui les abritait.

Dès que ses compagnons se furent éloignés, Pépito s'assit sur une grosse pierre, de niveau avec la plate-forme rocheuse où Denise et Lucette lui étaient apparues l'avant-veille.

« Nous voilà dans de beaux draps! s'écria Jacques. Comment allons-nous faire pour entrer et sortir sans être vus? En ce moment, bien sûr, il nous tourne le dos, mais il peut bouger à tout instant. »

Lucette, pour sa part, se tracassait davantage pour le prisonnier.

« II n'était pas avec ces bandits tout à l'heure, dit-elle. Je me demande ce qu'il est devenu. Peut-être est-il tombé en chemin. Tu dis qu'il avait l'air si faible. Il risque de mourir si ces hommes l'abandonnent, n'est-il pas vrai?

— Oui, sans doute, répondit Jacques, pas très rassuré sur le sort du malheureux.

— Eh bien, nous ne pouvons le laisser mourir ainsi. Je n'aurai pas de répit tant que je ne saurai pas ce qui lui est arrivé.

— Moi non plus », avoua Jacques. Les autres firent chorus.

« II avait l'air à bout de forces, précisa Henri, et je ne serais pas étonné qu'il soit malade. Il n'a ni la tête ni l'allure d'un homme bien portant.

- Raison de plus pour aller à son secours! s'écria Denise. Mais comment faire, alors que Pépito monte la garde près d'ici? »

Les autres se regardèrent sans répondre. Soudain, Lucette se frappa le front.

« J'ai une idée! s'écria-t-elle. Je connais un moyen d'attirer l'attention de Pépito! L'un de nous n'aura qu'à paraître sur la petite corniche, derrière la cascade. Pépito regardera de ce côté et, pendant ce temps, les autres pourront aller au secours du prisonnier.

- Ce n'est pas une mauvaise idée, approuva Henri. Pourquoi ne pas agir tout de suite?

- D'accord! dit Jacques. Je propose que les filles se

glissent derrière la cascade. Là-bas, elles ne courront aucun danger. Pépito serait bien en peine d'aller les y rejoindre. Pendant ce temps, Henri, nous nous faufilerons dehors tous les deux pour tenter de savoir ce qu'est devenu le prisonnier.

- Excellent programme ! opina Denise en se mettant debout. Avant de vous risquer hors d'ici, attendez bien au moins que Pépito nous ait vues! »

Et, là-dessus, elle se dirigea vers le passage secret au fond de la caverne. Lucette l'y suivit... Les garçons attendirent patiemment que toutes deux aient fait leur apparition derrière la cascade.

« Ça y est! les y voilà! chuchota Jacques à l'oreille d'Henri. Mais que font-elles? Ma parole, elles ont retiré leur pull-over rouge et l'agitent au-dessus de leur tête tout en dansant. Comme c'est drôle! »

Presque au même instant, Pépito, de son côté, apercevait les fillettes. Bouche bée de surprise, il demeura un moment silencieux, puis se leva et se mit à les héler. Sans paraître l'entendre, les deux filles continuèrent à danser et à gesticuler sur la corniche. Alors Pépito se mit à chercher un moyen de les rejoindre sur leur perchoir.

« Allons-y! C'est maintenant ou jamais! » murmura Jacques.

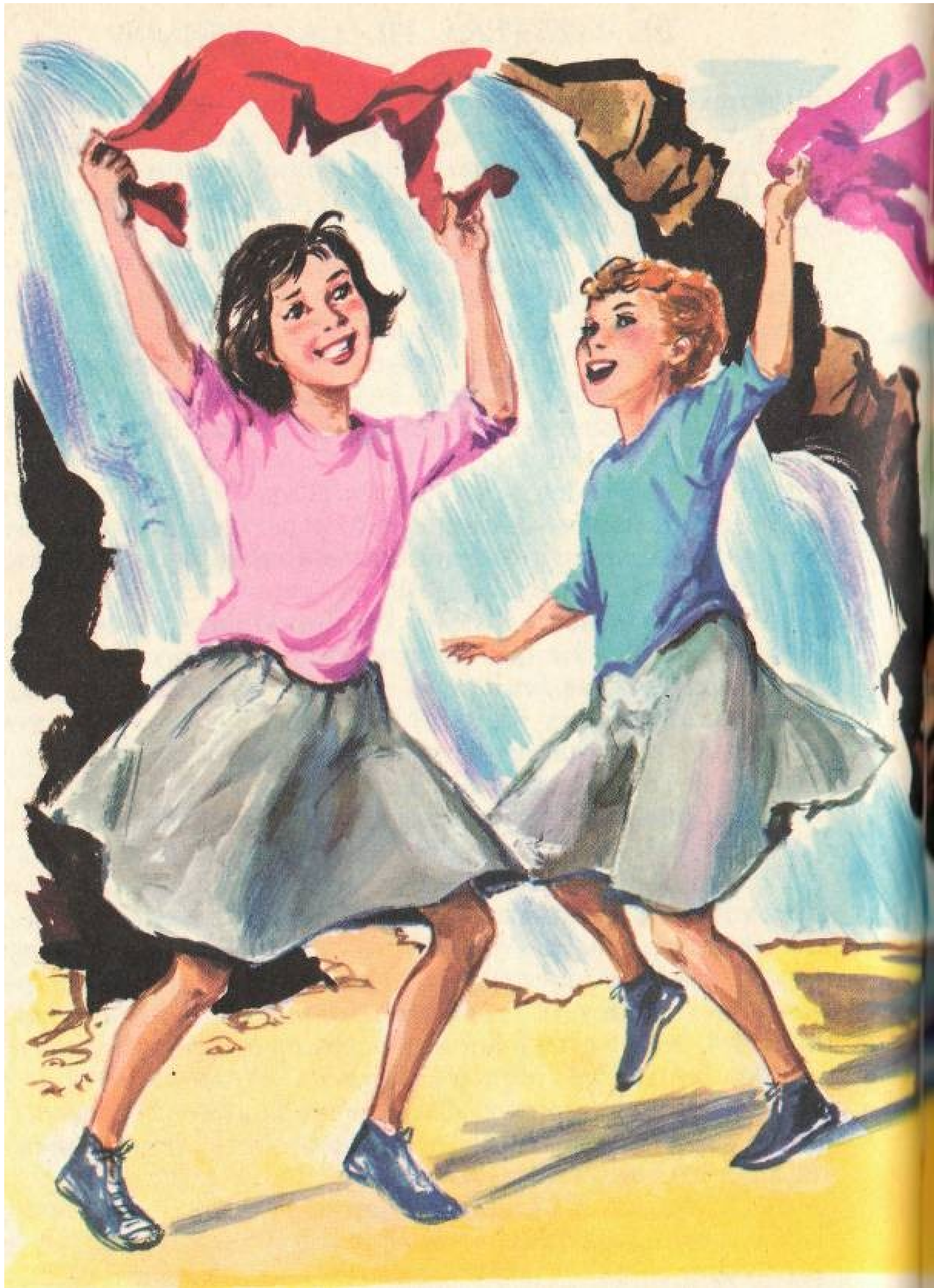
Henri et lui sortirent avec mille précautions de la caverne, prenant bien soin de laisser retomber le rideau de feuillage derrière eux. Puis ils s'éloignèrent rapidement parmi les rocs. Quand les filles jugèrent qu'il n'y avait plus de danger pour eux, elles quittèrent la corniche et regagnèrent leur refuge habituel, tout en se félicitant d'avoir bien rempli leur rôle.

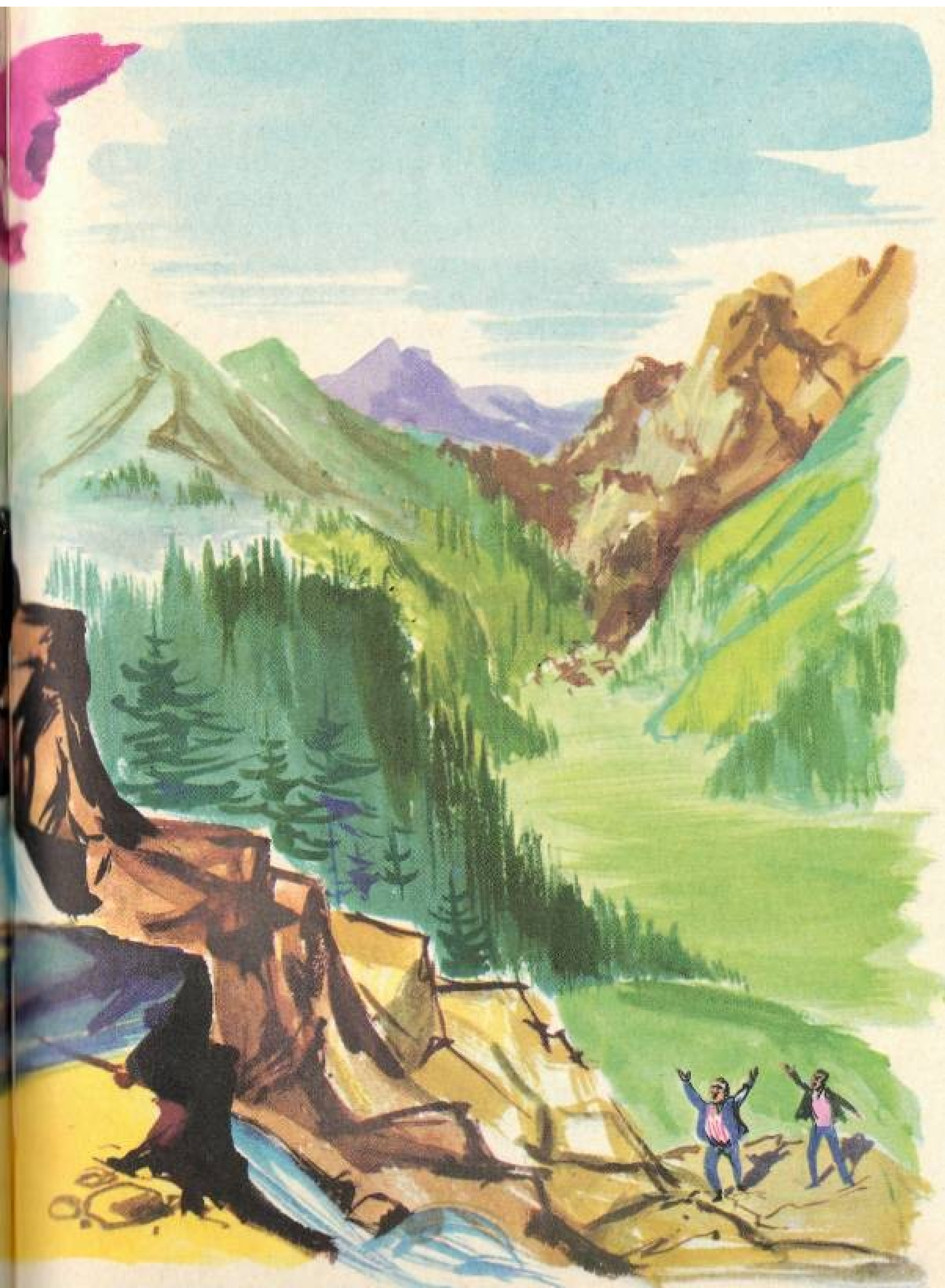
Au bout d'un moment, sûrs de ne plus être vus par Pépito, les deux garçons s'arrêtèrent pour tenir conseil.

« Crois-tu que ces bandits aient laissé leur prisonnier en chemin? demanda Jacques.

- Non, estima Henri. A mon avis, ils ont dû le ramener à la cabane. Ils espèrent sans doute qu'il pourra encore leur être utile.

— .Dans ce cas, le mieux serait d'aller tout droit à leur





Les deux filles continuèrent à danser et à gesticuler sur la corniche.

camp... Cela ne nous empêchera pas de regarder à droite et à gauche au cas où ils l'auraient abandonné en route. »

Les garçons se rendirent donc à la cabane et s'en approchèrent autant qu'ils le purent sans risque. Le feu était allumé mais les deux hommes et leurs prisonniers demeuraient invisibles. Jacques et Henri, dissimulés derrière un rideau d'arbres, s'interrogèrent du regard. Où Juan et Luis étaient-ils passés?

La cabane était fermée mais nul bruit ne s'élevait de l'intérieur.

« Ecoute! murmura soudain Henri. Entends-tu? On dirait le moteur de l'avion. Oui, c'est bien lui. Est-ce que nos bandits s'en iraient? »

Les deux garçons coururent jusqu'à un endroit d'où ils pouvaient apercevoir l'appareil à l'aide des jumelles de Jacques. Juan et Luis étaient bien là, en train de s'occuper du moteur, mais ne paraissaient pas vouloir s'envoler.

« Reste là, Riquet, dit Jacques. Garde mes jumelles et surveille l'avion. Dès que les bandits auront achevé leur travail et feront mine de se diriger vers leur camp, viens à toutes jambes me prévenir. Pendant ce temps, je vais jeter un coup d'œil à la cabane pour voir si le prisonnier ne s'y trouve pas. Je me tracasse beaucoup pour lui. »

Henri accepta de faire le guet et Jacques repartit en courant. Arrivé à la cabane, il essaya d'en ouvrir la porte. Malheureusement, elle était fermée à clef. Il se glissa alors jusqu'à la fenêtre et s'y hissa tant bien que mal. Son regard plongea dans la pièce sombre.

Alors, il aperçut le prisonnier... Le malheureux était assis sur la chaise, le visage enfoui dans ses mains. On eût dit la vivante statue du désespoir. Soudain, un gémissement lui échappa et Jacques sentit son cœur se serrer.

« Ah! si je pouvais le tirer de là! songea le vaillant garçon. Mais cette fenêtre est trop étroite pour que je puisse passer par là. Que faire? La porte a l'air solide. Jamais je n'en viendrai à bout. »

II fit deux ou trois fois le tour de la cabane sans trouver de solution à son problème. Et soudain, le miracle se produisit

Comme il s'immobilisait devant la porte, son regard se posa sur un clou,... un clou auquel était suspendue une clef... La clef de la cabane, bien sûr!

Jacques s'en saisit avec des doigts qui tremblaient et l'introduisit dans la serrure. Elle tourna sans difficulté. La porte s'ouvrit et Jacques entra. Au bruit, le prisonnier leva la tête. Son regard surpris rencontra celui de Jacques. Le jeune garçon lui sourit.

« Je suis un ami, annonça-t-il, et je viens vous délivrer. Pouvez-vous me suivre? »

L'homme parut ne pas comprendre. Il fronça les sourcils.

« Pas... parler... si vite! dit-il enfin. - Ami! répéta Jacques. Venu vous délivrer. Compris? »

Cette fois-ci, le malheureux saisit ce que lui disait Jacques. Il sourit à son tour, d'un sourire qui illumina sa figure triste mais sympathique, puis il montra ses pieds. Ceux-ci étaient attachés très serré. L'homme était si faible qu'il n'avait pas pu les délier. Jacques sortit son couteau de poche et trancha la corde aussi vite qu'il le put. Le prisonnier se mit debout, chancelant. Il serait tombé si Jacques ne l'avait soutenu.

« Vite ! pria Jacques. Faites un effort. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Puis, fourrant les morceaux de corde dans sa poche, il aida l'homme à quitter la cabane qu'il referma à clef. Cela fait, il raccrocha la clef à son clou en souriant.

« Je voudrais bien voir la tête de Juan et de Luis quand ils trouveront la cage fermée mais l'oiseau envolé! » murmura-t-il.

Le jeune garçon guida alors son compagnon sous le couvert des arbres. L'homme avançait avec difficulté, gémissant de temps à autre, comme s'il eût souffert. Très inquiet, Jacques se disait qu'il ne serait jamais capable de grimper jusqu'au refuge de la cascade. Mais que faire?... Soudain l'idée lui vint de mettre l'homme à l'abri dans la vieille étable jusqu'au lendemain. Il reviendrait alors le chercher, quand le malheureux serait bien reposé. Oui, c'était encore la meilleure solution.

« Attendez-moi ici une minute ! » dit-il à son compagnon.



Jacques trancha la corde aussi vite qu'il le put.

Et il courut rejoindre Henri qui ne fut pas peu étonné d'apprendre ce qui s'était passé.

« Entendu, dit Henri. Conduis l'homme là-bas. Je resterai ici à faire le guet jusqu'à ce que tu reviennes. Nos bandits n'ont pas fini de réparer leur moteur. »

Jacques mit longtemps à guider le pauvre prisonnier jusqu’a la vieille étable. Ils avançaient si lentement! Enfin parvenu au but, le malheureux s'effondra, haletant d'une manière pénible. Il était sans aucun doute malade. Hélas ! Jacques ne pouvait lui procurer de médecin. Mais il fit de son mieux pour installer son compagnon avec le maximum de confort. Le pauvre homme sembla lui en être fort reconnaissant.

« Vous allez rester ici jusqu'à demain, expliqua Jacques en parlant avec lenteur. Je reviendrai alors vous chercher. Je vais vous laisser de quoi boire et manger. »

Et il alla chercher deux boîtes de conserves dans le sac qui était resté dissimulé dans les buissons. Quand il revint, 'le prisonnier déclara, en se désignant lui-même du doigt :

« Moi, Otto Engler.

— Et -moi, Jacques Tirmont.

— Ami, dit encore l'homme. Vous... Français?

— Oui. Et vous?

— Australien... Pourquoi vous ici? »

Jacques tenta en vain de l'expliquer, mais c'était trop compliqué pour que l'homme comprenne. A la fin, celui-ci demanda « Vous... savoir... trésor?

— Hum ! Pas grand-chose ! répondit Jacques.

— Moi tout savoir, déclara l'homme. Tout! Vous bon garçon. Moi confiance. Je dessinerai pour vous carte trésor! »

Le premier réflexe de-Jacques fut de se réjouir. Mais, tout aussitôt, il songea qu'il connaissait l'emplacement de la cachette au trésor mais que celle-ci était inaccessible.

« Moi savoir où est le trésor, expliqua-t-il en s'attachant à parler avec simplicité. Je vous ai vu ce matin indiquer la cachette aux bandits... Mais les rochers empêchent d'atteindre le trésor. »

L'homme se mit à rire.

« Bandits, imbéciles ! dit-il. Grands imbéciles. Pas trésor là-haut.

— Quoi ! s'écria Jacques. Voulez-vous dire que vous les avez trompés? Vous saviez qu'une chute de rochers s'était produite et vous les avez conduits là-haut en prétendant que l'entrée de la cachette se trouvait derrière les éboulis? »

Cette fois, il avait parlé vite, mais l'homme saisit le sens général de son discours.

« Pas trésor là-haut! répéta-t-il. Moi rire Juan et Pépito. Ha ! ha ! Eux s'égratigner les mains sur rochers ! »

Jacques, ravi, se mit à rire à son tour. Il trouvait la plaisanterie savoureuse. Mais, dans ce cas, où était le trésor?

« Je vais dessiner carte, reprit Otto. Et je vous indiquerai aussi moyen sortir de la vallée. Passage des... comment dire en français?... Passage des Quatre-Vents. Vous partirez par là avec vos amis. Vous porterez la carte à un ami à moi. Il est temps de retrouver trésor caché.

— Mais pourquoi ne pas partir avec nous, Otto? Ce serait plus simple.

— Moi très malade. Besoin médecin... remèdes... Sinon, mourir. Cœur malade, très malade. Impossible marcher longtemps. Aussi, vous, bon garçon, vous prendre la carte, vous sortir de la vallée, vous aller trouver mon ami Julius Muller. Alors tout ira bien..

— Entendu! soupira Jacques. Mais je suis navré pour vous, Otto. Enfin, je ferai de mon mieux pour prévenir Julius et vous envoyer de l'aide. Pensez-vous être capable de monter jusqu'à notre refuge et d'y demeurer caché jusqu'à notre retour?

— Peut-être... Nous verrons demain si je suis plus fort. Maintenant je dessine carte et aussi plan pour sortir de la vallée par le passage des Quatre-Vents. Très étroit mais pas très difficile. »

Là-dessus, Otto sortit un calepin et un crayon de sa poche et se mit à dessiner. Jacques le regarda faire avec intérêt. La cascade parut en premier sur la carte. Puis un arbre incliné. Puis une roche noire et plate, une source d'eau

jaillissante, et enfin un rocher de forme bizarre. De petites flèches indiquaient ça et là la marche à suivre. Tout cela semblait follement excitant. Quant Otto eut fini, il plia la carte et la tendit à Jacques.

« Julius saura. Il lira la carte, dit-il. Autrefois il avait grande ferme par ici. Nos ennemis, les Poldaves, tout brûlé ! Pris nos vaches, chevaux, porcs, tout. Pauvres nous Austro-viens. Beaucoup tués. Peu échappés. »

Jacques comprit alors que ses compagnons et lui se trouvaient en Europe centrale, dans cette Austrovie que, deux ans plus tôt, une guerre terrible avait mise à la merci de l'ennemi héréditaire : la Poldavie...

Otto dessina une seconde carte. Sur celle-ci encore figurait la cascade.

« Je connais cette cascade, dit Jacques. Notre refuge est à côté.

— Très bon! Le passage pour quitter vallée juste au-dessus. Vous monter jusqu'au trou d'où elle venir. Voyez... j'ai dessiné chemin...

— Et comment trouverons-nous Julius? s'enquit Jacques.

— Après le passage des Quatre-Vents, village à moitié brûlé, expliqua Otto. Vous, demander là. Facile trouver maison Julius. Tout le monde connaître. Moi écrire encore une lettre pour lui. Vous lui donnerez avec carte... »

Peu après Jacques quitta Otto en lui laissant des provisions toutes prêtes. Il espérait bien le retrouver en meilleur état le lendemain.

Chemin faisant, il rencontra Henri qui accourait, tout essoufflé. Les bandits avaient achevé de réparer le moteur.

« Vite, dépêchons-nous de regagner notre grotte! Et le prisonnier, Jacques, est-il à l'abri?

— Oui! répondit Jacques, triomphant. Et sais-tu ce qu'il m'a donné?... La carte indiquant la cachette du trésor!

— Mais nous savions déjà où il se trouve! objecta Henri. Ça ne nous sert pas à grand-chose d'ailleurs! »

Alors, tout en marchant, Jacques expliqua à son ami la manière dont le pauvre Otto avait trompé Juan et ses acolytes.



« Otto t'a-t-il indiqué en quoi consiste le trésor? s'écria Henri, une fois revenu de sa surprise.

— Ma foi, non! Et je n'ai même pas pensé à le lui demander. Mais j'ai encore autre chose à t'apprendre. Je connais le moyen de sortir de cette vallée. Et je sais aussi pourquoi toutes les fermes de ce pays ont été brûlées... »

II l'expliqua rapidement à Henri puis ajouta :

« Otto espère être assez fort demain pour nous indiquer lui-même le passage mais, par précaution, il a tenu quand même à me confier la carte, le plan, et aussi une lettre destinée à son ami Julius. »

Les nouvelles que venaient de lui communiquer Jacques emplissaient Henri de joie. Enfin, enfin ! On allait pouvoir rejoindre un pays civilisé! On allait trouver de l'aide! Peut-être même les enfants seraient-ils autorisés à participer à la découverte du trésor!

« Attention! murmura soudain Jacques. Il me semble que quelqu'un vient. »

Les deux amis n'eurent que le temps de se jeter derrière

un buisson. Déjà, Pépito apparaissait parmi les rochers et se dirigeait vers eux à grands pas. Il était fort heureux qu'il ne les ait pas aperçus! Il passa à côté de la cachette des garçons sans soupçonner leur présence.

« J'ai idée qu'il meurt de faim et qu'il va à la rencontre d'un solide repas, plaisanta Jacques à voix basse. Quelle chance que je l'aie entendu venir! Deux secondes de plus et nous nous heurtions à lui. En tout cas, maintenant, nous pouvons regagner la caverne sans crainte d'être épiés! Dépêchons-nous. J'ai l'estomac vidé. »

Henri était affamé lui aussi. Il semblait aux deux amis qu'ils n'avaient rien mangé depuis des siècles, tant il est vrai que les émotions creusent. La faim leur donna des ailes... Denise, en fille prévoyante, avait déjà « mis le couvert » quand ils arrivèrent. Elle les accueillit avec un sourire.

« Pépito est parti, annonça-t-elle. L'avez-vous rencontré?

— Je pense bien ! répondit Henri. Nous avons failli nous heurter à lui... Sapristi! Ces conserves sont bien appétissantes... Et comment les choses se sont-elles passées de votre côté, jeunes filles? Bien, j'espère?

— Rien de sensationnel à signaler, répondit Lucette. Nous avons fait de temps en temps une courte apparition derrière la cascade pour tenir Pépito en haleine. Il fallait voir comme il faisait des efforts pour nous joindre! A un moment donné, il a glissé sur les rochers et nous avons bien cru qu'il s'était cassé la tête. Il n'a reparu qu'au bout de vingt minutes. Nous avons eu grand-peur.

— Et vous, les garçons? s'enquit Denise. Quoi de neuf? Vous semblez triomphants. Quelles nouvelles du pauvre prisonnier? L'avez-vous vu?

— Mieux que ça! Jacques l'a délivré. »

Et les deux amis se mirent à raconter l'aventure sensationnelle qu'ils venaient de vivre. Les filles écoutaient, muettes de surprise et de joie. Ce fut bien autre chose encore lorsque Jacques tira de sa poche les précieux documents qu'Otto lui avait confiés.

« Quand allons-nous nous mettre à la recherche du trésor? s'écria tout de suite Denise, impatiente.

— Navré de te désappointer, sourit Jacques, mais avant tout il nous faut sortir de cette vallée et prévenir Julius. C'est lui qui s'occupera de déterrer le trésor. Et puis, n'oublions pas qu'il est urgent de prévenir tante Alice et René Marchai. Chercher nous-mêmes le trésor nous ferait perdre trop de temps. D'ailleurs, ce trésor ne nous appartient pas. Otto n'a pas eu le temps de me donner beaucoup de détails, mais j'imagine qu'il est la propriété des gens qui habitaient cette vallée jadis. Enfin, il est tout aussi urgent sinon plus de ramener du secours pour Otto au cas où il ne pourrait pas nous suivre. Il me paraît bien malade, le pauvre !

— Tant pis! soupira Denise. Mais j'aurais eu tant de plaisir à trouver ce trésor moi-même!

— Peut-être Julius nous permettra-t-il de participer aux recherches! » suggéra Henri, plein d'espoir.

Cependant, la nuit était tombée. Les garçons n'en pouvaient plus de fatigue et ne désiraient qu'une chose : dormir ! Les filles au contraire, qui s'étaient plutôt ennuyées au cours de la journée, auraient bien aimé veiller plus longtemps. Elles continuèrent à poser des questions auxquelles leurs frères avaient à peine la force de répondre. A la fin, Jacques déclara :

« Taisez-vous, bavardes! Nous avons tous besoin d'une bonne nuit. Songez que demain une rude journée nous attend. Il faudra retourner chercher Otto puis trouver le passage des Quatre-Vents, et enfin joindre Julius.

— On dirait que notre passionnante aventure touche à sa fin! » soupira Denise avec un soupçon de regret.

Elle se résigna enfin à s'étendre à son tour. Lucette et elle chuchotèrent encore un moment à voix basse, puis ce fut le silence. Les quatre jeunes robinsons étaient endormis.



CHAPITRE IX

LE PASSAGE DES QUATRE-VENTS

LE LENDEMAIN MATIN, au réveil, les enfants constatèrent que Pépito n'était pas revenu se poster en sentinelle près de la cascade.

« C'est une chance! commenta Jacques. Mais je me demande ce qu'ont dû penser Juan et Luis hier soir en trouvant leur cabane vide... et le prisonnier envolé!

— Pourvu qu'ils n'aient pas eu l'idée de le chercher du côté de la vieille étable! s'inquiéta Denise. Dans ce cas, peut-être Otto nous a-t-il dénoncés!

— Jamais de la vie ! protesta Jacques. Nous pouvons lui faire confiance.

— C'est égal, soupira Lucette. J'aimerais bien que René soit ici pour nous protéger. Avec lui nous ne risquerions rien...

— Courage! lui dit Henri. Bientôt nous aurons quitté cette vallée et nous pourrons lui faire signe. Il viendra vite nous chercher.»

Les quatre enfants prirent leur déjeuner matinal en compagnie de Kiki et de Lizzi. Le repas terminé, on tint conseil.

« Ainsi, dit Jacques en conclusion, Henri et moi allons chercher Otto. Inutile que vous autres, filles, veniez avec nous. Occupez-vous plutôt d'empaqueter quelques boîtes de conserves dont nous aurons besoin en route. Le passage des Quatre-Vents est peut-être assez loin d'ici et il faudra nous restaurer une ou deux fois en chemin.

— Très bien, approuva Denise. J'espère qu'Otto ira mieux ce matin et qu'il se sentira la force de vous accompagner ici. Je vais préparer un casse-croûte pour votre retour. Ensuite, eh bien, nous dirons adieu à la Vallée mystérieuse...

— Et, en attendant que René reçoive notre message et vienne nous chercher, acheva Lucette, peut-être Julius nous permettra-t-il de participer à la découverte du trésor! »

Cette perspective séduisait tout le monde. Les garçons quittèrent la grotte, laissant Kiki avec les filles. Ils eurent vite fait de dévaler la pente de la montagne, tout en surveillant les alentours pour le cas où Pépito ou l'un de ses acolytes aurait rôdé par là.

Mais ils ne virent personne et arrivèrent sans encombre à la vieille étable. Ils s'en approchèrent sur la pointe des pieds. Nul bruit ne s'en échappait et elle semblait vide. Jacques se décida à entrer tout en appelant à mi-voix :

« Otto ! C'est moi, Jacques. Je viens vous chercher. Vous sentez-vous mieux? »

Aucune réponse ne vint. Peut-être Otto dormait-il? Jacques avança tout au fond de l'étable et dut se rendre à l'évidence : Otto n'y était pas. Qu'était-il arrivé?... Le jeune garçon remarqua que les provisions qu'il avait laissées à son nouvel ami n'avaient pas été touchées. Pourquoi?

« Flûte! murmura-t-il. Juan et Luis ont dû se mettre à la recherche de leur prisonnier et le rejoindre ici. Le malheureux! Je me demande ce qu'ils en ont fait. »

II courut mettre Henri au courant de sa découverte.

« Si nous allions jeter un coup d'œil à la cabane des bandits? proposa-t-il ensuite. Peut-être pourrions-nous découvrir ce qu'est devenu Otto? »

Henri fit montre de prudence.

« Grimpons d'abord dans l'arbre d'où nous pouvons apercevoir l'avion, conseilla-t-il. Alors, si nous voyons les hommes groupés autour de l'appareil, nous pourrons nous avancer jusqu'à la cabane. Mais évitons de nous précipiter tête baissée vers le danger. Peut-être Juan et ses amis s'attendent-ils à nous voir arriver. S'ils nous faisaient prisonniers, les filles ne sauraient que devenir sans nous !

— Tu as raison, acquiesça Jacques. Montons à l'arbre. » Parvenu au sommet, le jeune garçon porta les jumelles

à ses yeux.

« Sapristi! s'écria-t-il alors. L'avion a disparu!

— C'est vrai, constata Henri à son tour. Et cette fois nous ne l'avons pas entendu tant nous dormions profondément. Sais-tu ce que je crois, Jacques? Ton intervention d'hier a effrayé les bandits. Ils doivent nous croire bien plus nombreux que nous ne sommes. Et alors, du moment qu'ils ne peuvent pas mettre la main sur le trésor tout de suite, ils ont choisi de filer... avec Otto, sans doute.

— C'est aussi mon avis. Allons, nous n'avons plus qu'à retourner auprès des filles et à trouver bien vite le passage des Quatre-Vents... »

Comme ils redescendaient de leur arbre, Henri demanda : « Et nos valises? Nous les laissons toujours sur leur perchoir?

— Impossible de nous en encombrer! répondit Jacques. Nous pourrons sans doute les récupérer plus tard. Viens, dépêchons-nous.»

Denise et Lucette furent surprises de voir leurs frères revenir si vite... et seuls.

« Les bandits sont repartis en avion, expliqua Jacques, et nous supposons qu'ils ont emmené Otto avec eux. J'espère que maintenant, puisqu'il ne peut plus leur être utile, ils lui rendront la liberté.

— Encore heureux qu'Otto nous ait indiqué le chemin du passage des Quatre-Vents !

— Ne traînons pas davantage. Tu as emballé des conserves, Denise?

— Les voici... Qu'allons-nous faire à présent? Monter ou descendre?

— Monter! répondit Henri qui venait de consulter la carte. Monter jusqu'à l'endroit d'où jaillit la cascade. Ensuite, nous devrons suivre cette corniche dessinée par Otto. Nous traverserons un bois épais puis arriverons à une seconde corniche et enfin à une route véritable,... le chemin normal, je suppose, que prenaient les gens de cette vallée lorsqu'ils désiraient sortir de chez eux et aller visiter le village voisin. Une fois sur cette route, je me sentirai mieux.

— Et moi donc! s'écria Denise avec conviction. Qui sait? peut-être y rencontrerons-nous quelqu'un !

— Ça m'étonnerait ! .réfléchit Jacques tout haut. Depuis que nous sommes ici, rappelez-vous que-nous n'avons rencontré personne en dehors des bandits. Et c'est une chose qui m'intrigue. Comment se fait-il quej puisqu'il existe un passage, personne ne vienne jamais dans la vallée?

— Il y a certainement une raison à cela, répondit Denise, mais ce n'est pas le moment de la chercher. Partons! »

Les enfants se mirent en route. Le bruit formidable de la cascade les accompagna pendant la première partie de leur ascension. Les quatre compagnons arrivèrent bientôt à l'endroit d'où surgissait la chute d'eau. C'était un trou énorme, tout bouillonnant d'écume. Le spectacle était impressionnant.

« Quel chemin prendre à présent? demanda Denise à qui il tardait de sortir de la vallée.

— Voici la corniche rocheuse signalée par Otto, dit Jacques. Sapristi, comme elle est étroite ! Et elle passe juste au-dessus de la cascade ! Lucette, ne regarde pas à tes pieds. Tu pourrais avoir le vertige. »

Les quatre enfants suivirent la corniche et franchirent ce mauvais pas sans trop de difficulté. Lucette serrait très fort



la main de Jacques. Kiki, lui, voletait en avant du petit groupe en chantant :

« *En avant, Fanfan-la-Tulipe! En avant, Fanfan, en avant!* » Une chanson tout à fait de circonstance, comme on voit.

Lucette elle-même ne put s'empêcher de sourire.

« Je n'ai pas le courage de Fanfan-la-Tulipe! dit-elle.

Ouf! Voici la fin de cette corniche... Que ce bois est donc joli! Il faut le traverser, je crois? »

Les enfants entrèrent dans le bois. C'était une vaste pinède, sombre et silencieuse. Rien ne poussait sous les hauts fûts des pins. Soudain le vent se leva et se mit à souffler dans les arbres. On aurait dit que ceux-ci chuchotaient entre eux.

L'illusion était si forte qu'elle émut Kiki. « Chut! cria-t-il. Chut! Silence! » Au bout d'un moment, Jacques annonça : « Le bois se termine ici! Plus qu'une autre corniche et nous atteindrons enfin la fameuse route qui doit nous ramener vers les pays civilisés. En avant, vous autres! »

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. La corniche

qu'il fallait suivre se trouvait bien au-dessus du bois *et,* pour y accéder, les enfants durent se livrer à une assez rude escalade.

Quand les quatre grimpeurs atteignirent enfin la corniche, ils s'arrêtèrent pour souffler. Un buisson de framboises sauvages les désaltéra. Après quelques instants de repos, ils repartirent. Cette seconde corniche était beaucoup plus large que la précédente et il était facile d'avancer.

Soudain, arrivés à l'endroit où la corniche contournait le flanc de la montagne, les jeunes robinsons aperçurent la route au-dessous d'eux. Ils firent halte pour la contempler.

« Je n'aurais jamais pensé éprouver tant de plaisir à regarder une simple route! avoua Denise en riant. Voici donc le chemin qui va nous permettre de quitter la Vallée mystérieuse !

— Regardez! dit Lucette. Elle serpente sur une bonne longueur et l'on ne peut voir où elle aboutit, car ce tournant, là-bas, nous le cache.

— Mais l'on peut déjà apercevoir le passage des Quatre-Vents ! fit remarquer Jacques en tendant la main. Voyez-vous l'endroit où cette montagne touche presque sa voisine? Eh bien, c'est là... une sorte d'étroit défilé, j'imagine!

— Descendons vite sur la route! » supplia Denise.

A peine les enfants y furent-ils arrivés qu'une exclamation de surprise échappa à Henri.

« Comme c'est bizarre! Cette route est envahie par les mauvaises herbes. Personne, à coup sûr, n'est passé par là depuis longtemps. »

Mais les autres ne l'écoutaient pas. Ils marchaient aussi vite qu'ils le pouvaient en direction du passage des Quatre-Vents. Le défilé portait bien son nom. Situé à une altitude assez haute, il semblait être le lieu de rendez-vous de tous les vents de la montagne.

« Plus qu'un dernier tournant, s'écria Jacques, et je crois que nous pourrons franchir le défilé! »

Hélas! quand ils arrivèrent au tournant, il fallut se rendre à l'évidence. Si le défilé avait jadis été un passage, il avait cessé de l'être... L'étroite ouverture entre les deux

grandes montagnes était bloquée par des quartiers de rocs et d'énormes pierres noircies.

Consternés, les quatre amis contemplèrent ces tonnes de rocher qui leur interdisaient tout passage. Ils n'avaient même pas la force de se désoler tout haut.

« Qu'est-il arrivé? murmura enfin Jacques. Un tremblement de terre ou quoi? Quel gâchis!

— Regardez ces trous noirs de chaque côté du passage ! s'écria Henri. On dirait des cratères de volcan. »

Jacques examina les trous en silence puis se tourna vers ses compagnons.

« Savez-vous ce que je pense? dit-il. Voici à mon avis ce qui s'est passé... Quand les Poldaves combattaient les Austroviens, ils ont dû bombarder le passage et le bloquer. Cet éboulement a été provoqué par des bombes, j'en suis certain. »

Lucette demanda d'une petite voix tremblante :

« Croyez-vous... que nous puissions passer quand même?

— Je crains bien que non! répondit Henri. Personne; me semble-t-il, ne pourrait escalader cet énorme éboulis de rochers sans danger. Cela explique pourquoi jamais personne n'est revenu dans la vallée. Je suppose que la plupart des gens qui l'habitaient ont péri et que les autres se sont enfuis par le défilé. Puis celui-ci a été bloqué et nul depuis n'a pu le franchir. Juan et ses complices ont dû entendre parler du trésor caché dans la vallée et imaginer de venir l'y chercher en avion. C'est le seul mode de locomotion possible.

— Je n'arrive pas à comprendre qu'Otto n'ait pas su que le passage était bloqué! s'écria Jacques. Aurait-il eu une perte de mémoire? La maladie en est peut-être cause. »

Lucette se laissa tomber dans l'herbe et se mit à pleurer.

« Hélas! gémit-elle. Nous voici de nouveau prisonniers de la vallée. Nous n'en sortirons jamais! »

Les autres n'avaient pas le courage de la consoler. Le coup terrible qui les frappait les laissait sans réaction. Juste au moment où ils croyaient enfin être tirés d'affaire, pouvoir joindre Julius et alerter René, voilà que le destin cruel semblait se moquer d'eux...

qu'il fallait suivre se trouvait bien au-dessus du bois et, pour y accéder, les enfants durent se livrer à une assez rude escalade.

Quand les quatre grimpeurs atteignirent enfin la corniche, ils s'arrêtèrent pour souffler. Un buisson de framboises sauvages les désaltéra. Après quelques instants de repos, ils repartirent. Cette seconde corniche était beaucoup plus large que la précédente et il était facile d'avancer.

Soudain, arrivés à l'endroit où la corniche contournait le flanc de la montagne, les jeunes robinsons aperçurent la route au-dessous d'eux. Ils firent halte pour la contempler.

« Je n'aurais jamais pensé éprouver tant de plaisir à regarder une simple route! avoua Denise en riant. Voici donc le chemin qui va nous permettre de quitter la Vallée mystérieuse !

— Regardez! dit Lucette. Elle serpente sur une bonne longueur et l'on ne peut voir où elle aboutit, car ce tournant, là-bas, nous le cache.

— Mais l'on peut déjà apercevoir le passage des Quatre-Vents! fit remarquer Jacques en tendant la main. Voyez-vous l'endroit où cette montagne touche presque sa voisine? Eh bien, c'est là... une sorte d'étroit défilé, j'imagine!

— Descendons vite sur la route! » supplia Denise.

A peine les enfants y furent-ils arrivés qu'une exclamation de surprise échappa à Henri.

« Comme c'est bizarre! Cette route est envahie par les mauvaises herbes. Personne, à coup sûr, n'est passé par là depuis longtemps. »

Mais les autres ne l'écoutaient pas. Ils marchaient aussi vite qu'ils le pouvaient en direction du passage des Quatre-Vents. Le défilé portait bien son nom. Situé à une altitude assez haute, il semblait être le lieu de rendez-vous de tous les vents de la montagne.

« Plus qu'un dernier tournant, s'écria Jacques, et je crois que nous pourrons franchir le défilé! »

Hélas! quand ils arrivèrent au tournant, il fallut se rendre à l'évidence. Si le défilé avait jadis été un passage, il avait cessé de l'être... L'étroite ouverture entre les deux

grandes montagnes était bloquée par des quartiers de rocs et d'énormes pierres noircies.

Consternés, les quatre amis contemplèrent ces tonnes de rocher qui leur interdisaient tout passage. Ils n'avaient même pas la force de se désoler tout haut.

« Qu'est-il arrivé? murmura enfin Jacques. Un tremblement de terre ou quoi? Quel gâchis!

— Regardez ces trous noirs de chaque côté du passage ! s'écria Henri. On dirait des cratères de volcan. »

Jacques examina les trous en silence puis se tourna vers ses compagnons.

« Savez-vous ce que je pense? dit-il. Voici à mon avis ce qui s'est passé... Quand les Poldaves combattaient les Austroviens, ils ont dû bombarder le passage et le bloquer. Cet éboulement a été provoqué par des bombes, j'en suis certain. »

Lucette demanda d'une petite voix tremblante :

« Croyez-vous... que nous puissions passer quand même?

— Je crains bien que non! répondit Henri. Personne; me semble-t-il, ne pourrait escalader cet énorme éboulis de rochers sans danger. Cela explique pourquoi jamais personne n'est revenu dans la vallée. Je suppose que la plupart des gens qui l'habitaient ont péri et que les autres se sont enfuis par le défilé. Puis celui-ci a été bloqué et nul depuis n'a pu le franchir. Juan et ses complices ont dû entendre parler du trésor caché dans la vallée et imaginer de venir l'y chercher en avion. C'est le seul mode de locomotion possible.

— Je n'arrive pas à comprendre qu'Otto n'ait pas su que le passage était bloqué! s'écria Jacques. Aurait-il eu une perte de mémoire? La maladie en est peut-être cause. »

Lucette se laissa tomber dans l'herbe et se mit à pleurer.

« Hélas! gémit-elle. Nous voici de nouveau prisonniers de la vallée. Nous n'en sortirons jamais! »

Les autres n'avaient pas le courage de la consoler. Le coup terrible qui les frappait les laissait sans réaction. Juste au moment où ils croyaient enfin être tirés d'affaire, pouvoir joindre Julius et alerter René, voilà que le destin cruel semblait se moquer d'eux...

« Je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à réintégrer notre refuge! soupira Denise au bout d'un moment.

— C'est évidemment le plus sage », opina Jacques d'un air sombre.

Les enfants se reposèrent un peu, puis se remirent en marche. Le retour était beaucoup moins gai que l'aller. La pauvre Lucette avait même l'air si désespéré que Jacques chercha à détourner le cours de ses pensées.

« Ne fais pas cette tête, voyons! lui dit-il. Du moment que nous sommes forcés de rester encore dans la vallée, rien ne nous empêche plus de nous mettre à la recherche du trésor !

— Vrai? s'exclama-t-elle, les yeux brillant déjà de joie anticipée. Tu parles sérieusement? Oh! Jacques! Nous arriverons à le découvrir, j'en suis sûre! Quelle chance qu'Otto t'ait remis la carte indiquant la cachette au trésor! Si nous y jetions un coup d'œil tout de suite? »

Jacques ouvrit la carte.

« Otto a dessiné là-dessus plusieurs points de repère, expliqua-t-il. Voyez ce rocher de forme bizarre : on dirait un homme enroulé dans son manteau, avec une tête ronde comme un ballon. Si nous apercevons ce rocher, nous pouvons être sûrs d'être sur la bonne piste.

— Et ça, qu'est-ce que c'est? demanda Denise. Ah! un arbre penché! Mais comment ferons-nous pour trouver ce rocher ou cet arbre?

— Nous n'aurons qu'à commencer par le commencement, c'est simple ! Notre premier point de repère est la cascade que nous connaissons. Alors, le mieux est d'y retourner tout de suite. A partir de la cascade, nous nous mettrons à la recherche de l'arbre, en suivant les flèches dessinées par Otto. Puis ce sera un rocher à la forme étrange, puis une source. Une fois arrivés là, nous toucherons au but. »

Quand ils atteignirent la cascade, le soleil venait de se cacher derrière de gros nuages et la pluie commençait à tomber. Les quatre enfants, déçus, interrogèrent le ciel menaçant.

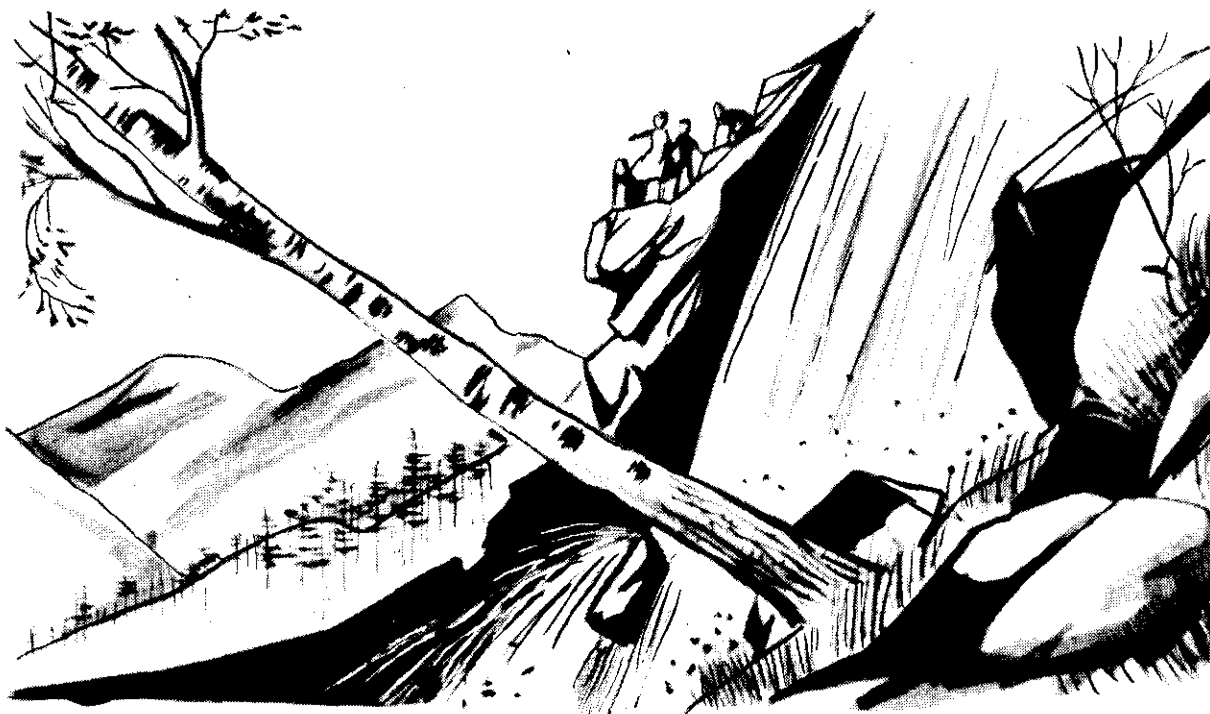
« Pas la peine de nous mettre en campagne aujourd'hui,

déclara Henri. Le temps est trop mauvais et d'ailleurs il est tard. »

La pluie redoubla soudain de violence et les enfants se dépêchèrent de regagner leur confortable refuge familier.

« Bon, bon, grommela Jacques. Qu'il pleuve tant et plus aujourd'hui. Mais demain, espérons que le soleil brillera! »





CHAPITRE X

LA CHASSE AU TRESOR

LA PLUIE dura toute la nuit. Mais le lendemain matin, ainsi que les enfants l'avaient espéré, un beau soleil doré brillait dans le ciel bleu..

« Une journée idéale pour la chasse au trésor! s'écria Jacques avec entrain.

— Emportons quelques boîtes pour cette excursion, conseilla Lucette. Nous pouvons avoir à marcher longtemps. »

Après le petit déjeuner, les enfants se mirent en route.

« Le premier jalon sur la piste au trésor, rappela Jacques, est l'endroit d'où jaillit la cascade. Nous en connaissons le chemin puisque nous y sommes déjà montés hier. Allons-y. »

Arrivés tout au haut de la cascade, les quatre compagnons admirèrent une fois de plus le gouffre écumant qui déversait des torrents d'eau.

« Et maintenant, rappela Denise, il s'agit de trouver cet arbre au tronc penché qui figure sur la carte d'Otto. »

La fillette regarda autour d'elle dans toutes les directions avant d'ajouter avec une moue de déception :

« Je ne vois rien qui y ressemble, hélas! Et vous?

— Ne me dis pas que cet arbre n'existe pas! grommela Jacques en étudiant à son tour les environs. Otto s'est trompé pour le passage des Quatre-Vents, c'est entendu, mais j'ai idée que cette fois-ci... »

Cependant, tous les arbres alentour semblaient parfaitement verticaux. Soudain, Lucette poussa un cri et pointa l'index vers sa droite :

« Le voici! s'écria-t-elle. Le voyez-vous? Juste au-dessous de nous, de l'autre côté de la cascade! »

Les trois autres se précipitèrent à ses côtés. Elle avait raison. En contrebas, mais du côté opposé au leur, ils aperçurent un arbre qui poussait presque horizontal par rapport à la pente de la montagne. C'était un bouleau. Pourquoi avait-il poussé ainsi de travers, voilà ce que les enfants étaient bien incapables de s'expliquer. Le vent n'était pas plus fort ici qu'ailleurs. Mais le fait demeurait : l'arbre était penché. Ils n'en demandaient pas davantage!

Comme la veille, les quatre amis franchirent donc l'étroite corniche aérienne et se retrouvèrent de l'autre côté de la cascade. Il ne leur restait plus qu'à dévaler la pente jusqu'à l'arbre, ce qu'ils firent avec la hâte que l'on devine.

« Nous voici arrivés à notre second jalon! dit Jacques avec satisfaction. Cherchons à présent le troisième : une roche plate et noire,... une sorte de paroi ou de mur, dirait-on. »

De nouveau, les enfants regardèrent dans toutes les directions, en quête du rocher noir. Cette fois, ce fut Jacques qui aperçut le premier le repère. Il se trouvait à quelque distance et ne semblait pas facile à atteindre. Pour l'approcher, il fallait grimper le long d'une portion particulièrement abrupte de la montagne, presque un à-pic.

Pourtant, il fallait bien s'y résigner et, en soupirant, les quatre amis entreprirent l'escalade. Il fallut près de trois

quarts d'heure aux enfants pour arriver à l'étrange mur lisse et noir.

« Voyez, dit Jacques en caressant du bout des doigts le rocher plat. Ce mur est constitué par une unique roche couleur de suie. Je me demande ce que cela peut être.

— Peu importe, riposta Denise avec impatience. Quel est le prochain jalon,... le quatrième?

— Une source », répondit Henri.

Hélas! il n'y avait pas la moindre apparence de source à l'horizon. Lucette commençait à se désoler.

« Courage ! lui dit son frère. Peut-être ne pouvons-nous apercevoir notre quatrième repère d'ici même. Sans doute devrons-nous chercher un peu aux environs. »

Denise eut une inspiration.

« D'où nous sommes, on n'entend plus la cascade. Écoutons bien. Une source d'eau jaillissante, ça doit chanter, non? »

Tous s'immobilisèrent et écoutèrent. Alors, dans le silence de ce paisible coin de montagne, le murmure d'un ruisseau s'éleva, joyeux et amical.

« Je l'entends! s'écria Lucette, ravie. Le bruit vient de cette direction,... quelque part au-dessus de nous! »

Elle bondit vers un bouquet d'arbres situé à peu de distance et les autres la suivirent. Alors une exclamation de joie leur échappa à tous. Là, dans une prairie parsemée de fleurs, jasait une source limpide qui jaillissait entre des rochers blancs pour former un ruisseau cristallin à l'eau glacée.

« Notre quatrième jalon! s'écria Henri tout joyeux.

— Alors, en avant pour le cinquième et dernier! lança Lucette qui ne se tenait plus d'enthousiasme.

- Oui, cherchons ce rocher à la forme bizarre,... vous savez bien, celui qui ressemble à une silhouette humaine?

— Nous n'aurons pas à chercher longtemps, s'écria Henri avec exultation. Regardez là-haut! Il se détache en plein sur le ciel. Je viens de l'apercevoir à l'instant. »

Les autres levèrent la tête.

« Tu as raison, dit Jacques. Venez vite! En route pour la dernière étape! »



Là, dans une prairie parsemée de fleurs, jasait une source limpide

Toutefois, parvenus à leur ultime repère, les enfants se regardèrent, assez ennuyés.

« Et maintenant? Où chercher le trésor? »

C'est en vain qu'ils explorèrent les environs immédiats du rocher, dans l'espoir de découvrir quelque grotte pouvant servir de cachette.

« Moi, je suis fatiguée de chercher! déclara Denise au bout d'un moment. Je vais me reposer cinq minutes ! »

Elle se laissa tomber sur l'herbe tout de son long et là, le visage tourné vers le ciel, promena machinalement ses regards sur la montagne, au-dessus d'elle. Le versant en était hérissé ça et là de rochers en surplomb qui formaient comme de minuscules plates-formes. En d'autres endroits au contraire... Denise se redressa soudain.

« Hep! vous autres! appela-t-elle. Regardez là-haut!... N'est-ce pas un trou qu'on aperçoit?

— C'est ma foi vrai! Si nous montions l'explorer? »

Denise oublia sa fatigue et suivit ses compagnons. Le trou était si bien dissimulé parmi le hérissement des rochers qu'on ne pouvait guère l'apercevoir que sous un certain angle... et précisément de l'endroit que Denise avait choisi pour s'allonger. Très émus, les enfants tendirent le cou vers les profondeurs mystérieuses de ce boyau qui s'ouvrait au flanc de la montagne. Jacques alluma sa lampe électrique et éclaira l'intérieur du trou. Hélas ! c'était une simple excavation qui ne semblait pas se prolonger au-delà d'une faible distance. Pourtant, à un moment donné, le faisceau lumineux de la lampe accrocha un second trou d'ombre, tout au fond.

« Je crois qu'il y a là un passage, déclara Denise. Mais oui, je ne me trompe pas! »

L'ouverture n'était pas assez large pour permettre aux enfants d'entrer tous ensemble. En fait, ce fut Kiki qui s'y engouffra le premier, puis Jacques.

« A toi, Lucette! » appela-t-il en aidant sa sœur à le rejoindre... Puis sa voix s'éleva à nouveau : « Tu as raison, Denise. Il y a bien un passage ici au fond,... un passage assez large pour nous permettre d'avancer debout... .

Vous savez, je crois que nous touchons au but! Venez vite! »

Denise et Henri durent attendre que Jacques et Lucette se soient engagés dans le couloir en question avant de pouvoir se faufiler à leur tour dans l'excavation. Bientôt tous quatre se trouvèrent en train de suivre le passage, haut et large, au bout duquel ils espéraient bien trouver le fameux trésor !

Jacques marchait en tête, Kiki perché sur son épaule. Lucette, peu rassurée, tenait son frère par la manche. Le couloir n'était pas rectiligne et semblait s'enfoncer dans le sol. Et puis, tout d'un coup, il cessa... Jacques s'arrêta net et demeura bouche bée. Un spectacle extraordinaire s'offrait à sa vue. La lumière de sa lampe éclairait une profusion de colonnes d'un blanc brillant qui semblaient descendre du plafond de la grotte où débouchait le passage. D'autres colonnes montaient du sol. Certaines se rejoignaient, formant de véritables piliers.

« Jacques! chuchota Lucette. Qu'est-ce que c'est? Le trésor?

-— Mais non, nigaude, répondit Denise fière de sa science. Ce sont des stalactites et des stalagmites. On appelle stalactites celles qui descendent du plafond et stalagmites celles qui montent du sol. Ce sont des concrétions calcaires dues à l'infiltration des eaux de pluie. J'ai lu ça dans un livre il y a quelque temps... mais je suis contente de le voir de mes yeux. - Comme c'est étrange! s'exclama Lucette. On dirait un décor des Mille et une Nuits! »

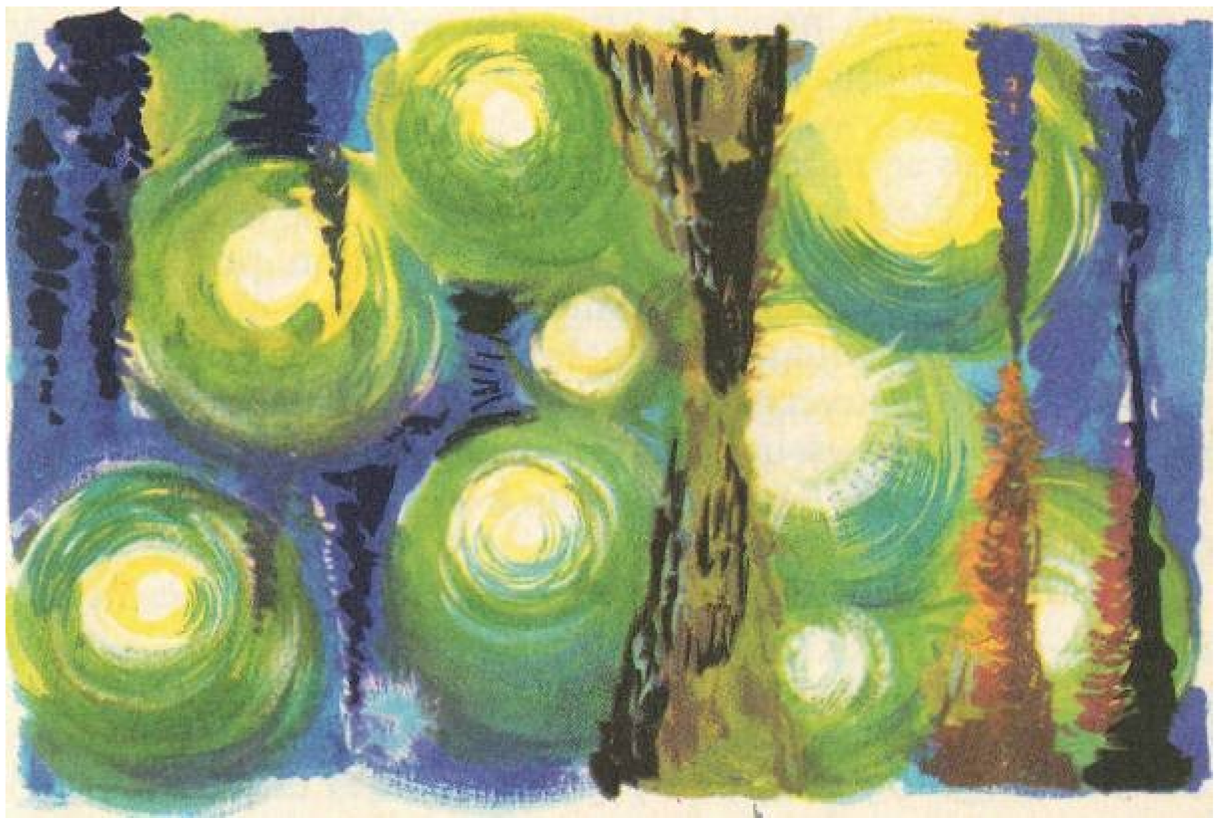
Les enfants traversèrent l'immense grotte tout en admirant les « piliers » au passage.

Au fond de la caverne s'élevait une sorte d'arche, formée de calcaire elle aussi. Les jeunes robinsons passèrent dessous. Elle se prolongeait en une espèce de tunnel au bout duquel s'ouvrait une autre grotte.

Celle-ci était moins vaste et moins imposante que la précédente. Seules quelques rares stalactites pendaient çà et là.

Soudain, Denise poussa un léger cri.

« Savez-vous, demanda-t-elle, si les stalactites peuvent briller dans l'obscurité? Il m'a semblé apercevoir quelque chose de lumineux dans ce coin, là-bas. »



Jacques éteignit sa torche et, tout aussitôt, les enfants demeurèrent suffoqués de surprise. Là-haut, contre le plafond, et tout autour d'eux sur les murs, luisaient des milliers de minuscules étoiles. Elles étaient vertes et bleues. On les voyait briller et clignoter de la plus étonnante manière.

« Par exemple! Qu'est-ce que cela peut être? murmura Denise. Voyez, ces choses bougent. Elles montent et descendent. S'agit-il de créatures vivantes? »

Les garçons l'ignoraient. Ils se contentaient d'admirer le gracieux ballet lumineux qui dansait sous leurs yeux.

« Ce sont peut-être des sortes de vers luisants, émit finalement Jacques. Des lucioles! En tout cas, l'effet est ravissant! »

II ralluma sa lampe et le plafond s'éclaira d'une lueur d'un jaune uniforme. Les étoiles bleues et vertes avaient disparu.

« Eteins, je t'en prie! réclama Lucette. Je veux voir ces

lucioles encore un peu. Oh! que j'aimerais pouvoir en capturer une centaine et les lâcher dans ma chambre à coucher! »

Les autres se moquèrent d'elle tout en reconnaissant que ce « ballet d'étoiles » — c'est Denise qui fit ce jeu de mots — était bien la chose la plus exquise que l'on pût imaginer. Jacques ne ralluma pas sa lampe avant que chacun se soit rassasié du merveilleux spectacle.

« Après la caverne aux stalactites et la caverne aux lucioles, qu'allons-nous rencontrer encore? » soupira Denise.

Un long couloir, faisant suite à la caverne aux lucioles, s'ouvrait devant les enfants.

« Suivons-le, dit Lucette. Et souhaitons que la prochaine caverne soit enfin celle au trésor! »

Ce nouveau passage était aussi large et aussi haut que le premier. Les enfants s'y engagèrent sans difficulté. Soudain, la lampe de Jacques fit briller quelque chose à ses pieds. Le jeune garçon s'arrêta.

« Qu'est-ce que c'est?,» s'exclama-t-il.

Denise se baissa et ramassa l'objet.

« C'est une broche, constata-t-elle d'un air étonné. Une broche sans son épingle. Celle-ci a dû se casser, ce qui explique que la broche ait été perdue. N'est-ce pas une étrange découverte? »

Les autres étaient bien de cet avis. Ils écarquillaient les yeux pour mieux voir le bijou. Celui-ci était assez gros et tout incrusté de pierres brillantes et rouges comme du sang.

« Seraient-ce des rubis, par hasard? demanda Denise, extasiée. Comme ils brillent ! Crois-tu que cette broche fasse partie du trésor, Jacques?

— Ce n'est pas impossible!

— Si nous pouvions découvrir une pleine grotte de bijoux! soupira Lucette. C'est ça qui me ferait plaisir! »

Cependant, le couloir continuait à s'enfoncer « dans les entrailles de la terre », comme disait Henri. Mais, lorsque Jacques consulta sa boussole, il constata qu'au lieu de se diriger vers le cœur de la montagne, ses compagnons et lui marchaient à présent dans la direction opposée. Une inquiétude

lui vint : celle de déboucher soudain à l'air libre sans avoir découvert la cachette au trésor.

« Attention! annonça-t-il tout à coup. Voici un escalier qui descend juste devant nous ! »

En effet, une volée de marches, taillées dans le roc, s'offraient à la vue des enfants.

« C'est un escalier en spirale! précisa Henri. On y va? »

A la queue leu leu, ils descendirent une vingtaine de marches et se trouvèrent alors en présence d'une solide porte cloutée de fer. Les quatre amis, interdits, échangèrent des regards perplexes. Qu'y avait-il derrière cette porte? Etait-elle fermée à clef? Ils ne pouvaient s'en rendre compte, car elle ne possédait pas de serrure apparente.

Qui l'avait mise là et pourquoi? Était-elle destinée à protéger le trésor? Il n'y avait même pas une poignée que l'on pût tenter de tourner,... seulement d'énormes verrous extérieurs qui n'étaient d'ailleurs pas mis en place.

« Comment ouvrir une porte qui n'a pas de poignée? » murmura Jacques consterné, après avoir en vain tenté de la pousser.

Les quatre amis étaient au désespoir. Se trouver peut-être si près du but et échouer ainsi au dernier moment !

Soudain, le regard vif de Lucette remarqua quelque chose.

« Voyez-vous cette tête de clou? dit-elle. Elle me paraît plus brillante que les autres. Je me demande pourquoi. »

Jacques braqua sa lampe dessus et fit la même constatation que Lucette. Ce clou était différent de ses voisins.

Il le pressa. Rien ne se produisit. Il le frappa à l'aide d'une pierre. Toujours aucun résultat.

« Laisse-moi essayer ! dit alors Henri en prenant la place de son ami. Éclaire-moi bien. Oui, comme ça... »

Le jeune garçon se mit à secouer le clou. Celui-ci parut bouger un peu. Henri renouvela ses efforts, sans autre succès d'ailleurs. Alors, il eut l'idée de tourner le clou.

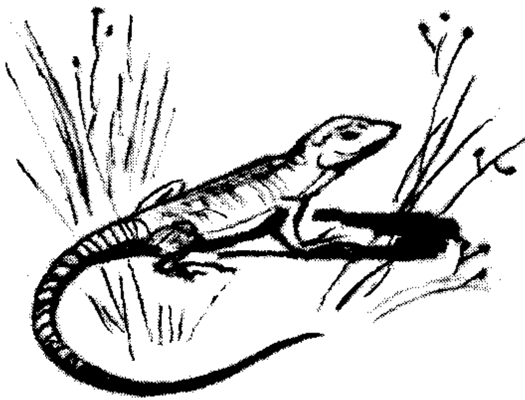
Une sorte de déclic se produisit... et la lourde porte pivota sur ses gonds. Jacques se hâta d'éteindre sa lampe, de peur de donner l'alarme aux gens qui pouvaient se trouver

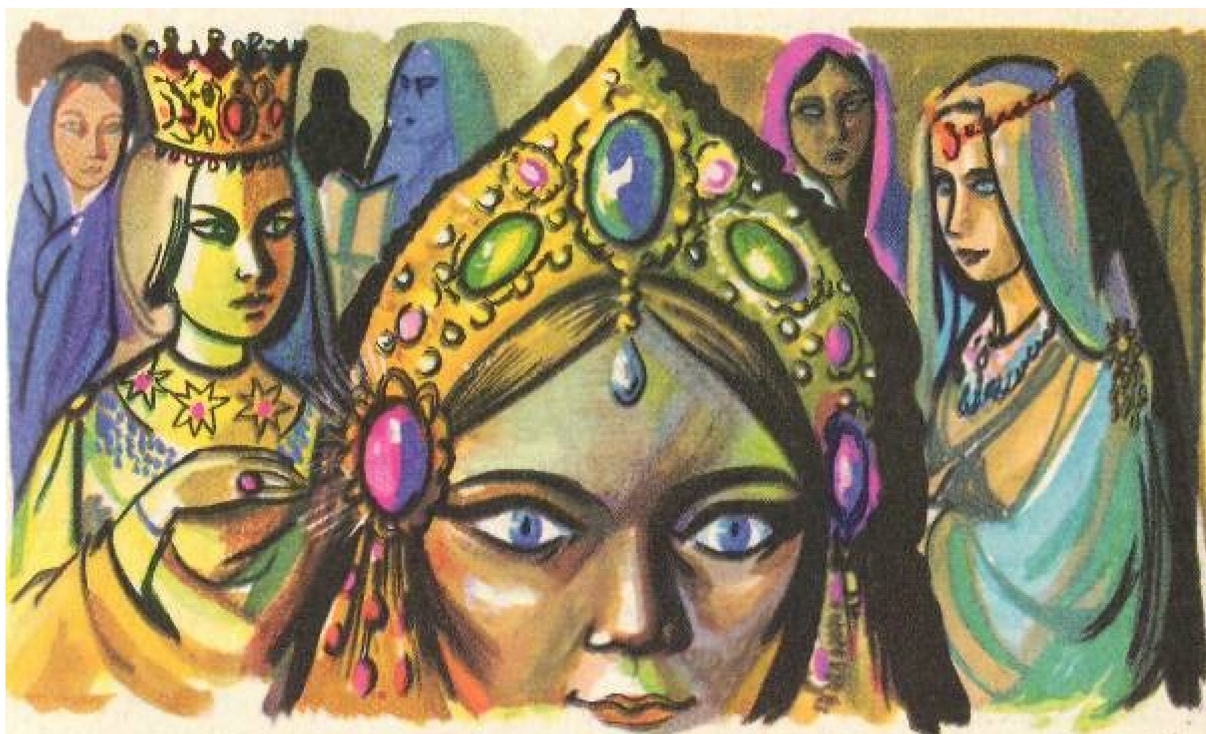
derrière le battant. C'était un réflexe puéril car, s'il y avait eu quelqu'un derrière la porte, le bruit fait par les enfants aurait suffi à l'alerter.

La porte était maintenant grande ouverte. Une lumière confuse brillait au-delà, permettant de distinguer une troisième grotte.

Lucette, impressionnée par cette mystérieuse pénombre, serra le bras de Jacques. Et soudain, un murmure de frayeur lui échappa :

« Seigneur! Cette grotte est pleine de gens! Regardez! »





CHAPITRE XI

LES GARDIENS DU TRESOR

LES quatre enfants osaient à peine en croire leurs yeux. Ils demeuraient sur le seuil, figés d'effroi. Peuplant la pénombre, devant eux, une foule de silhouettes confuses surgissait de partout. On voyait luire des yeux et briller des dents blanches. Les bras et le cou de ces personnages étincelaient de bijoux.

D'un mouvement instinctif, les jeunes robinsons se rapprochèrent les uns des autres. Quel était ce peuple silencieux paré de manière superbe, et qui les dévisageait sans faire un seul geste? Car, les enfants s'en apercevaient soudain, aucun de ces personnages ne bougeait. Tous étaient debout, les uns tournés vers les enfants, les autres de profil ou même de dos. Et tous continuaient à se taire. Pourquoi ne parlaient-ils pas? Pourquoi ne s'étonnaient-ils pas de l'intrusion des quatre amis?

« Allons-nous-en! gémit soudain Lucette en étouffant un sanglot. Ces gens-là ne sont pas vivants! J'ai peur! »

Au même instant, quittant l'épaule de Jacques, Kiki poussa un cri strident et alla se percher sur la tête d'un des mystérieux personnages : c'était une femme vêtue de magnifiques habits chamarrés d'or. La femme ne bougea pas. Comme c'était étrange! Les enfants se sentirent brusquement plus à l'aise en constatant que le perroquet ne semblait pas le moins du monde effrayé de ce curieux voisinage.

« *J'ai du bon tabac dans ma tabatière! »* se mit à chanter Kiki en grattant la chevelure de la femme sur laquelle il s'était perché. Comment celle-ci allait-elle réagir?

« Allons-nous-en ! gémit de nouveau Lucette à voix basse. Je n'aime pas cette grotte. Et tous ces gens, avec leurs yeux qui brillent... »

Et soudain, Jacques sauta au bas de la marche qui marquait le seuil. Avec hardiesse, il s'avança dans la grotte silencieuse. Allant droit-à la femme sur laquelle Kiki s'était perché, il la dévisagea de -tout près. Son regard plongea dans les étranges yeux brillants. Il tendit la main et caressa la chevelure. Puis il se tourna vers ses camarades stupéfaits et tremblants.

« C'est une statue! s'écria-t-il. Une statue portant de vrais vêtements, avec des cheveux véritables... et des pierres précieuses en guise d'yeux. Qu'est-ce que vous pensez de ça? »

Les autres en croyaient à peine leurs oreilles. Toutefois ils respirèrent, soulagés. Henri et Denise allèrent rejoindre Jacques mais Lucette n'osa pas encore bouger. Elle ne s'y risqua qu'un peu plus tard, quand elle fut bien sûre qu'il n'y avait que d'inoffensives statues dans la grotte.

Alors, avec timidité, elle s'approcha du perchoir de Kiki. C'était la statue d'une jolie femme, aux traits fins et aux cheveux noirs. Ses yeux et ses dents étaient des gemmes. Autour du cou elle portait des colliers d'or et de pierres précieuses. Des bagues splendides brillaient à ses doigts de cire.

La grotte contenait des douzaines d'autres statues semblables,

tant d'hommes que de femmes, mais toutes richement parées. Certaines des femmes portaient un bébé de cire dans les bras. C'est la vue de ces petits enfants aux yeux de saphir qui donna la solution du problème à Jacques.

« Savez-vous ce que sont ces statues? s'écria-t-il. Des statues de saints et de la Vierge Marie portant Jésus dans ses bras. Elles doivent provenir des églises de ce pays. Voilà pourquoi elles sont ornées de si beaux bijoux!

— Je comprends ! dit Denise. Ces statues devaient figurer dans les processions, lors des fêtes religieuses. Mais pourquoi les a-t-on retirées des églises pour les transporter ici?

- Peut-être, suggéra Henri, ont-elles été volées pendant la guerre qui a opposé l'Austrovie et les Poldaves, par des gens qui les ont cachées dans cette grotte avec l'intention de revenir les chercher plus tard.

— Elles doivent valoir une fortune! apprécia Denise. —- D'où vient la lueur qui éclaire cette grotte? demanda

Lucette. Elle est presque verte.

— Je suppose que les murs de la caverne sont plus ou moins phosphorescents, répondit Jacques.

— Ma parole! s'écria soudain Henri, il existe un autre passage derrière les statues. Venez voir. Ce doit être une nouvelle grotte. »

Tous se précipitèrent. Il s'agissait bien d'une autre grotte, faiblement éclairée comme la précédente. Elle ne contenait pas de statues, mais des objets plats, carrés ou ovales.

« Des tableaux! s'écria Jacques en en soulevant un. D'énormes toiles! D'où peuvent-elles provenir?

— Peut-être de musées. Dans ce cas, elles doivent représenter une jolie somme, elles aussi!

— Que de trouvailles! commenta Denise. Je m'explique à présent pourquoi Juan et Pépito avaient apporté avec eux ces immenses caisses vides. C'était pour y loger leur butin, parbleu !

— C'est une chance qu'Otto ne leur ait pas révélé la cachette du trésor! soupira Lucette avec ravissement. Dire que nous l'avons découverte avant eux!

- Peut-être existe-t-il d'autres grottes encore? suggéra Jacques. Cette montagne possède autant de cavernes qu'un fromage de Gruyère a de trous... Tenez, quand je vous le disais! En voici une autre à côté.... Pleine de livres et de documents anciens! Non, mais regardez-moi ça!

- Les vieux livres sont quelquefois aussi précieux et aussi rares que les tableaux de maître, déclara Henri en admirant les antiques reliures et les vénérables parchemins.

— Pour un trésor, nous avons découvert un trésor! s'extasia Denise. Songez à toutes les églises, à toutes les galeries d'arts et à toutes les bibliothèques qu'il a fallu piller pour réunir un tel butin!

— Ah! Et voici encore une petite grotte! s'écria Lucette qui furetait dans tous les coins. Il y a un gros coffre au milieu... Non, deux coffres... trois coffres! »

Jacques aida sa sœur à soulever l'un des couvercles. Il s'immobilisa alors, stupéfait : le coffre était plein de pièces d'or.

« Tout cet or représente une fortune! murmura-t-il. C'est à peine croyable. On croit rêver.

- Oui! renchérit Lucette. C'est exactement comme un rêve. La grotte des stalactites! La grotte aux lucioles! La grotte aux statues! La grotte aux tableaux! La grotte aux livres! Et maintenant la grotte aux coffres d'or! Un vrai conte de fées! »

Les enfants gardèrent le silence un long moment, éblouis par ce qu'ils voyaient. Soudain, un bruit étrange les tira de leur émerveillement.

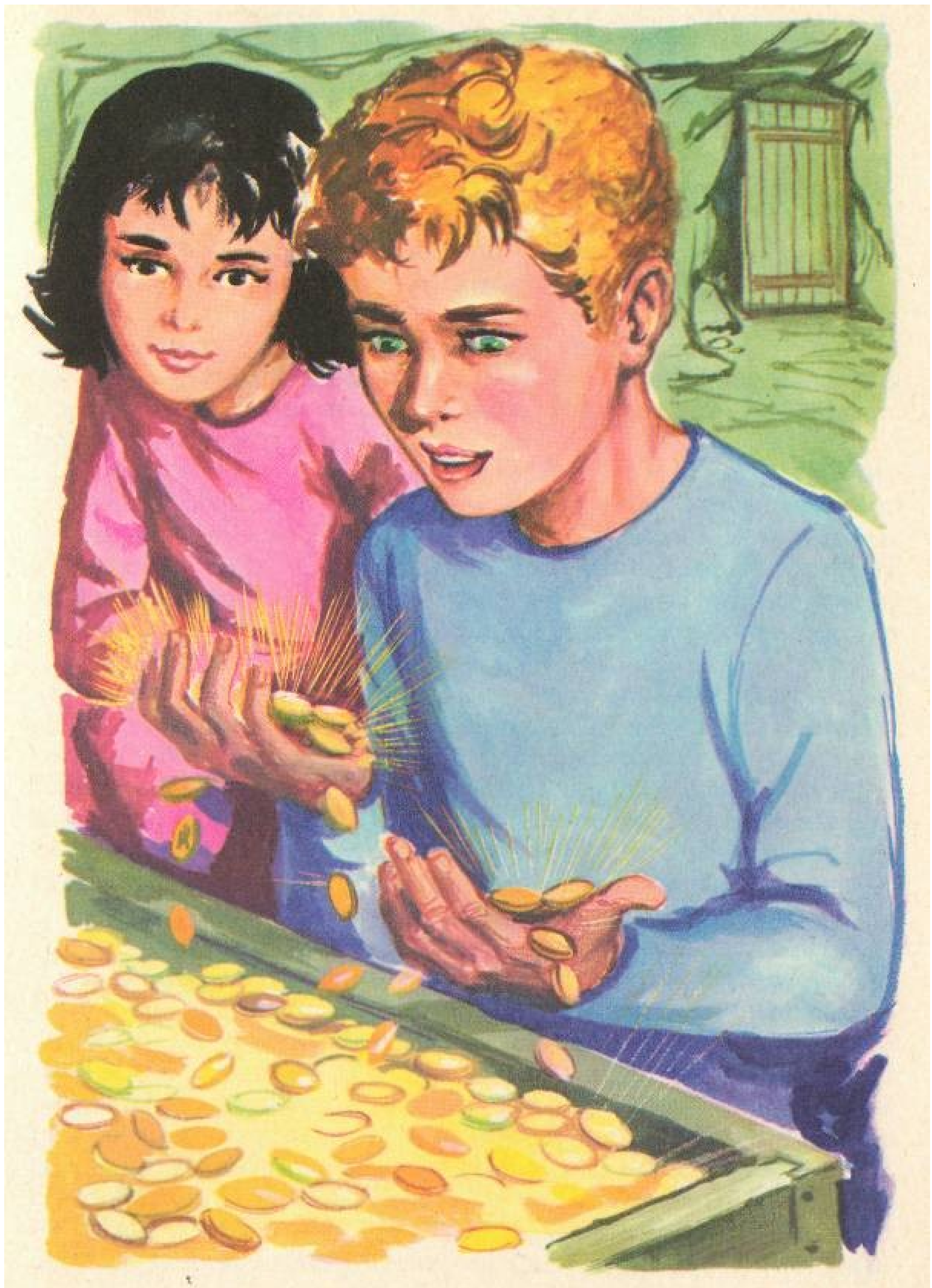
« *Cot... cot, cot, cot... codett!* »

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit Lucette en sursautant.

- Ce doit être cet idiot de Kiki », répondit Jacques. Mais non, ce n'était pas Kiki. Le pauvre était bien sage sur un des coffres et avait l'air de s'ennuyer. Il opposa un air candide au regard soupçonneux que lui jetait son maître.

« Kiki, si tu fais le malin, si tu veux nous jouer un tour, gare à toi! »

Jacques se mit à surveiller le perroquet du coin de l'œil mais Kiki ne broncha pas. Et soudain, plus proche



Tout cet or représente une fortune.

des enfants que la première fois, le bruit se reproduisit :

« *Cot... cot, cot, cot.... codett! »*

« Mais c'est une poule ! s'écria Jacques, stupéfait. Une poule qui nous annonce qu'elle a pondu. C'est impossible, voyons! »

Comme elle regardait autour d'elle, Denise avisa tout à coup quelques marches qui faisaient suite à la petite grotte aux coffres d'or.

« Le bruit vient de là, indiqua-t-elle.

— Laisse-moi passer. Je vais me rendre compte s'il s'agit bien réellement d'une poule, dit Jacques. Je ne peux pas arriver à le croire... »

Comme il montait les marches avec précaution, le gloussement se produisit de nouveau. Kiki parut alors se réveiller de sa semi-léthargie. Il ébouriffa ses plumes et se mit à glousser lui aussi. Cette grossière imitation de son propre cri dut surprendre et indigner tout à la fois l'invisible poule, car elle se mit à lancer une série de « cot, cot, cot » à croire qu'elle ne s'arrêterait jamais.

Jacques, cependant, était arrivé en haut des marches. Il se trouva en face d'une porte, non pas fermée à clef, celle-là, mais au contraire entrebâillée. Il la poussa un peu plus, avec lenteur, de manière à ne pas faire de bruit, bien qu'il ne s'attendît à rien voir d'autre qu'une poule. Mais un simple coup d'œil par la porte ouverte le fit siffler d'étonnement. Henri qui était monté derrière lui chuchota :

« Qu'y a-t-il, Jacques? Laisse-moi voir... »

Jacques se retourna et fit signe aux autres.

« Regardez! murmura-t-il. Ce n'est rien qu'une pièce. Une pièce ordinaire, avec une table, des chaises et une lampe allumée... Il y a même un repas servi sur la table.

— Partons vite, alors! répondit Denise à voix basse. Il ne faut pas que l'on nous voie. Cette pièce est évidemment habitée par quelqu'un,... par une personne qui veille sur le trésor en attendant que ses compagnons reviennent le chercher. Sauvons-nous vite! »

Mais il était trop tard... Une voix s'éleva soudain du fond de la pièce. Des paroles, en une langue inconnue, frappèrent les oreilles des enfants. Qu'allait-il leur arriver?

Puis, juste devant eux, surgit... une poule rousse! Elle s'arrêta, considérant les intrus de ses petits yeux ronds.

« *Cot!* » lança-t-elle d'une manière amicale.

« *Cot!* » répondit Kiki avec une exquise politesse.

Lucette attrapa Denise par le bras.

« Est-ce cette poule qui parlait tout à l'heure? » bégaya-t-elle, à demi stupide d'étonnement.

Bien entendu, ce n'était pas la poule. La voix se fit entendre pour la seconde fois, et, à la grande surprise des enfants, elle paraissait trahir de l'effroi. Cependant, personne ne se montra. Alors, Jacques réunit tout son courage et pénétra dans la petite pièce.

Tout à l'autre bout, sous une voûte rocheuse qui faisait ressembler la pièce à une cave, se tenait un très vieil homme. Une femme, aussi vieille mais plus courbée que lui, s'agrippait à ses basques. Tous deux contemplèrent Jacques d'un air stupéfait. Puis, après avoir échangé un regard, ils se répandirent en un torrent de paroles, dont les enfants ne pouvaient comprendre une seule.

Le battant à demi poussé de la porte empêchait les compagnons de Jacques de voir ce qui se passait dans la pièce. Lucette fit un pas en avant pour rejoindre son frère. Les deux vieillards fixèrent alors des yeux ronds sur cette petite fille rousse, si semblable au garçon qui venait d'entrer.

Soudain, la vieille femme repoussa son mari et marcha droit à Lucette. Elle la serra contre elle et l'embrassa. Puis elle se mit à lui caresser les cheveux. Lucette était plus surprise qu'effrayée. Qui pouvait être cette bizarre vieille dame qui la regardait avec tendresse? Elle se décida à appeler les autres.

« Denise! Henri!... Venez! »

Bientôt les quatre enfants se trouvèrent réunis dans la petite pièce souterraine. Dès que le vieil homme les entendit parler, il intervint.

« Ah! Vous êtes de petits Français! J'en suis bien content! J'ai vécu dans votre beau pays autrefois.

- Quelle chance! Il parle notre langue! dit Denise à



voix basse. Je me demande ce que font ici ces gens, avec le trésor? Sont-ils complices de Juan et de Pépito?

—Je vais essayer de le découvrir, répondit Jacques sur le même ton. Ils semblent inoffensifs mais peut-être ne sont-ils pas seuls! Nous allons voir... »

Et, se tournant vers le vieil homme :

« Qui habite ici avec vous? questionna-t-il.

— Ma femme Eisa et moi, Hugo Ziel, vivons seuls... avec notre poule Martha ! dit le vieillard en souriant. Nous avons la garde de toutes les choses précieuses que contiennent les grottes de la montagne, jusqu'au jour où il sera possible de les restituer à leurs légitimes propriétaires. Puisse ce jour-là être proche!

— J'ai idée que ces pauvres gens ignorent que la guerre austrovo-poldavienne commencée il y a deux ans est finie depuis une année ! » murmura Jacques à ses trois compagnons. Puis il se tourna de nouveau vers son interlocuteur...

« Qui vous a demandé de garder ces objets précieux?

— Julius Muller! Ah! quel digne homme que Julius! Si

vous saviez comme il a lutté contre nos ennemis, alors même que les Poldaves bombardaient notre vallée et brûlaient nos fermes! C'est lui qui a découvert que les chefs ennemis utilisaient les grottes comme cachette pour y entasser leur butin. Car tous ces trésors ont été volés, vous savez !

— Nous l'avions deviné, coupa Henri, très intéressé. Mais continuez, je vous prie. Votre récit est palpitant.

— Pendant la guerre, reprit le vieil homme, notre peuple a dû fuir la vallée. Certains de nous sont morts. Je suis resté seul avec Eisa. Nous nous sommes cachés, avec nos poules et notre porc. Personne ne nous a trouvés. Et puis, un jour, Julius Muller nous a dénichés et nous a conduits ici par un chemin connu de lui seul. Il nous a demandé de veiller sur le trésor jusqu'à ce que l'ennemi soit battu, nous promettant de revenir.

— Il ne le peut pas, coupa Jacques. Le passage est bloqué. Personne ne peut plus pénétrer dans la vallée ou en sortir à moins d'utiliser la voie des airs. La guerre entre l'Austrovie et la Poldavie est finie depuis longtemps. Mais des bandits sont sur la trace du trésor. Ils comptent se l'approprier. »

Le vieil Hugo Ziel parut à la fois stupéfait et effrayé. Peut-être avait-il vécu si longtemps sous terre que son esprit n'était plus très prompt à saisir les réalités de la vie. A ses yeux, sa femme, le trésor, et peut-être la poule, étaient tout ce qui importait au monde.

« Comment arrivez-vous à vous nourrir? dit soudain Lucette.

— Oh! nous avons quantité de provisions en réserve. Il y a même du grain pour Martha ! Nos autres poules et le cochon sont morts. Il ne reste que Martha. Et elle ne pond plus guère. Un œuf tous les quinze jours peut-être, et encore!

— *Cot!* fit Martha, très fière de son dernier œuf.

— Mais vous-mêmes, demanda le vieil homme, d'où venez-vous et qui êtes-vous? J'aurais dû vous le demander avant mais votre arrivée m'a surpris... »

Les enfants racontèrent donc leur singulière odyssée et, pendant ce temps, Eisa leur prépara un repas et les invita

à s'asseoir à table. Elle ne cessait de sourire à Lucette.

« Votre femme a l'air de s'intéresser à ma sœur! fit remarquer Jacques.

— Ah! soupira Hugo Ziel. C'est que nous avions une petite-fille qui lui ressemblait, jadis. Elle vit à présent chez ses parents, bien loin d'ici, mais elle manque beaucoup à Eisa. Qui sait si nous la reverrons jamais! Votre sœur a de jolis cheveux roux, comme notre Grettie. »

Kiki, cependant, avait entrepris la conquête de Martha. Il désirait lui plaire et, tout en picorant avec elle des graines autour de la table, lui faisait la conversation.

« *J'ai du bon tabac dans ma tabatière!* lui dit-il en confidence.

— *Cot!* répondit Martha, intéressée.

— Lizzi joli Kiki Henri! ajouta le perroquet avec volubilité. Messieurs les voyageurs, en voiture! Tch-tch-tch-tch... »

Ce bruit de locomotive parut surprendre la poule. Elle protesta:

« *Cotcot... cot, cot, cot, cot, cot, cot! »*

Kiki commença à trouver qu'elle manquait d'esprit de repartie et s'en fut d'un air digne se percher sur l'épaule de son maître. Le vieillard et sa femme, égayés par la petite scène, riaient aux larmes.

« Pauvres gens! chuchota Lucette à l'oreille de Denise. Ils ne doivent guère avoir de distractions, ici! »

Quand le repas fut terminé, Eisa dit quelque chose à son mari. Celui-ci se tourna vers les enfants.

« Ma femme pense que vous devez être fatigués. Peut-être aimeriez-vous vous reposer un peu? Nous disposons ici d'un endroit très agréable, où nous pouvons nous chauffer au soleil ! »

La nouvelle surprit les enfants. Le soleil! Comment ces gens pouvaient-ils jamais voir le soleil à moins de traverser toute la série des grottes et des passages jusqu'à la petite excavation qui s'ouvrait à flanc de montagne?

« Nous vous y suivrons volontiers », déclara Jacques, intrigué.

Le vieil homme se leva alors et précéda la petite troupe le long d'un large couloir taillé en plein roc et qui faisait suite à la salle à manger. Jacques, Henri et Denise venaient juste derrière lui. Eisa, tenant Lucette par la main, fermait la marche.

« Je suppose, dit Jacques en réfléchissant tout haut, que ces différents couloirs ont été creusés par d'anciens cours d'eau souterrains, aujourd'hui asséchés... »

Le tunnel emprunté par les enfants et leurs guides était sinueux. Soudain, après un dernier coude, il déboucha au grand jour. Sous les yeux ravis des quatre amis s'étalait une large plate-forme rocheuse, couverte de mousse, bordée de fougères et autres plantes, et qu'inondait un joyeux soleil. Tous respirèrent avec délice.

« Voici une nouvelle voie d'accès au trésor! » murmura Denise avec ennui. Mais elle se trompait. Il était impossible de gagner les grottes en passant par cette plate-forme. Celle-ci se terminait par un. effrayant précipice en à-pic. Une chèvre elle-même n'aurait pu y grimper. L'endroit, ainsi que l'avait annoncé le vieil homme, était un remarquable solarium... mais c'était tout.

Martha se mit à picorer de droite et de gauche. Kiki lui emboîta le pas. Il s'était pris d'amitié pour la poule.

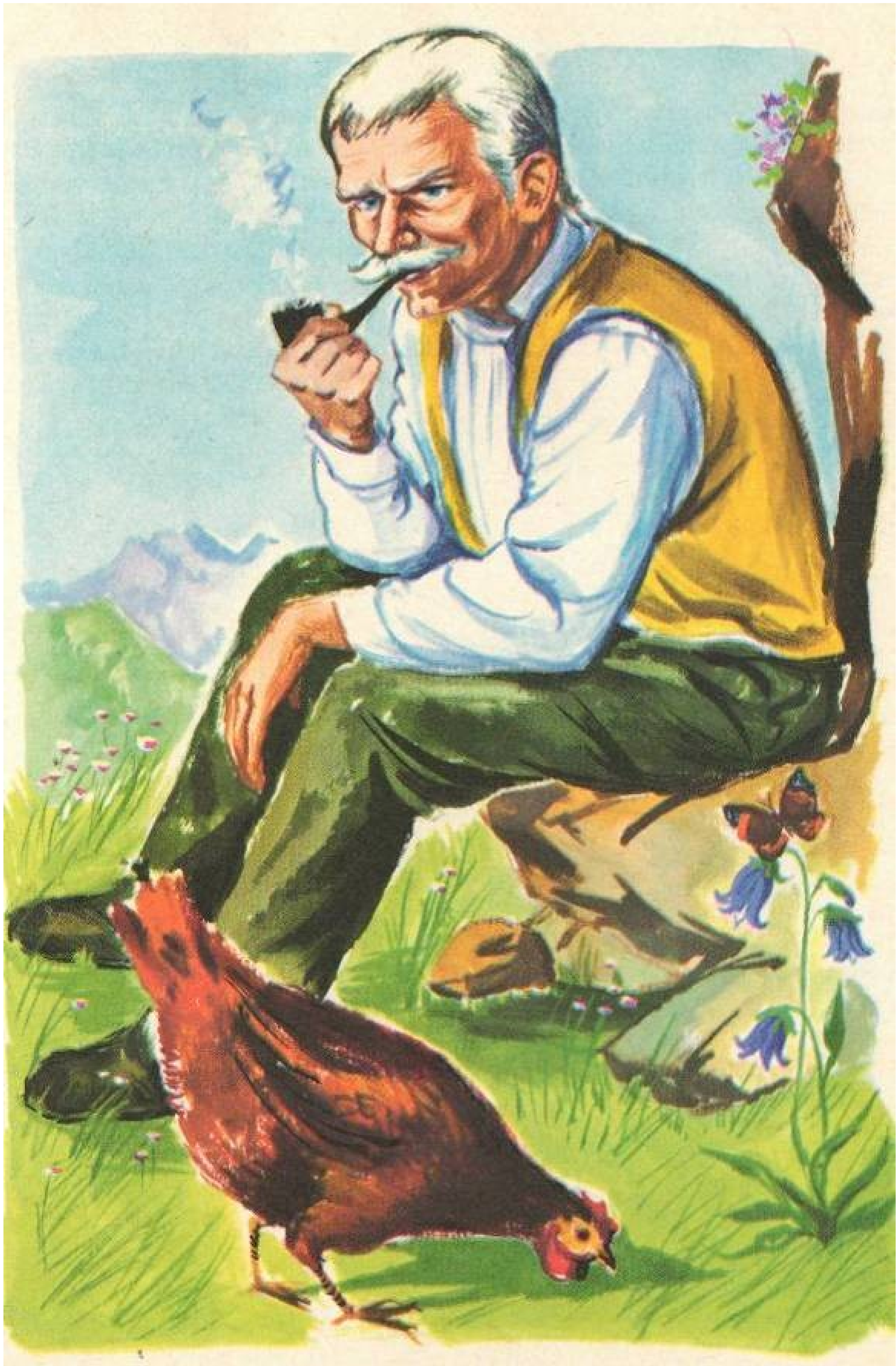
Eisa, son mari et les quatre enfants s'assirent au soleil. C'était fort agréable d'en sentir la douce chaleur après être resté si longtemps sous terre. Soudain, ils perçurent au loin un sourd grondement.

« C'est la cascade! devina Lucette. J'imagine qu'elle ne doit pas être très loin d'ici pour que nous l'entendions avec tant de netteté. »

Un engourdissement béat gagnait peu à peu les enfants. Le vieil homme fumait sa pipe.

« Comme c'est bizarre! murmura Denise d'une voix ensommeillée. Nous avons découvert le trésor mais nous ne pouvons bouger d'ici... Dieu sait quand nous aurons la possibilité de quitter ce pays! Peut-être pas avant très longtemps.

— Je t'en prie, ne dis pas des choses comme ça! Supplia

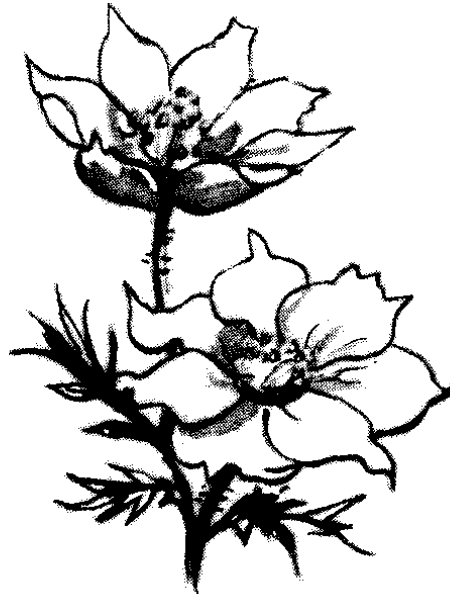


Le vieil homme fumait sa pipe.

Lucette en frissonnant. Nous avons déjà la chance que Juan et Pépito soient partis. C'est quelque chose d'être débarrassés de ces bandits. Tant qu'ils étaient là, je mourais de peur.... »

Un vrombissement de moteur lui coupa la parole. Jacques se redressa sur un coude et inspecta le ciel.

« Flûte! C'est l'avion. Les hommes reviennent... et peut-être Otto leur a-t-il dit la vérité cette fois. Peut-être connaissent-ils désormais l'emplacement du trésor. Il va nous falloir redoubler de prudence ! »





CHAPITRE XII

LES BANDITS PASSENT A L'ACTION

LES enfants tinrent une espèce de conseil de guerre. Que convenait-il de faire à présent? Si les hommes savaient où se trouvait le trésor, nul doute qu'ils ne vinssent tout droit le chercher!

« Et nous ne pourrons pas les en empêcher, déclara

Henri. Ils sont beaucoup plus forts que nous. Ce n'est pas quatre gosses et deux vieillards qui pourront les arrêter.

— Ah! soupira Jacques. Si seulement René était ici! »

Et le regret de leur lointain ami se fit plus aigu que jamais... Cependant, les enfants avaient eu beau scruter le ciel, ils n'y avaient pas aperçu l'avion dont seul le bruit du moteur avait trahi le retour. Hugo et Eisa n'avaient rien entendu. Sans doute étaient-ils un peu durs d'oreille, mais

mieux valait qu'ils ignorent la venue des bandits. Inutile de les effrayer à l'avance.

« Voyons, que décidons-nous? murmura Henri. Resterons-nous ici avec nos hôtes pour voir ce qui va se passer?... Ou retournerons-nous à notre refuge près de la cascade? Je dois avouer que je me sens à l'abri quand je suis là-bas.

— Moi, dit Denise, je suis d'avis que nous restions. Après tout, si les hommes viennent, nous pourrons très bien nous cacher dans la grotte aux stalactites. Avec tous ces piliers, ce sera facile. Il faudrait que l'un de nous aille là-bas en sentinelle pour prévenir les autres en cas d'alerte.

— Je crois que tu as raison, approuva Jacques. Restons ici et voyons ce qui va se passer. Si les hommes ont vraiment repéré la cachette au trésor, nous pouvons être certains qu'il y aura des allées et venues. Quel travail de transporter toutes ces richesses jusqu'à l'avion!

— Je ne serais pas surpris si Juan et Pépito faisaient venir d'autres avions dans la vallée une fois qu'ils seront bien sûrs d'avoir mis la main sur le trésor, dit Henri. Songez qu'un appareil ne peut emporter qu'une ou deux caisses à claire-voie à la fois.

— En tout cas, répondit Jacques en s'étirant, les hommes n'entreprendront sans doute rien avant demain. Alors, l'un de nous se tiendra en faction dans la grotte aux stalactites. D'ici là, reposons-nous. »

Le reste de la journée s'écoula sans incident. Les enfants passèrent la nuit dans la « chambre à coucher » d'Eisa et de Hugo. C'était une petite pièce contiguë à leur « salle à manger », avec des piles de couvertures d'une propreté rigoureuse en guise de lits.

« Ne vous tracassez pas pour nous, sourit la vieille Eisa. Nous dormirons très bien dans nos fauteuils. »

Et elle embrassa Lucette, qui lui rappelait sa Grettie, avant de lui souhaiter bonne nuit.

Le lendemain matin, après un excellent petit déjeuner, Jacques déclara qu'il allait prendre le « premier quart » à l'entrée du passage qui conduisait aux grottes. Henri devait le remplacer deux heures plus tard.

Jacques traversa donc toutes les grottes, y compris la petite excavation qui marquait l'entrée de la série, et se retrouva sur la pente ensoleillée de la montagne. Pendant ce temps, les autres s'amusèrent à examiner en détail les statues dont leur hôte se proposait de leur conter l'histoire.

De l'endroit où Jacques se tenait assis, il avait une vue très étendue de toute la région. Il apercevait la chaîne de montagnes entourant la vallée. Accrochées à leurs flancs, les forêts de pins ne semblaient pas plus grosses que des carrés de prairie. Jacques porta les jumelles à ses yeux et se mit à inspecter les alentours, en particulier la pente de la colline sur laquelle il se tenait. Et soudain, le jeune garçon sursauta. Il venait de surprendre un mouvement dans un buisson. Était-ce quelque animal qui se cachait là?

Ce n'était pas un animal. Tout à coup la tête puis les épaules de Juan émergèrent du buisson. L'homme se servait de jumelles lui aussi... et-il était en train d'épier Jacques tout comme Jacques l'épiait lui-même.

Tous deux restèrent ainsi un moment à se regarder, aussi pétrifiés d'étonnement l'un que l'autre.

« Je me demande, se dit Jacques, s'il est là par hasard ou s'il possède une carte indiquant la cachette au trésor. Dans le premier cas, imbécile que je suis, je l'ai mis sur la voie par ma seule présence. Si je disparais dans mon trou, il n'aura qu'à m'y suivre et tout sera perdu. Au contraire, si je continue à progresser le long du flanc de la montagne, il me suivra, c'est certain. D'où il est il ne peut pas apercevoir le trou. Allons, je vais tenter ma chance! »

Déjà le jeune garçon s'apprêtait à donner le change au bandit quand soudain Henri surgit à son côté.

« Je viens prendre la relève, mon vieux! annonça-t-il avec entrain. Hé! Que regardes-tu ainsi?

— C'est la guigne que tu sois venu me rejoindre juste maintenant, expliqua Jacques, navré. Juan nous tient au bout de ses jumelles. Je m'apprêtais à l'entraîner loin de notre entrée secrète dans l'espoir qu'il ne la verrait pas, mais à présent ce n'est plus la peine. Il a dû voir d'où tu sortais.

Tu peux être sûr que ces bandits vont être là en un rien de temps !

— Flûte! s'exclama Henri, très ennuyé. Allons vite prévenir les autres.

— C'est la seule chose à faire! » admit Jacques en se précipitant dans l'excavation.

Les deux garçons se hâtèrent de traverser toutes les grottes et de rejoindre les autres dans la « salle à manger ». Jacques leur expliqua ce qui se passait.

« II faut nous cacher », dit-il en conclusion.

Le vieux couple, pour sa part, ne voulut rien entendre.

« Nous n'avons pas peur, déclara Hugo avec une grande dignité. Ces gens-là n'ont aucune raison de nous faire du mal. »

Toutes les prières pour le convaincre furent vaines. Cependant, il n'y avait plus de temps à perdre. Henri pressa ses compagnons de gagner la grotte aux stalactites. Soudain, Jacques eut une meilleure idée.

« Allons dans la grotte aux statues! suggéra-t-il. Et maintenant, enlevons leur châles à certaines et enroulons-nous dedans... C'est fait? Bien. Reculons dans ce coin obscur. Et surtout, rappelez-vous que vous devez vous tenir tout à fait immobiles si vous ne voulez pas être pris... Ah! il me semble entendre du bruit.

— Ce doit être Juan, chuchota Henri. Il n'a pas pris le temps de s'arrêter dans la caverne aux stalactites ni dans celle aux étoiles lumineuses. Il suit le tunnel menant ici. Il sera à la porte dans une minute. Quels idiots nous avons été de ne pas fermer la porte ! Peut-être n'aurait-il pas réussi à l'ouvrir tout de suite! »

La porte, en fait, était demeurée entrebâillée. D'où ils se. trouvaient, les enfants purent voir le battant pivoter tout doucement, éclairé par la faible clarté verdâtre de la grotte. Puis ils aperçurent le reflet métallique d'un canon de revolver. Il était évident que Juan n'entendait pas courir de risques inutiles.

Lucette se mordit la lèvre. Elle avait une peur terrible que le coup ne partît... Enfin la porte s'ouvrit tout grand et

Juna parut, l'arme à la main. A la vue de la foule silencieuse qui se dressait devant lui et des douzaines de paires d'yeux brillants qui le dévisageaient, il s'immobilisa, stupéfait.

« Haut les mains! » cria-t-il aux statues.

Bien entendu, celles-ci ne firent pas un geste. La main de Juan trembla un peu. Les enfants devinèrent qu'il était frappé de panique, comme eux-mêmes l'avaient été lors de leur première venue dans la grotte.

« Essuie-toi les pieds ! » ordonna soudain une voix sèche qui fit sursauter les enfants. C'était Kiki, perché juste au-dessus de Juan, sur une saillie rocheuse.

« Qui est là? hurla Juan. Je vous préviens que je tire au moindre mouvement. »

Aucune des statues ne bougea,... pas même les quatre statues vivantes.

« Qui est là? répéta Juan.

— « *C'est la Mère Michel qui a perdu son chat!* » répondit Kiki. Et là-dessus, il partit d'un éclat de rire démoniaque. Cette fois, c'en était trop pour Juan. Il recula un peu.

« *En avant, Fanfan-la-Tulipe! »* lança Kiki. Et il se mit à glousser comme Martha. Juan rassembla son courage et descendit la marche formant seuil. Il s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour des êtres vivants n'étaient que des statues.

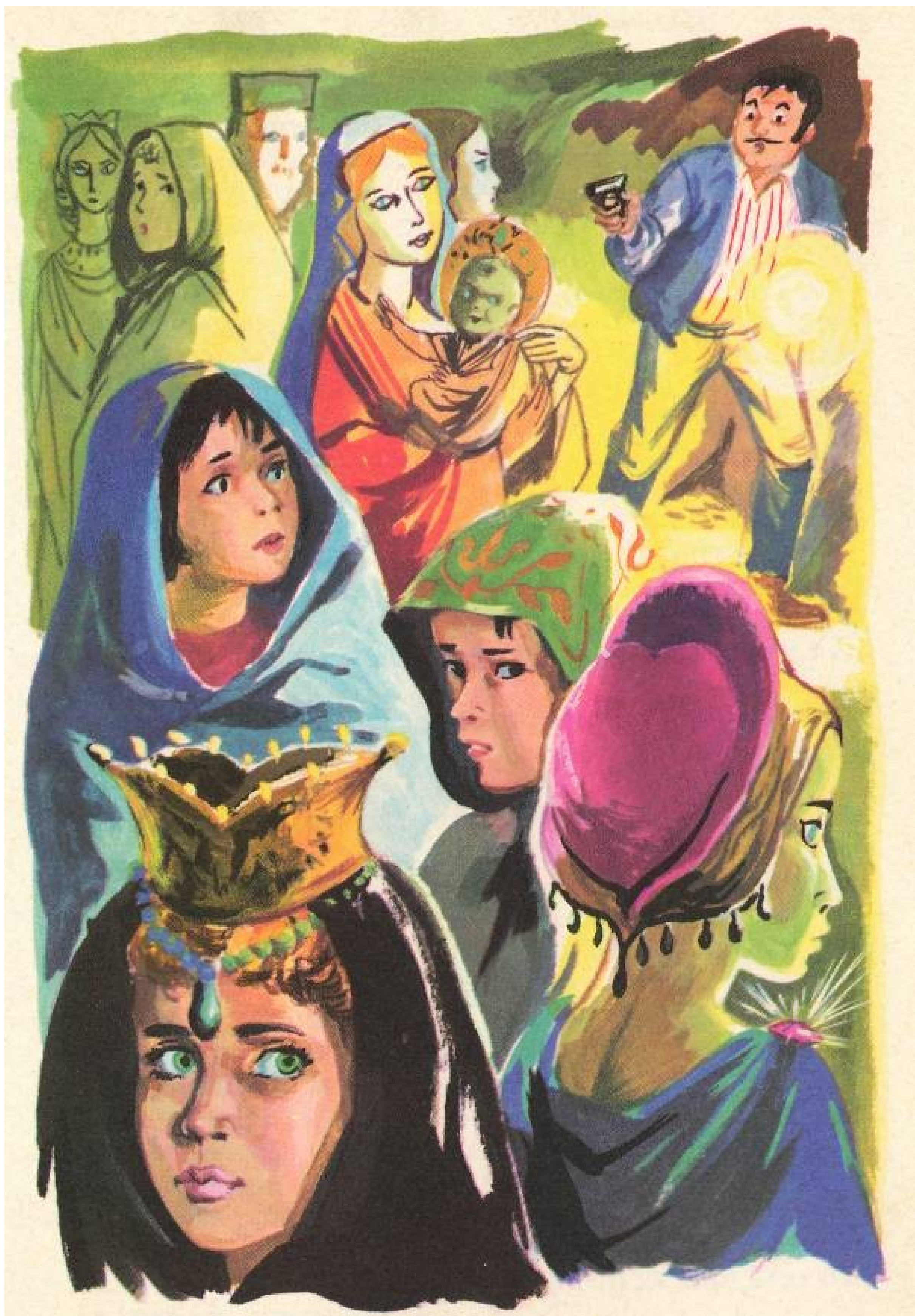
« Quel imbécile je fais ! dit-il tout haut. - Imbécile! » répéta Kiki.

Juan fit un bond sur place et regarda autour de lui.

« Qui parle? Ce doit être un de ces gosses... Attendez un peu que je vous attrape! »

Kiki, très en train, se mit à miauler comme un chat. Puis il s'envola sans faire de bruit et passa dans la « salle à manger » où il continua son tapage. Juan, attiré par le bruit, l'y suivit. Les enfants le virent disparaître avec soulagement. Mais leur satisfaction ne dura guère. Qu'allait-il arriver au bout du compte? En attendant, ils jugèrent plus prudent de conserver leur immobilité.

Au bout d'un long moment Juan reparut, poussant devant lui Eisa et son mari, l'un et l'autre très effrayés, semblait-il.



Haut les mains! » cria-t-il aux statues

Juan les rudoyait dans leur langue et les enfants ne pouvaient comprendre ce qu'il leur disait. Toujours criant, Juan abandonna les vieilles gens dans la grotte aux statues puis sortit en refermant la porte derrière lui. Le battant retomba avec un bruit sourd... qui fut suivi d'un autre, bien plus terrible : celui des verrous que l'on mettait en place.

« Avez-vous entendu? gémit Jacques. Nous voici prisonniers! Nous le resterons jusqu'au retour des hommes! Et alors... ce sera peut-être pire! »

En entendant parler une statue, Eisa et Hugo sursautèrent. Mais déjà les quatre enfants, s'étant débarrassés de leurs châles, accouraient vers eux. Eisa, rassurée, pressa Lucette contre son cœur. Le vieil homme tremblait encore.

« Que vous a dit ce bandit? demanda Jacques.

— Qu'il allait revenir avec d'autres hommes pour déménager le trésor! Quel horrible coquin! Dire que j'ai veillé si longtemps sur ces richesses sacrées pour qu'on les vole sous mon nez!... »

Le pauvre vieux en pleurait presque.

« C'est écœurant, renchérit Jacques. Hélas! nous ne pouvons rien faire ! »

Denise, bouleversée elle aussi, fit effort pour réagir en fille pratique.

« Sortons tous au soleil, sur la corniche! suggéra-t-elle. Nous y prendrons notre repas. Ce sera plus gai ! »

Les autres approuvèrent et Eisa, aidée des enfants, prépara un énorme pique-nique. Les deux fillettes n'en pouvaient plus. La tension nerveuse qu'elles avaient endurée en tenant le rôle de statues les laissait fort déprimées.

Le déjeuner sur la corniche ensoleillée réconforta tout le monde. Soudain, un bruit de moteur s'éleva dans l'air calme et, cette fois, les enfants aperçurent l'avion.

« Les voilà qui partent! s'écria Jacques, surpris. Je me demande bien pourquoi.

— Ils vont sans doute chercher des renforts pour les aider à transporter le trésor, à présent qu'ils sont bien sûrs de l'endroit où le prendre. »

Tous enrageaient d'être prisonniers et impuissants devant les faits. Les verrous de la porte étaient solides. On ne pouvait rien tenter... Rien! Qu'attendre passivement!

Après le repas, pour tromper leur ennui, les enfants allèrent examiner de près les statues, les tableaux et les vieux livres. Les statues étaient parées d'une impressionnante quantité de bijoux.

« J'ai idée, réfléchit Jacques tout haut, que les bandits dépouilleront ces statues de leurs bijoux et ne s'embarrasseront pas des statues elles-mêmes. Ils réserveront leurs caisses au transport des tableaux et des livres.

— Pourquoi ne pas ôter nous-mêmes leurs bijoux à ces statues? proposa soudain Denise. Je ne vois pas pourquoi nous laisserions ces bandits les prendre!

— Bonne idée! s'écria Jacques. C'est ça! Enlevons les bijoux et cachons-les quelque part. »

Mais le vieux couple, que cette idée horrifiait, les en empêcha.

« Ne touchez pas à ça ! cria le vieillard en arrachant une broche des mains de Jacques.

— Nous ne voulons pas nous' approprier le trésor, protesta le jeune garçon, mais seulement le mettre à l'abri. Vous devez bien comprendre que les bandits vont emporter toutes ces choses.

— Les bijoux appartiennent à ces statues, s'entêta Hugo. Personne ne doit les leur ôter. »

Les enfants renoncèrent à lui faire entendre raison...

La journée s'écoula, interminable. Durant la nuit, personne ne dormit très bien. Tous se demandaient ce qui arriverait quand les hommes seraient de retour.

Le matin suivant, ils étaient en train de prendre le petit déjeuner sur la terrasse ensoleillée quand un bruit de moteur frappa leurs oreilles. Jacques bondit sur ses pieds.

« Voici l'avion... Non! Il y en a plusieurs... En voilà un qui descend en décrivant des cercles... un autre... un autre encore ! Ma parole ! Juan a ramené toute une escadrille ! »

Les enfants comptèrent quatre avions en tout. Il était évident que Juan entendait faire proprement le travail.

« A présent, déclara Henri, il faut nous attendre au pire. Ces bandits auront vite enlevé le trésor !

— Quelle honte ! soupira Denise. Et nous ne pouvons rien faire pour les en empêcher.

— Ah! si seulement René était prévenu! dit Jacques. Hélas! nous n'avons aucun moyen de l'avertir. On ne peut quitter cette vallée qu'à bord d'un de ces avions! »

Henri parut méditer un moment, puis murmura quelque chose de si extraordinaire que ses compagnons crurent avoir mal entendu.

« Oui, reprit-il. C'est en effet le seul moyen pour sortir d'ici... et je vais l'emprunter! »

Un silence suivit cette déclaration ahurissante.

« Que veux-tu dire? bégaya enfin Jacques. Tu ne songes pas à voler un avion?

— Bien sûr que non! Mais je peux me cacher à bord d'un de ces appareils, dit Henri. Rappelez-vous que nous sommes arrivés ici comme passagers clandestins. Pourquoi n'en repartirais-je pas de la même façon? Une fois hors de la vallée, je me débrouillerai pour débarquer sans être vu et pour envoyer un message à René.

— Riquet, tu viens d'avoir une idée de génie! s'écria Jacques, transporté. Mais ce n'est pas toi qui partiras, c'est moi!

— Jamais de la vie! protesta Henri. C'est *mon* idée et j'entends la mener jusqu'au bout. Tout ira très bien, vous verrez. Et puis, il n'y a pas d'autre moyen de nous tirer d'affaire. Je réussirai, croyez-moi.

— Ton projet me semble trop beau pour être vrai, soupira Denise. Du moins, je doute qu'il aboutisse. D'ailleurs, comment feras-tu pour monter dans l'avion? Tu ne peux même pas sortir d'ici. Nous sommes prisonniers, tu le sais.

— Je tenterai ma chance lorsque les hommes reviendront ici, expliqua Henri. J'arriverai bien à me glisser dehors inaperçu. Je me cacherai dans la grotte aux stalactites et ensuite, à la première occasion, je sortirai à l'air libre. Je retournerai dans la vallée et je me glisserai à bord d'un

des avions. Je ne pense pas que ceux-ci soient gardés. Les bandits doivent nous croire tous enfermés ici!

— Je me demande, dit Denise d'un ton songeur, si tu ne pourrais pas te faufiler à l'intérieur d'une des caisses à claire-voie. Personne ne songerait à regarder à l'intérieur d'une caisse qui semblerait pleine.

— Ça, c'est une idée! apprécia Henri. Je suivrai ton conseil si je peux.

— Aujourd'hui, reprit Denise, quand les hommes viendront, je crois préférable que nous ne nous déguisions pas tous en statues. Les bandits se mettraient à notre recherche s'ils ne trouvaient aucun de nous ici. Tandis que, si nous nous montrons tous à l'exception d'Henri, ils ne penseront pas que l'un de nous s'est échappé.

— D'accord, opina Henri. Je me déguiserai seul. Je vais m'entortiller à nouveau dans un châle et je me cacherai tout près de la porte, prêt à filer à la première occasion. Même si la ruse échoue, elle vaut la peine d'être tentée.

— Dites donc! s'écria Jacques en consultant sa montre. Il doit falloir à peu près une heure et demie à Juan et à ses camarades pour venir jusqu'ici. Or, c'est juste le temps qui s'est écoulé depuis l'arrivée de leurs avions. Dépêche-toi d'aller jouer les statues, Henri! »

Tous accompagnèrent Henri jusqu'à la grotte aux saints de cire. Arrivée là, Denise tendit le bras :

« Regardez ! dit-elle. Il y a une espèce de niche dans ce recoin sombre, près de la porte. Si tu te tiens là-dedans bien tranquille, Henri, c'est à peine si on t'apercevra. De plus, tu seras à deux pas de la sortie.

— Je crois en effet que la place est excellente, reconnut Henri. A présent, il me faut un châle pour me draper dedans. Je ne veux pas risquer d'être trahi par mes cheveux courts. »

Jacques arracha un châle à l'une des statues et en arrangea soigneusement les plis autour de son ami qui avait déjà gagné la niche désignée par Denise.

« Là, tu es parfait ainsi, dit Jacques. C'est à peine si l'on devine ta silhouette dans l'ombre. Et maintenant nous allons te laisser. Bonne chance, Riquet!

__ Au revoir, répondit Henri, aussi immobile qu'une des

statues environnantes. Et surtout ne vous faites pas de souci pour moi. Je suis sûr de pouvoir bientôt m'échapper et me mettre en rapport avec maman et René. Nous viendrons alors à votre aide. A bientôt ! »

Jacques entraîna Denise et Lucette dans le refuge d'Eisa et de Hugo Ziel.

« Henri est débrouillard, leur dit-il pour ranimer leur courage défaillant. Il réussira, vous verrez. Et s'il échoue, eh bien, la situation ne sera pas pire que maintenant. »





CHAPITRE XIII

LES GARÇONS GONTRE-ATTAQUENT

HENRI n'attendit que peu de temps. Bientôt son oreille surprit un bruit de pas. Les verrous furent tirés et la porte s'ouvrit. Comme la fois précédente, le revolver de Juan parut en premier. Mais, cette fois-ci, Kiki n'était pas là pour effrayer le bandit. Seul le silence l'accueillit.

Juan entra dans la grotte, d'autres hommes sur les talons. Figé dans une stricte immobilité, Henri guettait leurs mouvements. Il craignait que les arrivants ne se missent incontinent à dépouiller les statues de leurs bijoux car, dans ce cas, il avait des chances d'être découvert.

Les compagnons de Juan commencèrent par s'extasier sur le spectacle qui s'offrait à eux. Ils allumèrent de puissantes torches électriques qu'ils avaient apportées. Henri, qui

n'avait pas prévu tant de lumière, se fit tout petit dans sa niche. Il se félicitait d'avoir songé à s'entortiller dans un châle.

Les aventuriers avaient des mines patibulaires à donner le frisson. Ils s'interpellaient à chaque découverte et certains commencèrent à arracher des broches et des colliers. Un ordre bref de Juan arrêta ce début de pillage.

Henri tendit le cou. Il compta huit hommes en tout, dont Juan, Pépito et Luis... deux par avion, à ce qu'il semblait. Otto n'était pas parmi eux. Juan entraîna ses compagnons dans la grotte suivante. Henri écouta leurs pas qui décroissaient. De tout son cœur il espéra que les hommes gagneraient les grottes les plus éloignées. Alors, il pourrait se faufiler par la porte ouverte et prendre la fuite.

Il écouta plus intensément encore. Les voix des hommes résonnaient dans la grotte aux tableaux. Puis le bruit des pas reprit, décrut encore. A présent, les voix n'étaient plus qu'un murmure. Henri décida de risquer le tout pour le tout.

Laissant tomber son châle sur le sol, il courut à la porte, la franchit d'un bond, se précipita dans la grotte aux lucioles, traversa à la hâte la caverne aux stalactites, puis ralentit l'allure. Il ne pensait pas qu'un homme se tînt en faction à la sortie mais mieux valait être prudent. Il avança donc avec précaution.

Quelle chance! Pas la moindre sentinelle en vue! Le flanc de la colline, aussi loin qu'il pouvait voir, lui apparaissait désert. Henri sortit de l'excavation et se mit à dévaler la pente. Il ne tarda pas à retrouver le chemin familier mais, durant tout le trajet, ne cessa de surveiller les environs tant il redoutait que les hommes ne fussent pas tous dans les grottes.

Lorsque le jeune garçon atteignit enfin la cabane des bandits, il était à la fois affamé et très fatigué. Par bonheur, la porte était ouverte. Il entra et se servit un copieux repas. Une fois rassasié, il glissa quelques barres de chocolat dans sa poche comme provisions de route. Allons, jusqu'ici la chance 1 avait favorisé. Il avait mené à bien la première partie de son plan.

Henri se dirigea alors vers les aéroplanes... Il les trouva tous quatre, alignés à la queue leu leu, semblant attendre k retour de leurs maîtres comme de grosses bêtes dociles. Henri les visita l'un après l'autre. Le dernier retint son attention : tout au fond se trouvait un tas de couvertures sous lequel le jeune garçon pouvait se faufiler et demeurer caché.

Ayant décidé avec précision de la marche à suivre pour quitter la vallée, Henri n'avait plus qu'à tuer le temps en attendant le moment d'agir. Il savait que les hommes ne seraient pas de retour avant plusieurs heures. Ils reviendraient, chargés de lourds fardeaux et incapables de marcher vite.

Le jeune garçon en profita pour flâner ça et là. Il retourna à la cabane et, derrière la porte, trouva un manteau suspendu à une patère. Il en fouilla les poches, en quête d'une information quelconque qu'il pourrait communiquer à René par la suite. Ses doigts rencontrèrent un calepin. Henri en tourna les pages : elles lui révélèrent une série de phrases écrites en code suivies de nombres. René serait sans doute capable de déchiffrer le sens de ces notes incompréhensibles !

Henri grimpa ensuite jusqu'à 'la vieille étable. Mais il n'y avait rien à voir à l'intérieur. Au-dehors, il s'arrêta un moment devant le grand arbre où ses amis et lui avaient hissé leurs valises. Les bagages se trouvaient toujours dissimulés dans le feuillage et Henri se demanda s'il ne ferait pas bien de les emporter avec lui. Puis, à la réflexion, cela lui parut dangereux.

« Non, songea-t-il. Si je cache ces valises dans l'avion, elles risquent d'être découvertes. Les hommes se diront alors qu'elles ne sont pas venues toutes seules. Ils me chercheront et me découvriront à mon tour. Il vaut mieux les laisser ici. »

II retourna auprès des avions. Le temps passait. Vers cinq heures, il goûta de quelques biscuits et d'une boîte de pêches au sirop. Les hommes n'étaient toujours pas de retour.

Enfin, dix minutes plus tard, il les aperçut au loin. Le jeune garçon se tenait alors posté devant l'avion qu'il avait choisi, prêt à sauter à l'intérieur.

II compta rapidement les hommes. Cinq, six, sept, huit. Bon, ils étaient tous là! Alors, sans plus attendre, il grimpa dans l'appareil et se glissa à plat ventre sous le tas de couvertures qu'il avait repéré.

« C'est une chance, songea-t-il, que la journée soit chaude. Les hommes n'auront certainement pas besoin de couvertures! »

II entendit parler les bandits qui arrivaient. Tous semblaient ravis de leur expédition. Puis ce fut le silence. Sans doute avaient-ils dépassé les avions et se dirigeaient-ils à présent vers la cabane.

« Ils vont manger, se dit Henri, avant d'empaqueter leur butin.»

Le jeune garçon se mit à bâiller. Le fait d'être allongé sous des couvertures lui donnait sommeil. Et puis, il faisait si chaud! Quelques instants plus tard il dormait, et si profondément qu'il n'entendit même pas les hommes revenir et deux d'entre eux grimper dans l'avion. Il ne se réveilla que lorsque le moteur se mit à tourner. Il sursauta et faillit se trahir en se dressant sur son séant. Puis il se rappela où il était et se tint immobile. Il se demandait si c'était la nuit ou non. Pour lui, enfoui sous ses couvertures, il eût été bien incapable de le dire.

L'un après l'autre les appareils décollèrent. Le jeune passager clandestin se réjouit tout bas.

« Nous voici en l'air et les hommes ne m'ont pas vu! Bravo! J'ai réussi! »

Un peu plus tard il se rendormit, tandis que les avions poursuivaient leur vol vers une destination inconnue...

Cependant, dans les grottes de la montagne, les autres enfants connaissaient bien des alarmes. D'abord, les bandits les avaient trouvés dans la « salle à manger » avec Hugo et Eisa qu'ils avaient interrogés avec rudesse.

Le vieil homme avait dit la vérité, à savoir qu'il vivait depuis longtemps auprès du trésor, sur lequel on l'avait chargé de veiller. Les hommes avaient sauté à la conclusion que les enfants vivaient là eux aussi depuis longtemps.



« Sans doute, avait songé Jacques, nous prennent-ils pour leurs petits-enfants! »

Lorsque les aventuriers avaient commencé à dépouiller les statues de leurs bijoux, le vieux couple avait tenté de s'interposer. En vain, hélas ! Les enfants avaient fait de leur mieux pour réconforter les deux pauvres créatures.

Laissant les bandits à leur pillage, tous s'étaient retirés sur la terrasse ensoleillée.

« Si seulement Henri arrive à fuir et à alerter René! avait soupiré Jacques.

— Je suis sûre qu'il réussira! assura Denise. Il doit déjà être loin à présent. Tout à l'heure, tu as bien vu que sa niche était vide. Il a dû se glisser dehors au moment où les hommes nous interrogeaient. »

Les bandits étaient enfin partis, emportant avec eux une pleine boîte de bijoux, une statue particulièrement belle, quelques tableaux et des livres anciens. Deux d'entre eux transportaient aussi l'un des coffres d'or.

« Chargés comme ils le sont, augura Lucette, ils vont avoir du mal à regagner leur camp. »

En repartant, les hommes avaient de nouveau verrouillé la porte derrière eux. Les enfants et le vieux couple se trouvaient prisonniers une fois encore. Mille questions se posaient à eux. Henri réussirait-il dans son entreprise? Avait-il pu déjà se cacher à bord d'un des avions? Et quand ceux-ci s'en iraient-ils?

La journée avait été chaude. Trop énervés pour dormir dans la petite chambre souterraine, les enfants avaient porté leurs couvertures sur la terrasse pour se coucher en plein air. Ils dormaient déjà lorsque le bruit des avions qui décollaient les réveilla en sursaut.

« Voilà les appareils qui s'en vont, déclara Jacques. Je suis certain qu'Henri est à bord de l'un d'eux. Nous allons être secourus avant peu. Quel choc pour René quand il apprendra où nous sommes ! Je pense qu'il viendra tout de suite nous chercher avec son avion.

— Je l'espère bien! soupira Lucette. Comme il me tarde de le revoir! Par moments, il me semble que je vis depuis toujours dans cette vallée et que je n'en sortirai jamais.

— Ne dis pas de sottises! la gronda Denise. Souhaite plutôt bonne chance à Henri!

— Bonne chance ! » crièrent tous les enfants tandis que le vrombissement des avions allait s'affaiblissant dans le lointain.

Et la nuit s'acheva, paisible... Le jour suivant les hommes revinrent, à bord des quatre avions. Avant de recommencer à piller le trésor des grottes, ils allèrent tout droit trouver le vieux couple et les enfants et se mirent à les injurier et à leur poser mille questions en français, seule langue qu'ils eussent en commun avec Hugo. Ils avaient découvert que quelqu'un avait pris du chocolat dans un placard de la cabane et se demandaient s'ils avaient bien enfermé tout le monde dans les grottes de la montagne.

Les enfants devinèrent tout de suite que le voleur de chocolat n'était autre qu'Henri. Encore une chance que les hommes n'aient découvert son larcin que ce jour-là. Si cela s'était passé la veille, peut-être auraient-ils songé à fouiller les avions. Leur colère même prouvait qu'ils ne savaient rien

de la fugue d'Henri et que celui-ci leur avait échappé. Jacques en éprouva un secret soulagement et répondit aux questions de Juan en prenant un air idiot qui découragea vite le bandit. Denise, elle aussi, fit la sotte. Quant à Lucette, elle ne cessait de sangloter.

Ne pouvant rien tirer des enfants et encore moins du vieux couple complètement effondré, les bandits renoncèrent à les tourmenter plus longtemps... Eisa, se rendant soudain compte que Lucette pleurait, oublia son propre chagrin pour essayer de la consoler. Elle la prit par la main et la conduisit à sa « chambre à coucher ». Là, elle déplaça une gravure placée sur un rebord rocheux et lui montra une sorte de cachette qui se trouvait derrière. Lucette appela Jacques.

« Jacques, viens voir! Et amène le vieux monsieur. Je ne comprends pas ce que me dit Eisa ! »

Tous accoururent et quand Jacques aperçut l'ouverture béante il demanda au vieillard :

« Qu'est-ce que c'est?

— Rien qu'un trou dans le mur, mon garçon. Mais ma femme dit que cette cachette est assez profonde pour que la petite Lucette s'y dissimule si elle a peur des bandits. Ils ne l'y trouveront pas.

— J'ai envie de regarder ça de près! » marmonna Jacques.

Il se hissa dans le trou... et s'aperçut qu'il n'avait pas de fond. Encore un tunnel foré jadis par les eaux! Mais où conduisait-il... s'il conduisait quelque part?

« C'est un boyau qui s'enfonce dans le roc! annonça le jeune garçon. Il ressemble beaucoup à celui qui part de notre caverne à la fougère pour déboucher dans la grotte aux échos. Je vais voir s'il se prolonge loin comme ça... »

Jacques rampa sur quelques mètres puis manqua plonger en avant : le boyau débouchait dans un autre plus large, en contrebas. Jacques appela les filles.

« Venez me rejoindre. Il y a peut-être moyen de s'échapper par là en utilisant ma corde. »

Denise et Lucette obéirent. Jacques défit la corde qu'il portait toujours autour de la taille et en fixa une extrémité

à une aspérité du roc. Il fit alors filer la corde par l'ouverture, puis se laissa lui-même glisser dans le passage au-dessous. Les filles le suivirent. Jacques alluma sa lampe. De quel côté fallait-il se diriger à présent?

« Écoutez ce bruit! dit soudain Lucette. C'est la cascade, il me semble. »

Les enfants, se guidant d'après le son, avancèrent pleins d'espoir. A leur grande surprise et à leur non moins grand ravissement, ils finirent par déboucher sur la corniche située derrière la cascade,... celle-là même sur laquelle Denise et Lucette avaient gesticulé pour fixer l'attention de Pépito quelques jours plus tôt.

« Quelle chance! s'écria Jacques tout heureux. C'est à peine croyable. Voilà le passage conduisant à la grotte aux échos. Nous pouvons retourner dans notre chère caverne à la fougère! Nous ne sommes plus prisonniers des bandits! Allons vite annoncer la bonne nouvelle à nos vieux amis et ramenons-les avec nous! Comme ils vont être contents! » Ils refirent donc le trajet en sens inverse et mirent Hugo et Eisa au courant de leur découverte. Le vieil homme sourit, non sans tristesse.

« Hélas! dit-il, ma femme et moi, nous sommes bien incapables de ramper et de glisser le long d'une corde comme vous! D'ailleurs le boyau est trop étroit pour nous. Nous ne pouvons vous suivre. Mais ne vous tracassez pas. Regagnez votre refuge habituel. Nous ne vous trahirons pas. Nous allons d'ailleurs cacher ce trou en remettant la gravure en

place. »

Les enfants repartirent donc sans leurs amis. L'idée de les laisser en arrière ne leur plaisait guère, mais il fallait bien s'y résigner.

Quand ils se retrouvèrent enfin dans la caverne qu'ils considéraient comme leur « chez soi », ils se laissèrent tomber sur leurs couvertures avec un soupir de soulagement. Ils étaient exténués.

« Je suis étonnée que ces bandits soient revenus si tôt! songea tout haut Denise. Je ne m'attendais pas à les revoir aujourd'hui. Il a fallu qu'ils fassent vite. Juste un aller et



retour pour décharger leur butin! Et je n'ai pas entendu les avions cette fois!

— C'est que le vent a changé et soufflait dans une autre direction », expliqua Jacques.

Il se leva et alla écarter les feuilles de la fougère géante.

« Le soleil a disparu, annonça-t-il. On dirait qu'il va pleuvoir de nouveau. Le vent souffle fort... C'est égal, j'ai bonne envie d'aller faire un tour du côté du camp des bandits tandis que ceux-ci sont occupés dans la montagne. Cela ne vous ennuie pas trop, les filles, de rester seules?

— Non, dit Denise, mais je crois que tu as tort d'aller là-bas. A quoi cela sert-il? Nous ferions mieux de rester ici bien tranquilles à guetter la venue d'Henri et de René. Et puis, Jacques, es-tu bien sûr que les hommes n'ont laissé aucune sentinelle en faction là-bas?

— Je serai prudent! » promit Jacques en se glissant dehors. Arrivé dans la vallée, le jeune garçon alla jeter un coup d'œil à la cabane... Il la trouva vide et monta jusqu'à la vieille étable. Vide aussi!

Soudain, alors que le jeune garçon s'apprêtait à repartir, l'orage éclata et la pluie se mit à tomber, diluvienne. Jacques se trouvait alors juste sous le gros arbre qui avait déjà servi de refuge aux enfants. Il se blottit contre le tronc, sous la protection de l'épais feuillage. La pluie crépitait si fort autour de lui, le vent hurlait si haut, qu'il n'entendit pas quelqu'un approcher.... C'était Pépito. L'homme se figea, stupéfait, à la vue du jeune garçon. Puis il avança doucement par-derrière et lui sauta dessus sans crier gare. Jacques cria de frayeur. Pépito assura sa prise.

« Lâchez-moi! cria Jacques. Espèce de brute! Lâchez-moi tout de suite. Vous me broyez l'épaule. »

Pépito brandit un bâton et eut un affreux sourire. « Voilà de quoi te calmer, ricana-t-il. Vous nous avez causé assez d'ennuis, tous tant que vous êtes, jeunes chenapans. Où sont les autres? Vous vous êtes sauvés, hein? Dis-moi tout de suite où sont tes camarades ou tu feras connaissance avec ma trique!

— Lâchez-moi! » hurla Jacques en décochant un coup de pied dans le tibia de Pépito.

Celui-ci rugit de douleur et donna un coup de bâton à Jacques. Jacques rua de nouveau. Mais la lutte était inégale. Dieu sait ce qui serait arrivé au pauvre Jacques,... si quelque chose n'était arrivé à Pépito avant! Le vent secouait l'arbre avec violence. Soudain, un objet en dégringola et vint choir en plein sur le crâne de l'homme. Pépito s'effondra en gémissant. Jacques s'enfuit à toutes jambes. Il s'arrêta quelques mètres plus loin et regarda derrière lui. Pépito venait de se redresser, tout chancelant, mais un second objet se détacha de l'arbre et l'assomma, pour de bon cette fois. Il retomba et ne se releva plus.

« Ciel! murmura Jacques. Ce sont deux de nos valises qui ont dégringolé sur lui! Et juste au bon moment, on peut le dire! Quelle chance j'ai eue! »

II revint sur ses pas avec précaution. Pépito était évanoui. Jacques n'hésita pas une seule minute. Avec la corde qu'il avait récupérée et portait toujours sur lui il attacha les mains de Pépito, puis ses pieds. Enfin il lia le bandit à l'arbre.

« Et maintenant, mon cher Pépito, dit le jeune garçon en souriant, tu peux toujours essayer de me courir après. Ce n'est pas tout de suite que tu y arriveras... Je suppose que tes petits camarades t'avaient posté là en sentinelle, tandis qu'eux-mêmes sont occupés à... »

II interrompit net son monologue, frappé d'une idée soudaine.... Une idée si extraordinaire, si sensationnelle qu'elle le laissa un moment sans geste et sans voix.

« Mon Dieu! murmura-t-il enfin. Pourvu que j'aie le temps! »

Et là-dessus il se mit à courir aussi vite qu'il en était capable dans la pluie et le vent.

« Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? songeait-il. Pendant que les hommes sont occupés dans les grottes au trésor je peux les enfermer au verrou, comme ils l'ont fait pour nous, et les retenir prisonniers ! Pourvu qu'il ne soit pas trop tard! »

II continua à courir-comme un fou, tout en s'adressant d'amers reproches : il aurait dû emprisonner les bandits avant de descendre dans la vallée. Il y avait à présent de fortes chances pour que les hommes soient déjà sortis des cavernes... à moins que la pluie ne les y ait retenus. Oui, un espoir subsistait encore.

Jacques était maintenant trempé des pieds à la tête mais il s'en souciait peu. Par chance, le vent soufflait dans sa direction et lui facilitait l'escalade de la montagne. Le jeune garçon ralentit en se rapprochant de la falaise. Si les bandits étaient déjà en route, il ne s'agissait pas de se cogner à eux. Mais le jeune garçon se rassurait à mesure qu'il avançait sans les rencontrer.

« Ils doivent craindre que la pluie n'abîme les tableaux et les livres anciens, songeait-il. Peut-être même, si l'orage ne cesse pas, décideront-ils de passer la nuit dans les grottes. »

Jacques avait deviné juste. Le mauvais temps forçait la main aux bandits.

« Restons ici pour cette nuit, grommela Juan. Nous prendrons les couvertures des enfants et des deux vieux. »

Les huit hommes s'installèrent commodément et l'un

d'eux tira un paquet de cartes de sa poche. Un moment, Juan s'inquiéta de l'absence des enfants, mais le vieillard fit un geste vague en direction de la terrasse et les hommes ne cherchèrent pas plus loin. Ils crurent que les enfants, effrayés par eux, préféraient encore subir l'orage que leur propre compagnie. Peu leur importait!

Lorsque Jacques arriva aux grottes, il haletait. Abandonnant toute prudence, il traversa en trébuchant la grotte aux stalactites, puis celle aux lucioles. Sur le seuil de la porte cloutée, il s'arrêta, inquiet. Les hommes seraient-ils partis? Les aurait-il manques? Avec précaution cette fois, il s'avança à travers les autres grottes, prêt à battre en retraite s'il le fallait, jusqu'à la « salle à manger ». Là il aperçut Hugo et Eisa, avec Martha la poule. Des bruits de voix s'élevaient de l'autre pièce où les hommes étaient en train de jouer aux cartes.

D'un geste silencieux, Jacques fit signe aux vieilles gens de venir le rejoindre. Étonnés, ils obéirent et le suivirent sans bruit. Jacques ne parla qu'une fois arrivé dans la grotte aux statues.

« Venez, dit-il alors. Dépêchez-vous ! Passez vite cette porte! Je vais enfermer les bandits au verrou. C'est une chance que j'aie pu vous faire sortir sans qu'ils vous voient. Ouf! Nous y sommes! »

II mit les verrous en place et s'écria d'un air triomphant :

« J'ai réussi! J'ai réussi! Nous n'avons plus rien à craindre de ces hommes! »



CHAPITRE XIV

L'AVENTURE D'HENRI

DÈS que Jacques eut poussé les verrous de la porte qui défendait l'accès des grottes au trésor, il s'évanouit. Sa lutte contre Pépito, sa longue course à travers le vent et la pluie, sa surexcitation à l'idée d'arriver à temps pour faire les bandits prisonniers, tout cela avait eu raison de lui. Il s'effondra sur les marches qui faisaient suite à la porte et ne bougea plus.

L'endroit était fort sombre. Les vieilles gens l'entendirent tomber sans le voir. A tâtons, ils le trouvèrent, fouillèrent ses poches et y prirent sa lampe électrique. A la lumière, le visage de Jacques leur parut très pâle.

« Ses habits sont mouillés, fit remarquer Eisa. Il risque d'attraper un refroidissement. Que pouvons-nous faire?

Aide-moi à le porter jusqu'à la grotte aux lucioles. Il y sera mieux qu'ici. »

Non sans difficulté, tous deux transportèrent Jacques. Puis ils lui ôtèrent ses habits mouillés. Le Hugo Ziel lui passa alors son veston et Eisa l'enveloppa dans son châle. Jacques ne tarda pas à revenir à lui.

« Vous sentez-vous mieux? demanda le vieil homme.

—- Oui, je vous remercie. Mais où sont mes vêtements? »

On le lui expliqua.

« Dites-moi, reprit Jacques, n'est-ce pas une fameuse idée que d'avoir songé à emprisonner ces bandits?

— Hum! dit le vieillard. Je me demande ce qu'ils nous feront quand ils s'apercevront du mauvais tour que vous leur avez joué.

— Mais rien du tout! s'exclama Jacques. Comment pourraient-ils nous faire quoi que ce soit? Ils se trouvent de l'autre côté de la porte, ne l'oubliez pas! »

II se leva, encore un peu chancelant sur ses jambes.

« Je vais voir dehors, déclara-t-il, si la pluie a cessé. S'il fait beau, j'irai prévenir les filles que tout va bien. Elles doivent être inquiètes. »

Hélas! la pluie tombait toujours à torrent. Le vent soufflait plus fort que jamais. Il ne pouvait être question de repartir sous l'orage. Jacques se résigna donc à passer la nuit dans la grotte aux lucioles, avec Eisa et Hugo. Ses habits n'étaient pas encore secs et ses compagnons insistèrent pour qu'il gardât le châle et le veston. Tous trois serrés les uns contre les autres, ils ne tardèrent pas à s'endormir. Le lendemain matin, sitôt réveillé, Jacques consulta sa montre. Il était sept heures et demie.

« Déjà! s'écria-t-il. Je me demande ce que font les hommes. Mes habits sont-ils secs? »

Par bonheur, ils l'étaient et le jeune garçon s'empressa de les endosser après avoir rendu le châle et le veston à ses compagnons qu'il remercia sincèrement.

Soudain un bruit s'éleva dans les profondeurs du passage menant à la porte. Crac! Bing! Bang! Poum! C'étaient les bandits qui cognaient dessus de toutes leurs forces. Jacques

eut un sourire ravi. Bien fait! Ces coquins n'avaient que ce qu'ils méritaient. A leur tour de goûter des joies de l'emprisonnement! Soudain, le jeune garçon sursauta. Il avait entendu un coup de feu. Pan! Pan! Pan!... Quelle chance! Les verrous avaient l'air de résister!... Les hommes continuèrent à frapper un moment encore contre la porte, puis abandonnèrent la partie. Soulagé, Jacques se mit à rire.

Le vieux couple, tout au contraire, paraissait effrayé.

« Écoutez, leur dit Jacques. Je vais vous conduire à la grotte à la fougère où se trouvent les filles. Vous y serez en sûreté. Suivez-moi! »

Mais Hugo et Eisa ne voulurent pas quitter leur refuge habituel. La perspective de sortir et de marcher au grand jour les terrifiait. Jacques renonça à les convaincre.

« Très bien, dit-il, j'irai donc retrouver les filles tout seul. Je les ramènerai ici avec des vivres et des couvertures. Mieux vaut que nous soyons tous ensemble. A bientôt! »

Dehors, plus trace de l'orage de la veille. Un beau soleil brillait dans le ciel fraîchement lavé. Jacques respira avec délices. Plein d'entrain, il se mit en route... Denise et Lucette, qui guettaient à travers les feuilles de la fougère, accueillirent son retour en poussant des cris de joie.

« Jacques! Enfin! Quelle nuit nous avons passée! Pourquoi n'es-tu pas rentré hier soir? s'écria Lucette.

— Oui, que s'est-il passé? insista Denise.

— Des tas de choses ! s'écria Jacques. Des choses sensationnelles... » Et il leur raconta comment il avait enfermé les bandits dans les grottes au trésor après avoir réussi à en faire sortir Eisa et Hugo.

« Quelle idée de génie! s'écria Denise avec admiration.

— Et ce n'est pas tout! ajouta Jacques. J'ai trouvé Pépito près de l'étable et je l'ai attaché à un arbre.

— Jacques, tu es un garçon épatant! dit Lucette, émerveillée. As-tu été obligé de te battre avec lui? »

Plein de modestie, Jacques signala le rôle qu'avaient joué les valises dans cet épisode mouvementé.

« C'est vrai que nos valises étaient restées dans l'arbre! dit Lucette en riant. J'aurais bien voulu voir la tête de

Pépito quand nos bagages lui sont tombés dessus! Et puis, il a dû passer une bien mauvaise nuit, attaché à son arbre!

— Et maintenant, dit Jacques, il s'agit d'aller rejoindre nos vieux amis. Quels braves gens! Ils m'ont prêté leurs habits en attendant que les miens sèchent hier soir. Nous ne pouvons les laisser sans provisions ni couvertures.

— Martha est-elle avec eux? s'enquit Lucette.

— Non, répondit Jacques. Elle est restée avec les hommes. J'espère qu'ils ne la tueront pas pour la manger! »

Cette possibilité assombrit un instant les enfants. Kiki fit diversion en se perchant sur l'épaule de son maître et en se mettant à jacasser comme trente-six pies réunies. Après avoir fait un paquet de vivres et deux autres de couvertures, les enfants se mirent en route. Le soleil était chaud mais une brise légère rafraîchissait l'air. Kiki voletait en avant.

Arrivé dans la grotte aux lucioles, le trio fut accueilli par les deux vieux, tout heureux de les retrouver. Eisa embrassa Lucette avec tendresse. Cependant, tout le monde avait faim. Jacques ouvrit quelques boîtes de conserves. Après le repas, chacun s'installa commodément sur les couvertures. Et puis, l'attente commença. A présent, tout dépendait d'Henri.

« Ayons confiance, déclara Jacques. Pour moi, il a réussi! Nous ne tarderons pas à recevoir du secours. Le tout est de nous montrer patients... »

Oui, tout dépendait d'Henri!

Qu'était-il devenu depuis l'instant où il avait quitté la vallée à bord de l'avion des bandits? Eh bien, le jeune garçon avait dormi paisiblement jusqu'au moment de l'atterrissage.

Henri se réveilla alors et regarda avec précaution de sous ses couvertures. Il faisait à peine jour. Les deux bandits au poste de pilotage quittèrent l'avion sans même jeter un coup d'œil vers l'endroit où se trouvait caché leur passager clandestin. Henri s'en réjouit tout bas.

Dehors, des hommes accueillirent les arrivants à grand bruit. Henri se redressa et essaya d'entendre ce qu'ils disaient. Peine perdue. Alors il regarda autour de lui. Une caisse à claire-voie occupait le milieu de la carlingue. Henri

alla soulever la toile cirée qui la recouvrait et regarda ce qu'elle contenait: c'était une des précieuses statues, bien entourée de paille. Dehors, le bruit de voix avait cessé et le jeune garçon jeta un coup d'œil par un des hublots. Ce qu'il découvrit le stupéfia. Les avions avaient atterri sur une vaste étendue herbeuse au-delà de laquelle s'étendait la nier bleue. Ayant regardé du côté opposé, Henri dut se rendre à l'évidence : il se trouvait sur une île...

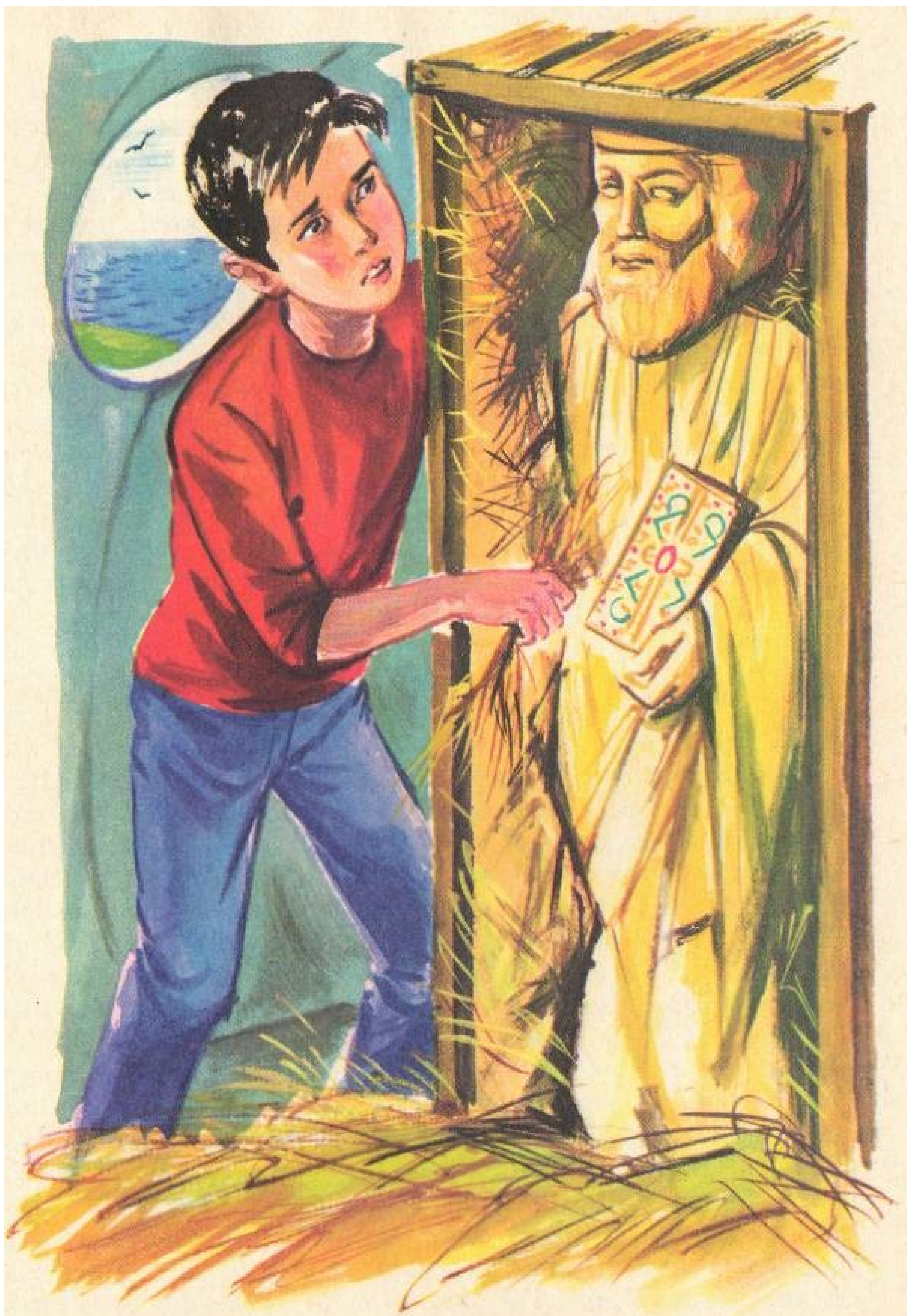
Il réfléchit rapidement. Ces hommes étaient des voleurs. Ils trafiquaient de trésors volés. Ils possédaient des avions et un terrain d'atterrissage secret : cette île, sans doute située au large des côtes de la Bretagne.

« De là, songea Henri, ils doivent gagner le continent par bateau pour ne pas donner l'éveil. Comment faire dans ce cas pour m'échapper? »

Soudain, il se rappela la suggestion de Denise. Pourquoi n'essaierait-il pas de se glisser dans une caisse à claire-voie? Sans aucun doute, les voleurs allaient transporter la précieuse statue à terre pour la négocier. Alors, pourquoi ne pas tenter de prendre sa place?

Henri regarda de nouveau à travers le hublot. Personne en vue! Peut-être les hommes se restauraient-ils et prenaient-ils un peu de repos dans un hangar qu'il apercevait à quelque distance. C'était le moment d'agir. Le jeune garçon écarta un peu plus la toile cirée et découvrit que la caisse fermait au moyen d'un crochet. Il souleva celui-ci : une sorte de couvercle de côté s'abattit. Un peu de paille tomba sur le sol. Henri regarda la statue avec curiosité. Elle représentait un saint vénérable et semblait faite non de cire mais de métal. Peut-être était-elle en or?

Henri, non sans peine, l'extirpa de sa caisse et alla l'enfouir sous le tas de couvertures qui lui avait servi de cachette durant la nuit. Puis il ramassa la paille tombée et la remit dans la caisse. Enfin il entreprit de se faufiler lui-même à la place de la statue. Celle-ci avait laissé une sorte de creux et Henri se tapit à la même place, s'entourant de paille autant qu'il le pouvait, et après avoir remis en place couvercle et crochet en glissant la main entre les planches.



Peut-être était-elle en or?

II faisait très chaud dans la paille. Pour mieux respirer, Henri dut creuser une sorte de petit tunnel parmi les brindilles. Après quoi il se sentit mieux.

L'attente commença... Au bout d'un quart d'heure environ, deux hommes arrivèrent avec une camionnette et entreprirent de décharger tous les avions. Quand le tour de la caisse d'Henri fut venu, ils la transportèrent avec mille précautions. Henri retenait son souffle. Pas une seule minute les hommes ne soupçonnèrent qu'un jeune garçon avait pris la place de la statue. Bientôt la camionnette démarra. Henri se sentit affreusement secoué. La paille lui entrait dans le nez et les oreilles. Sa situation n'avait rien de confortable. Mais il ne songeait pas à s'en plaindre. Bientôt, il n'en doutait pas, il serait mis à bord d'un bateau qui le transporterait sur le continent. Alors, il trouverait bien le moyen de s'échapper et de prévenir la police.

Ainsi qu'il l'avait prévu, sa caisse fut transportée à bord d'un bateau. Henri ne pouvait pas voir grand-chose mais entendait les ordres que l'on donnait autour de lui. Il comprit que le départ était imminent et s'en réjouit. Le bateau sur lequel il se trouvait n'était pas grand. Ce devait être une sorte de grosse vedette. Bientôt, le moteur fut lancé et l'embarcation bondit sur les flots. Le parcours en mer dura longtemps. Il était évident que l'île des bandits devait se trouver assez loin de la côte. Enfin, on arriva. La caisse d'Henri fut débarquée sans trop de précaution et, durant un terrible instant, le jeune garçon se trouva même la tête en bas. Par bonheur, au moment où il sentait que la position devenait intenable, la caisse fut de nouveau chargée sur une voiture. Celle-ci démarra tout de suite. Cette fois-ci, le trajet fut court. Henri entendit le sifflet d'une locomotive et son cœur bondit de joie. Il se trouvait dans une gare.

Le jeune garçon fit des vœux pour qu'on chargeât la caisse dans un wagon de marchandises d'où il lui serait facile de s'évader. Mais son espoir fut déçu. Les hommes laissèrent la caisse dans une cour, parmi d'autres colis destinés à partir plus tard. Henri n'osait bouger. Il attendit ainsi une vingtaine de minutes. A la fin, certain que les

hommes étaient partis, il passa la main à travers deux planches et tenta de défaire le crochet. Mais celui-ci s'était coincé et ne céda pas. Henri se résolut alors à appeler.

« Hep! Hep! cria-t-il! Au secours! A l'aide! »

Un porteur qui se trouvait non loin de là entendit ses cris et sursauta, alarmé. Regardant autour de lui, il ne vit personne qu'un voyageur solitaire attendant son train sur le quai et un autre porteur sur le quai opposé.

Henri hurla de nouveau :

« A l'aide! Tirez-moi de là! »

Pour le coup, le brave homme fut effrayé. Il regarda le voyageur qui le regarda en retour. Lui aussi avait entendu crier.

« On dirait que quelqu'un appelle, dit le voyageur en s'approchant de l'employé. Les cris semblent venir de cette petite cour, là-bas.

— Je ne vois personne, murmura le porteur.

— A l'aide! Dépêchez-vous de me faire sortir! » cria Henri qui s'égosillait.

Et, à la grande stupeur des deux hommes, la longue caisse se mit à s'agiter avec violence.

« Il y a quelqu'un là-dedans ! » s'écria le porteur, comprenant enfin. Et, courant à la caisse, il en défit le crochet avec des mains, tremblantes. Henri émergea au grand air, ses cheveux et ses vêtements tout hérissés de brins de paille.

« Indiquez-moi vite où se trouve la gendarmerie! haleta le jeune garçon. Je n'ai pas le temps de vous donner d'explications. Vite, la gendarmerie!

— Là-bas ! » bégaya le porteur en désignant une grande bâtisse visible à quelque cent mètres.

Henri lui jeta un hâtif « merci » et partit en courant. Il rayonnait de joie. N'avait-il pas mené à bien la mission qu'il s'était donnée!

Il entra dans la gendarmerie en coup de vent, faisant sursauter le brigadier de service.

« J'ai quelque chose de très important à confier au chef! déclara Henri tout essoufflé. Où est-il?

— C'est moi, répondit le brigadier. Mais qui êtes-vous? Que voulez-vous? Voyons, parlez!

— Il faut que je passe d'urgence un appel téléphonique! s'écria Henri qui songeait avant tout à prévenir René Marchal. Voulez-vous me permettre de me servir de votre appareil?

— Un instant, jeune homme. On ne peut utiliser ainsi les appareils de la police, répondit le brigadier qui commençait à croire que le nouveau venu était fou. Quel est votre nom et où habitez-vous?

— Je m'appelle Henri Lefèvre, expliqua Henri avec impatience. Ne me retardez pas, je vous en prie. J'ai une communication urgente" à faire à quelqu'un. »

Ce nom de Lefèvre fit dresser l'oreille au brigadier.

« Comment! s'écria-t-il? Vous seriez l'un des enfants que l'on recherche depuis plusieurs jours? »

Et là-dessus il sortit d'un tiroir une grande feuille qu'il se mit à examiner. Puis il la tendit à Henri. La feuille reproduisait la photographie des quatre enfants : Jacques, Henri, Denise et Lucette, avec leur signalement en dessous.

« Oui, c'est bien moi, affirma Henri en se désignant lui-même sur la feuille. Henri Lefèvre. Et je voudrais prendre contact avec René Marchai... ou plutôt non, son véritable nom est René Plotin. *C'est très important,* je vous le répète. »

Le brigadier se mit soudain à s'agiter. Il empoigna le récepteur du téléphone et demanda un numéro qu'on lui passa tout de suite.

« Allô! dit-il. Bonjour, monsieur. Un des enfants que l'on recherche vient d'arriver ici. Il s'agit du jeune Lefèvre. Il désire parler à M. Plotin... Oui, monsieur... Entendu, monsieur... »

II se tourna vers Henri sans lâcher le récepteur.

« Vos compagnons sont-ils avec vous? demanda-t-il.

— Non, mais ils sont en bonne santé... quoique très loin d'ici ! répondit Henri. Du moins, ils allaient bien quand je les ai quittés. Je me suis échappé, voyez-vous. Mais c'est une longue histoire. J'aimerais bien parler à René Plotin. »

Le brigadier revint à son interlocuteur invisible.

« Les autres enfants vont bien, paraît-il, mais ne sont pas avec lui. Voulez-vous, s'il vous plaît, faire prévenir Mme Lefèvre?... Oui, j'attends... »

De nouveau, il se tourna vers Henri. Il avait l'air tout ému et surexcité et sourit au jeune garçon.

« Où suis-je? demanda soudain Henri. Comment s'appelle cette ville? »

Le brigadier le regarda avec des yeux ronds.

« Vous ne le savez donc pas? s'étonna-t-il. Vous êtes à Port-Blanc, un village breton.

— Je me doutais un peu que j'étais en Bretagne, répondit Henri. J'étais tellement certain que les bandits avaient leur terrain d'atterrissage sur un îlot au large des côtes de France. Je l'ai deviné presque tout de suite. »

Et comme le brigadier le regardait d'un air inquiet, il ajouta en riant.

« Non, j'ai toute ma raison. Mais c'est une longue histoire, comme je vous l'ai déjà dit... »

A ce moment le téléphone crépita et le brigadier répondit : « Je vous le passe. » Puis il tendit le récepteur à Henri.

« Vous avez M. Plotin au bout du fil! »

Henri bondit sur l'appareil et parla un bon moment. Quand il raccrocha, il souriait. A présent, la suite de l'aventure dépendait de René... de René qui allait venir.

René arriva, en effet, très vite même... par avion! Il atterrit à l'aérodrome le plus proche, emprunta une voiture de police et fut là en moins de deux heures. Henri se précipita à sa rencontre.

« Oh! René! René! J'ai des nouvelles palpitantes à vous communiquer. Et après, il faudra vite aller au secours des autres! »



CHAPITRE XV

RENÉ MARCHAL INTERVIENT

RENÉ Marchai ne perdit pas de temps. Il entraîna Henri dans la gendarmerie, le fit asseoir sur une chaise, s'installa auprès de lui, et l'interrogea d'une voix calme.

« Voyons, Henri, tu vas bien et tu m'as annoncé que Jacques, Denise et Lucette étaient en bonne santé de leur côté. Parfait! Maintenant, raconte-moi ton histoire par le menu. »

Le jeune garçon ne se fit pas prier et René l'écouta sans l'interrompre, se faisant seulement préciser un détail de loin en loin. Quand le jeune garçon eut terminé, son ami ne put s'empêcher d'exprimer la surprise que lui causait un si fantastique récit. Puis il sourit.

« Ma parole, dit-il, je n'ai jamais connu d'enfants

comme vous! Vous avez le don d'être entraînés dans les aventures les plus extraordinaires qui soient. C'est égal, vous avez fait là du bon travail. Sais-tu que les bandits auxquels vous vous êtes mesurés sont ceux-là mêmes dont j'allais m'occuper? Nos services n'ignoraient pas que Juan, Pépito et compagnie préparaient une louche expédition, mais ils ne savaient pas en quoi elle consistait. Sans vous, ces misérables auraient très bien pu réussir!

- C'est vrai? demanda Henri. J'espère que vous ne leur en laisserez pas le temps maintenant. A propos, ces coups de feu que nous avons entendus avant que l'avion des bandits ne décolle... avaient-ils quelque chose à voir avec cette affaire?

Je crois bien! Juan et Pépito venaient d'être arrêtés, lisse sont enfuis en faisant usage de leurs armes. J'ai même failli recevoir une balle dans le mollet. Je serai fort heureux de mettre la main sur ces gaillards. Ah! Si j'avais pensé les retrouver en Austrovie!

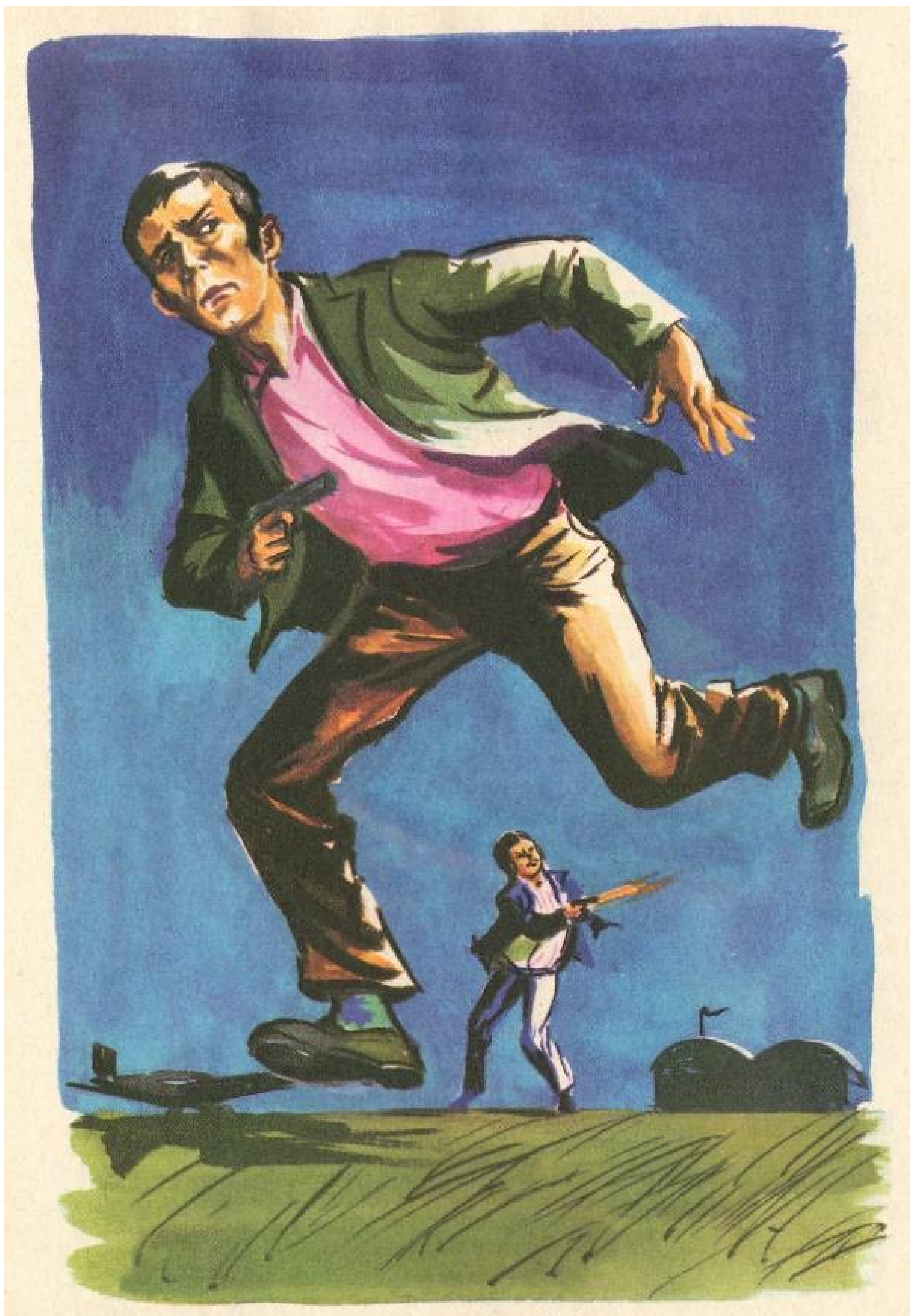
- Et attendez de voir le trésor fabuleux qu'ils convoitent!... Au fait, ajouta Henri, j'ai là un carnet de notes que j'ai trouvé dans le manteau d'un' des bandits. »

René prit le calepin, le feuilleta et faillit choir à la renverse.

« Mais... mais... c'est un code!... Le code qu'utilisent les misérables entre eux! Et voici la liste de tous les gens compromis dans cette affaire... avec leur adresse en regard de leur nom! Quel beau coup de filet nous allons pouvoir faire grâce à ce carnet! Henri, tu mérites une médaille. Ta trouvaille est d'une importance capitale!... Ah! et voici encore une carte de l'Austrovie, avec la vallée hachurée en gris. Précieuse indication ! Cela nous évitera de tourner en rond pour trouver l'endroit exact où atterrir! »

Henri se sentait tout heureux. La pensée de rendre service à René lui donnait plus de contentement encore que les louanges que celui-ci venait de lui faire. Cependant, le jeune homme s'était levé et parlait à présent au téléphone. Il donna quelques ordres brefs, puis raccrocha.

« Nous partons tout de suite au secours des enfants,



Ils se sont enfuis en usant de leurs armes.

annonça-t-il. Nous prendrons mon appareil et un autre. Douze hommes en tout. Décollage à midi. »

II parlait en phrases sèches. On sentait que, pour lui, chaque minute comptait. Henri, qui devinait avec quelle impatience Jacques, Denise et Lucette devaient attendre qu'on vînt les délivrer, demanda non sans timidité :

« Et moi, René, puis-je vous accompagner?

- Il vaut mieux que tu ailles retrouver ta mère, répondit René. Et puis... il peut y avoir du vilain là-bas!

— Oh! René! supplia Henri. Ne me refusez pas cela! Les autres sont encore en danger... Et puis je vous économiserai du temps en vous conduisant droit à eux... »

II plaida si bien sa cause que René finit par céder.

« Bon, tu peux venir. D'ailleurs, si je te laisse livré à toi-même, Dieu sait dans quelle aventure tu trouveras moyen de t'embarquer encore! »

Comme René et Henri avaient un peu de temps devant eux avant le départ, ils en profitèrent pour reprendre des forces. Henri fit honneur au repas improvisé que le brigadier leur servit. Lizzi, le lézard, qui avait suivi son maître dans toutes ses aventures, prit, lui aussi, part au festin. Henri fit également un brin de toilette. Ses vêtements, piqués de brins de paille, devinrent plus présentables après un bon coup de brosse.

Juste au moment où René s'apprêtait à partir pour l'aérodrome avec son jeune ami, un appel téléphonique arriva pour lui. Quand il raccrocha, son visage était grave.

« Impossible de nous envoler encore! déclara-t-il à Henri. Une forte tempête est annoncée dans la direction que nous devons suivre. Il serait dangereux de prendre l'air par un temps pareil. Il faut attendre. »

Henri demeura consterné. Il songeait à ses camarades qui devaient se morfondre. Et puis, ce serait terrible si Juan et les autres bandits rejoignaient la vallée avant l'arrivée de René et de ses hommes. René, de son côté, était très contrarié. Il avait espéré prendre les voleurs la main dans le sac et les mauvaises conditions atmosphériques risquaient de faire échouer son plan.

« Nous ne pouvons rien faire avant demain, dit-il en conclusion. Toi et moi, mon garçon, passerons la nuit à l'hôtel d'en face. Nécessité oblige. »

Les deux amis ne quittèrent pas tout de suite la gendarmerie. Avisant un planisphère sur le mur, René expliqua :

« C'est ici que se trouve approximativement ta vallée, Henri. A la fin de la guerre contre les Poldaves, le col permettant d'y accéder a été bombardé. Jusqu'à aujourd'hui, il n'a jamais été dégagé. Un homme du nom de Julius Muller - celui-là même dont tu m'as parlé — a fait démarches sur démarches pour que le chemin de la vallée soit déblayé, mais les autorités sont lentes à agir dans ce pays et il n'a pas encore abouti... Je viens d'apprendre tout cela par téléphone, en réponse à une demande d'information que j'avais faite ce matin à nos services.

- Mais pourquoi Julius n'a-t-il pas prévenu les autorités qu'il y avait urgence à dégager le passage? Pourquoi ne leur a-t-il pas révélé qu'il s'agissait d'un fabuleux" trésor? s'étonna Henri.

- Il a sans doute craint des indiscrétions, répondit René. La révélation d'un tel trésor aurait forcément suscité des convoitises. Le secret a d'ailleurs transpiré d'une manière ou d'une autre... et vois ce qui s'est passé : Juan et compagnie se sont précipités à la curée comme des vautours.

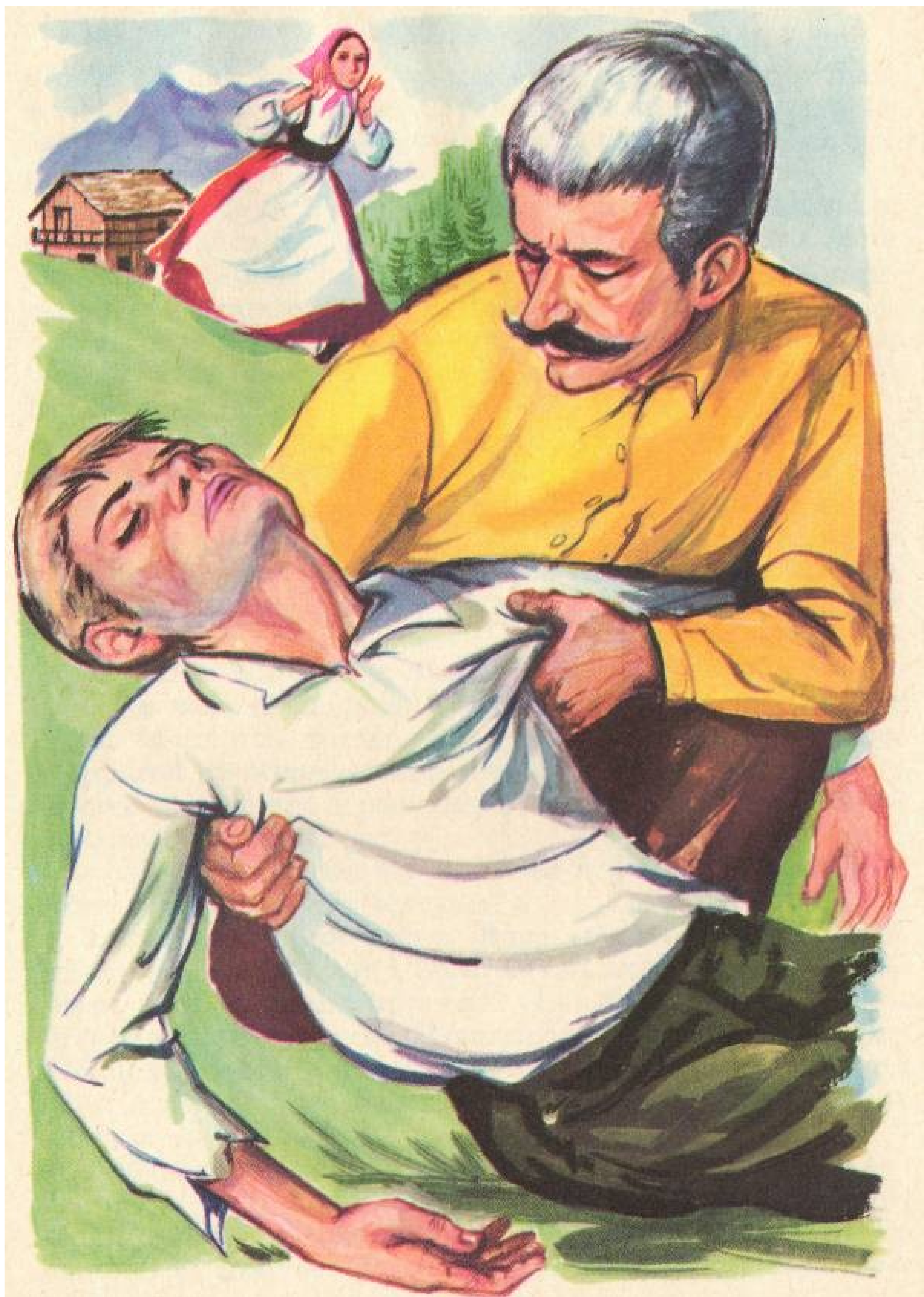
— Mais pourquoi Julius n'a-t-il pas utilisé un avion, comme Juan et Pépito?

Julius n'est qu'un honnête paysan, sans fortune. Il n'a pas les moyens de se procurer un appareil. Comprends-tu?

- Je me demande ce qu'est devenu Otto, le pauvre prisonnier! soupira Henri.

Je me suis informé de lui pendant que tu te débarbouillais et... tiens, le téléphone sonne. Peut-être est-ce une réponse à son sujet...»

René ne se trompait pas. Les services secrets pour lesquels il travaillait lui apprirent qu'une rapide enquête avait abouti à ceci : Otto Engler avait été découvert, inconscient, dans un petit village d'Austrovie, et transporté dans le plus



Otto Engler avait été découvert, inconscient, dans un petit village d'Austrovie.

proche hôpital. Il souffrait d'une grave crise cardiaque mais semblait aller un peu mieux à présent. Cependant, il demeurait incapable de prononcer un mot et l'on ne savait ce qui lui était arrivé.

« Moi, je le devine! gronda Henri, indigné. Ces bandits ont dû le maltraiter jusqu'à ce qu'il leur indique la cachette au trésor. Ensuite, il a eu une crise cardiaque et ces misérables, le croyant mort, l'ont abandonné dans la campagne. Soyez certain que, s'ils l'avaient cru encore vivant, ils ne l'auraient pas laissé libre. Ils auraient eu bien trop peur qu'il les dénonce! »

Le téléphone retentit à nouveau : on annonçait du beau temps pour le lendemain matin, dès l'aube. C'était déjà une consolation... Un peu plus tard dans l'après-midi, Henri entra en communication avec sa mère. Au bout du fil, la voix de Mme Lefèvre exprimait à la fois le soulagement et la crainte, mais son fils se montra convaincant et acheva de la rassurer.

Le lendemain matin, ainsi que la météo l'avait prévu, le temps était beau. René et Henri se mirent en route de bonne heure. Ils eurent tôt fait d'atteindre l'aérodrome. L'appareil de René et un autre étaient là. Onze policiers en civil se tenaient à proximité, attendant leur chef. René se tourna vers Henri.

« Monte dans mon avion, lui dit-il. J'ai encore quelques ordres à donner à mes hommes! »

Enfin, ayant tout prévu, René et cinq policiers rejoignirent le jeune Lefèvre à bord. Les six autres hommes montèrent dans le second appareil... Les deux oiseaux s'envolèrent dans le bruit assourdissant de leurs moteurs. Ces avions là étaient beaucoup plus rapides que ceux des bandits. Il ne fallut que quelques heures pour arriver au-dessus de la fameuse vallée.

« Je reconnais l'endroit! s'écria Henri en regardant au-dessous de lui... Ah! mon Dieu! Les bandits nous ont précédés! Voici les quatre avions. Attention, René! Si les hommes se trouvent à proximité, ils pourraient bien nous tirer dessus! »

René étudia les lieux un moment puis, jugeant que tout était tranquille, atterrit en souplesse. L'autre appareil en fit autant. Alentour, un profond silence régnait. Personne en vue. Les policiers, René et Henri descendirent à terre. Alors la petite bande se mit en route avec précaution. Soudain, l'un des hommes poussa une exclamation :

« Hé! Il y a quelqu'un ici! Ha! ha! Et ficelé comme un poulet, encore! »

C'était Pépito, à moitié mort de froid et de faim... et aussi de rage. René ordonna qu'on l'enferme dans la cabane.

« Je me demande qui a pu le ligoter ainsi, déclara Henri, intrigué. Et voyez, deux des valises que nous avions cachées sur cet arbre se trouvent à côté de lui. C'est bizarre.

— Tu m'as dit qu'il y avait huit hommes en tout, Henri! Un de huit, reste sept! Mieux vaut ne pas nous attarder. Grimpons vite à la cachette au trésor! »

Deux hommes partirent en avant, en éclaireurs, après qu'Henri leur eut montré la route à suivre. Chemin faisant, René ne cachait pas sa surprise à la vue de l'étrange vallée, des fermes brûlées et des montagnes si impressionnantes. Dire que ce lieu avait servi de cadre aux extraordinaires aventures des quatre enfants! Sa surprise grandit encore à l'aspect de la cascade! Quel prodigieux spectacle! Mais ce n'était pas le moment de s'extasier. Il fallait avancer avec prudence désormais : on approchait de l'endroit dangereux...

Jacques, Denise, Lucette, Kiki et le vieux couple étaient toujours dans la grotte aux lucioles. Les heures coulaient pour eux avec une lenteur épuisante.

« Si nous sortions un peu pour nous dégourdir les jambes! proposa soudain Lucette. Nous n'avons plus rien à craindre maintenant. »

Elle finissait à peine de parler qu'un bruit confus de voix leur parvint.

« Mon Dieu! murmura Denise! On dirait qu'on marche dans le passage conduisant ici. Ce sont peut-être d'autres bandits venus en renfort. Vite, cachons-nous! »

Mais les enfants n'en eurent pas le temps.



« Halte! ordonna une voix sévère. Haut les mains tout le monde! » El soudain, Lucette reconnut la personne qui parlait. Elle poussa un cri de joie et se précipita vers le nouveau venu dont on apercevait la silhouette indistincte.

« René! Oh! René, vous enfin! Quel bonheur!

- Et Henri! Henri est là aussi! » s'exclamèrent à leur tour Jacques et Denise, ravis.

René et Henri, étaient stupéfaits de voir leurs amis et le vieux couple dans la grotte aux lucioles. Ils les croyaient enfermés dans la grotte aux statues. Que s'était-il passé? Et où étaient les bandits?

« Je les ai faits prisonniers », expliqua Jacques, tout fier.

Et il raconta son histoire : le passage secret derrière la gravure, la manière dont les filles et lui s'étaient échappés par là, comment lui-même, aidé par la chute des valises, avait réussi à capturer Pépito, et enfin ce qu'il appelait sa « grande idée » : emprisonner les autres bandits derrière la porte aux verrous.

« Eh bien, tu as fait là du bon travail, déclara René avec conviction. Mais ce ne sera pas facile de débusquer les bandits

de ces grottes. Je me demande si nous ne pourrions pas les prendre à revers, en utilisant le passage derrière la gravure. Il est très étroit, dis-tu, Jacques, mais je suis mince et cinq de mes hommes le sont aussi. Crois-tu que nous puissions passer?

— Oui, dit Jacques, vous y arriverez !

.— Très bien, alors. Viens avec nous pour nous montrer le chemin. Toi, Henri, reste ici avec mes autres hommes. Au bout d'une demi-heure, vous taperez tous contre la porte de manière à attirer l'attention des bandits. A ce moment-là, nous agirons! »

Avant de partir, il murmura quelques mots apaisants à Hugo et à Eisa dans leur coin.

« Courage ! Tout ira bien, vous verrez ! »

Au bout d'une demi-heure, les policiers, suivant les instructions de leur chef, se mirent à tambouriner contre la porte. On entendit les bandits qui, de l'autre côté, se ruaient contre le battant.

« Ouvrez-nous! criaient-ils! Laissez-nous sortir! »



Pendant ce temps, Jacques avait dirigé René et sa petite troupe jusqu'à la grotte à la fougère, puis à la caverne aux échos. Les

hommes eurent un certain mal à se faufiler dans le dernier boyau. Pour y accéder, ils eurent recours à une corde apportée par René, celle de Jacques ayant servi à ligoter Pépito. Enfin tout le monde, un peu haletant et essoufflé, se retrouva derrière la gravure. Jacques écouta. La pièce était silencieuse. Alors le jeune garçon déplaça le tableau et les hommes se glissèrent à sa suite dans la chambre à coucher du vieux couple. Les policiers étaient un peu éberlués de toute la gymnastique qu'ils venaient de faire et se demandaient ce qui allait encore leur arriver.

« Soyons prudents! recommanda Jacques. Nous approchons de la grotte aux statues où sont enfermés les bandits! »

René et ses hommes mirent revolver au poing et suivirent leur jeune guide. Dès la grotte aux coffres d'or, on commença à entendre le vacarme fait par Juan et ses acolytes. Ils criaient et martelaient la porte à tour de bras.

René fit passer Jacques à l'arrière et, silencieux comme une ombre, déboucha dans la grotte aux statues. En dépit de la gravité de l'heure, le jeune homme ne put s'empêcher de sursauter à l'aspect de celles-ci. Henri les lui avait bien décrites, mais leur vue était surprenante tout de même... A l'autre extrémité de la grotte, Juan et ses camarades continuaient à mener leur tapage d'enfer.

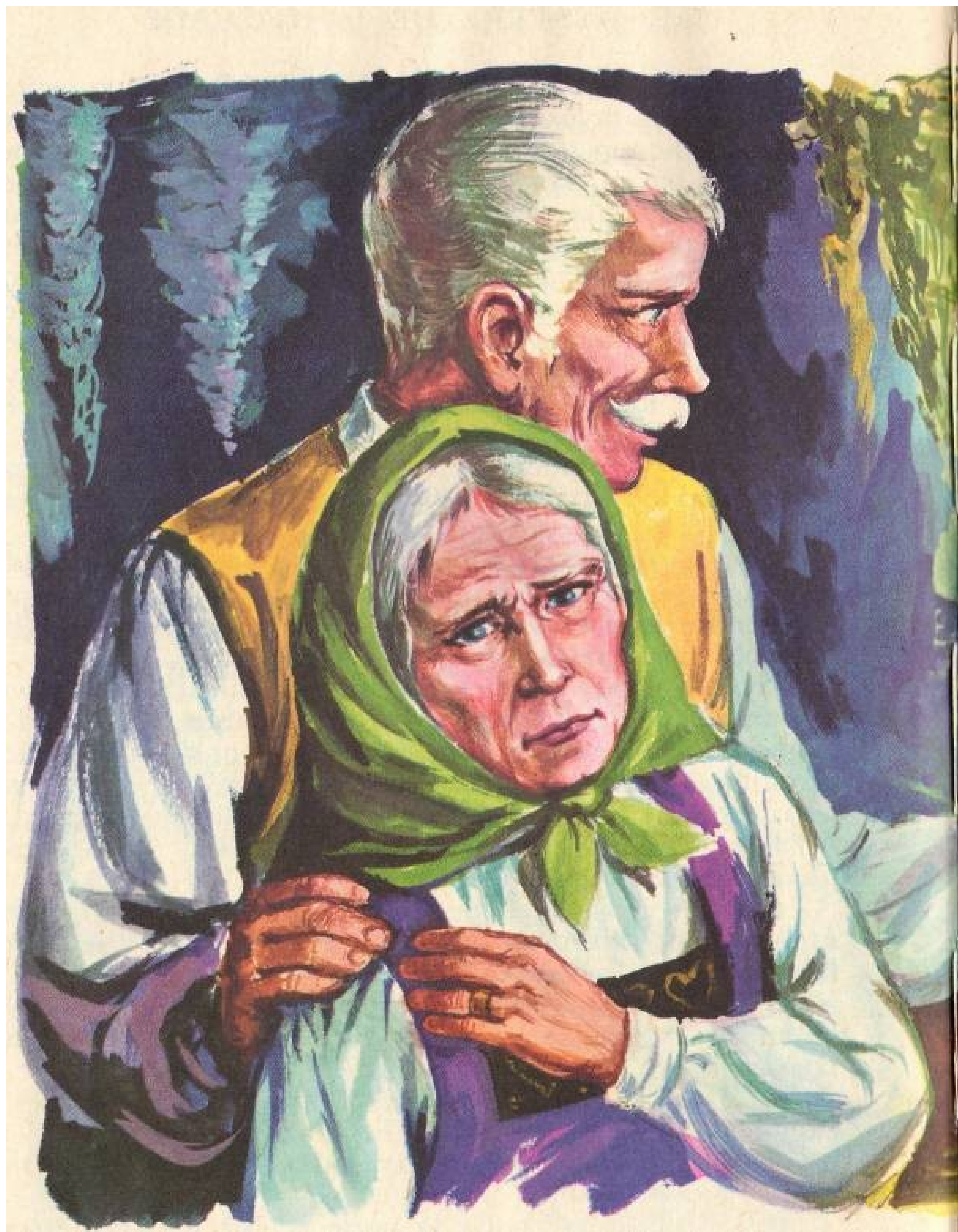
« Allons-y! » chuchota René à ses hommes... Tous se rapprochèrent vivement des bandits et René cria : « Haut les mains ! Plus un geste ! Vous êtes pris ! »

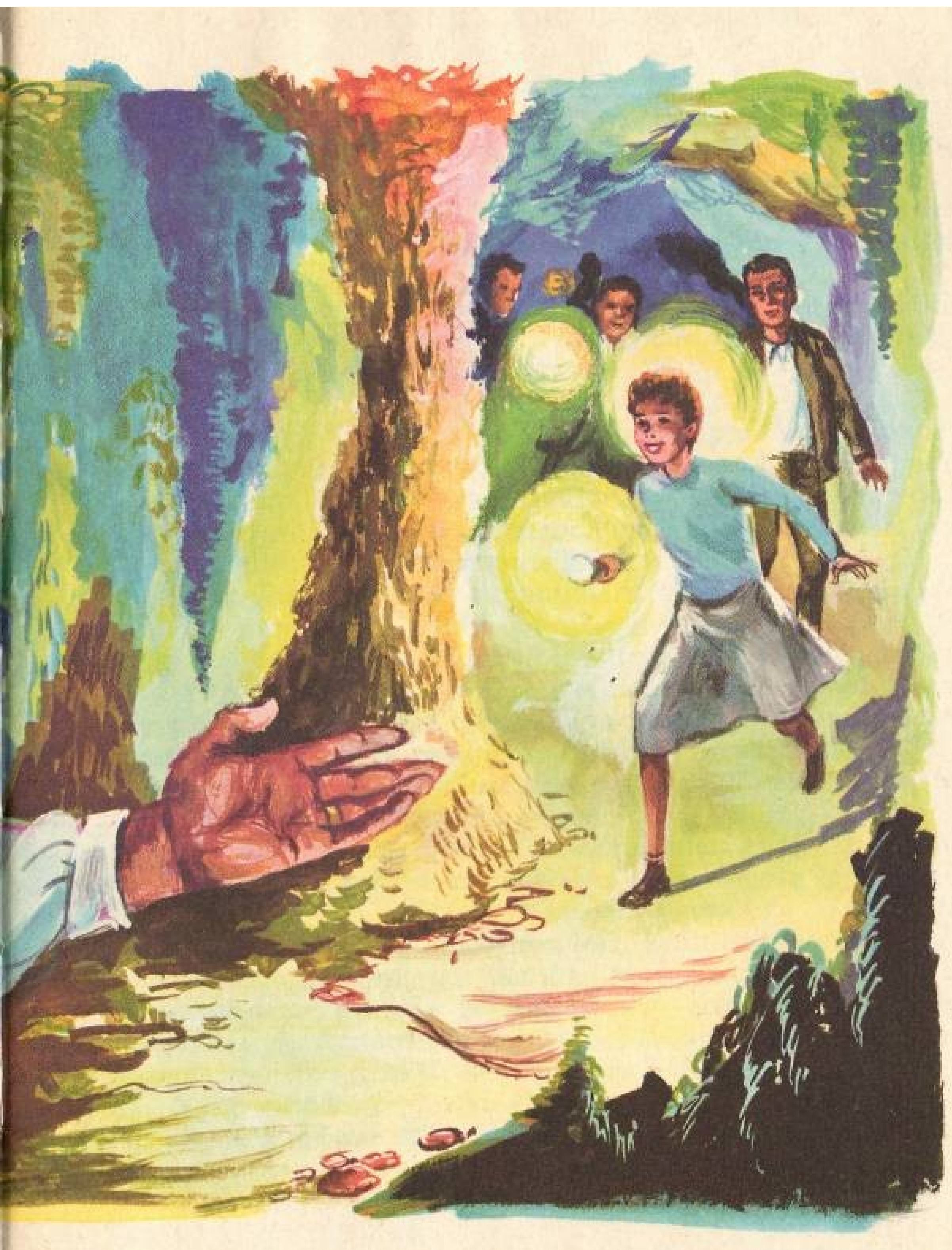
Les bandits, qui tournaient tous le dos à René, sursautèrent de surprise. Ils levèrent les mains avec docilité. Juan n'en croyait pas ses yeux.

« Ce n'est pas... pos..possible! bégaya-t-il entre ses dents. Comment êtes-vous arrivés ici? Et qui nous a enfermés?

— Ce n'est pas à vous de poser des questions! » riposta René d'une voix rude.

Puis il alla tout contre la porte et cria à ceux de ses hommes demeurés derrière :





Ils attendaient, doux et passifs, que l'on décidât de leur sort.

« Holà! vous autres! Vous pouvez tirer les verrous. Nos bandits se sont rendus! »

La porte s'ouvrit. Juan et ses complices furent aussitôt entourés par les nouveaux arrivants.

« Beau coup de filet! Félicitations, chef! Passons vite les menottes à tous ces messieurs, nous serons plus tranquilles ensuite!»

Jacques s'était faufilé dehors pour rejoindre les filles qui, avec le vieux couple, attendaient le résultat de l'opération dans la grotte aux lucioles.

Cependant, René comptait les bandits :

« Sept ici. Un là-bas. Cela fait le compte. Vous, Duval, et vous Jaquet, vous allez m'emmener tout ce joli monde auprès des avions. Prenez la moitié de vos camarades pour les encadrer. Moi, je reste encore un peu ici pour jeter un coup d'œil à toutes ces merveilles. »

Les enfants, exultant de bonheur, se firent un plaisir de tout lui montrer en détail.

« Ces objets ont une valeur inestimable, dit René à la fin. J'ai l'impression qu'il ne sera pas facile de découvrir à qui appartiennent tous ces trésors. Et cependant, il faudra tout tenter pour les restituer à leurs légitimes propriétaires.

— J'ai idée que Julius Muller pourra vous y aider, fit observer Jacques non sans logique.

— Oui, dit Lucette. Et Eisa et son mari aussi ! Ils savent la provenance et l'histoire de toutes ces statues. »

Le vieillard et sa femme n'avaient pas bougé de la grotte aux lucioles depuis que Jacques les y avait installés. Les événements dépassaient ces pauvres gens qui, après avoir si longtemps vécu dans la solitude, se trouvaient soudain emportés par le tourbillon de la vie. Ils attendaient, doux et passifs, que l'on décidât de leur sort.

René vint les rejoindre et leur parla avec bonté. Il leur fit comprendre qu'ils ne pouvaient demeurer là et devaient l'accompagner dans la vallée, jusqu'aux avions. Ils n'élevèrent aucune objection et, dociles, acceptèrent cette fois-ci de sortir en plein air.

« Nous avons besoin de leur témoignage, expliqua René

aux enfants, mais nous les retiendrons le moins longtemps possible. Dès que nous le pourrons, nous les dirigerons sur le village où cet homme de bien - Julius Muller — habite. Il aura sans aucun doute la bonté de veiller sur eux et de les aider à se réadapter à une existence normale. »

Cependant, les vieilles gens avaient quelque difficulté à marcher sur le flanc abrupt de la montagne. Il fallut que les hommes de René les aident à plusieurs reprises à franchir les passages difficiles. En passant près de la vieille étable, les enfants récupérèrent leurs valises.

Enfin, la petite troupe arriva auprès des avions. Il y en avait six en tout : quatre appartenant aux bandits, et deux aux policiers. René répartit tout le monde du mieux possible. Les huit prisonniers et leurs gardes prirent place dans trois appareils. Le vieux couple et le reste des policiers montèrent dans deux autres. René garda les enfants avec lui, dans son propre avion.

Les appareils prirent le départ l'un après l'autre. Quand ce fut le tour de celui de-René, les enfants regardèrent une dernière fois la vallée au-dessous d'eux.

« Vous pouvez la regarder! s'écria René en riant. Cette vallée va devenir célèbre! Dès demain, vous pouvez en être sûrs, tous les journaux parleront d'elle.

-— La vallée de l'Aventure! murmura Henri. C'est ainsi que nous l'avons appelée dès le début... La vallée de l'Aventure et le mystère de la Cascade!

Je suis bien contente que nous ayons retrouvé Martha en bonne santé! déclara tout à coup Lucette. Je l'aime tant! Elle est si gentille ! »

René sursauta sur son siège.

« Qui est Martha? s'écria-t-il. Je croyais que la vieille dame s'appelait Eisa. N'allez pas me dire que Martha est quelqu'un que nous avons laissé derrière nous!

- Oh ! non, René ! dit Lucette. Martha est installée sur les genoux d'Eisa, dans l'un des autres avions... Elle doit glousser de satisfaction! »

Cette fois, René eut l'air tout à fait ahuri.



« C'est une poule! s'empressa d'expliquer Lucette. Nous avions été obligés de la laisser enfermée avec les bandits et nous avions peur qu'ils l'aient mise à la broche. Mais elle est maligne. Elle est demeurée cachée sous une table et s'est précipitée vers nous dès qu'elle a trouvé la voie libre. Je m'étonne que vous ne l'ayez pas vue!

Vous me la présenterez un peu plus tard ! dit René en riant. Dire que je n'ai pas encore fait la connaissance de cette héroïne de votre aventure! N'est-ce pas désolant? »

Les enfants joignirent leurs rires au sien. Jamais ils ne s'étaient sentis aussi gais. Ils ne regrettaient pas leur aventure. Et puis, elle se terminait si bien !

Alors, au milieu de la bonne humeur générale, Kiki poussa son cri de guerre :

« *En avant, Fanfan-la- Tulipe !* »

... Car il tenait à avoir le dernier mot.